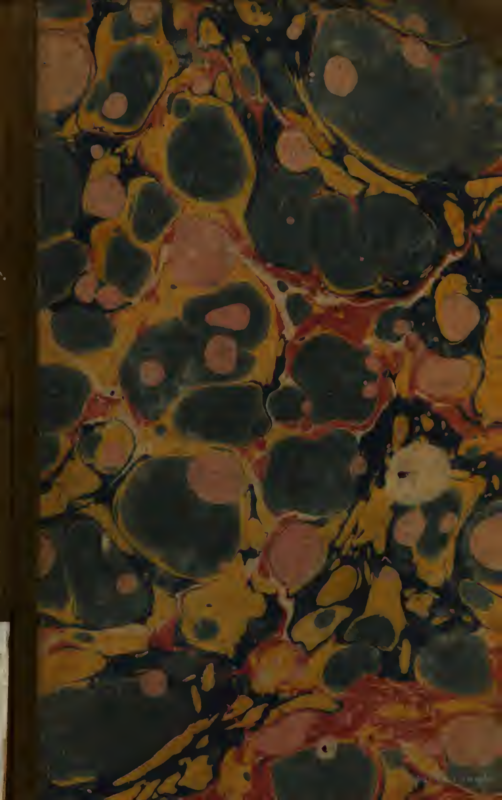
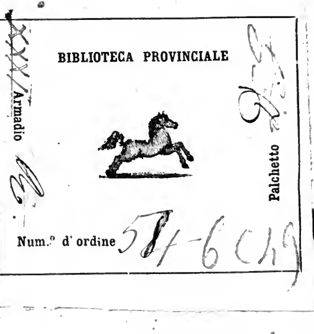
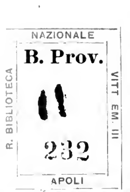



FONDO PIZZOFALCONE


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine


NAZIONALE
B. Prov.
232
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
APOLI




9

EXAMEN HISTORIQUE ET MILITAIRE

de la principale cauſe des ſuccès ou des diſgraces à la guerre, depuis le premier CYRUS juſqu'à FREDERIC LE GRAND.

*Par Monſ. le Bar. d'*ECRAMMEVILLE.

TOME SECOND.



EXAMEN HISTORIQUE
ET MILITAIRE

de la principale cause des succès ou des disgraces à la guerre, depuis le premier CYRUS *jusqu'à* FREDERIC LE GRAND.

Par Monſ. le Bar. D'ECRAMMEVILLE,
Capitaine de remplacement au regiment de Cambresis.

Legent judicantque periti.

TOME SECOND.





1791.



ESSAI HISTORIQUE *ET MILITAIRE* SUR L'ART DE LA GUERRE,

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

CHAPITRE PREMIER.

Description Militaire des Pays situés entre le Rhin & l'Océan.

Comme presque toutes les Actions, dont nous allons rendre compte, se sont passées dans ce grand enclave de terrein, nous avons cru nécessaire de présenter ce nouveau travail à nos Lecteurs.

Animés par l'exemple du Général Loyd, si nous n'avons pu nous flatter

d'égaler le mérite de sa belle descrip-tion, du théâtre de la guerre de sept ans, nous avons espéré du moins faire voir à nos Lecteurs que notre plan a été long-temps médité, & que nous n'avons rien négligé pour l'exécuter de notre mieux.

Le terrein, dont nous-nous propo-sons de rendre compte, est renfermé dans une ligne supposée tiree du point où le Rhin baigne les terres de France, auprès de Bâle, jusqu'à celui de Dun-kerque. Cette ligne, traversant l'Al-sace, la Lorraine, le Hainaut, la Flandre Françoise & l'Autrichienne, dure pendant cent quatre-vingt lieues environ.

Une autre ligne supposée tirée de Dunkerque à Grave, traverse la Flan-dre Autrichienne: une petite partie de la Hollande, & le pays entre la Meuse & le Rhin. Celle-ci n'a guères que quarante-cinq lieues au plus. Ce fleuve, depuis le Fort de Skenck jusqu'à Bâle,

forme le troiſiéme côté de ce grand triangle. Ses différentes ſinuoſités allongent beaucoup le chemin qu'il parcourt, & lui donnent plus de deux-cents cinquante lieues de cours. On ne peut ſe diſpenſer d'ajouter quelques notions ſur ſa rive droite, (théâtre aſſez conſtant de toutes les guerres de Louis XIV, & d'une partie de celles de Louis XV,) à celles de la grande étendue de terrein dont nous venons de parler.

Pour nous rendre plus clairs, nous diviſerons la deſcription que nous allons en donner.

§. I.

Détails ſur les Pays ſitués le long de la rive droite du Rhin, depuis Bale juſqu'au Fort de Skenck.

A peine eſt-on ſorti de Bâle, pour aller au vieux Briſach, par la rive droite du Rhin, qu'on voit la chaîne

des Montagnes noires, prolongement des Alpes Suisses, se diriger presque parallélement au Rhin, dans une distance tantôt d'une demie, tantôt d'une lieue, & plus. Le chemin, qui se dirige dans la vallée le long du Rhin, est assez passable; mais il change bientôt de nature, en se dirigeant à droite sur Fribourg; alors il entre dans des montagnes, dans des bois fourés, & dans des défilés très-difficiles. C'est auprès de cette Ville que Condé, secondé si bien par Turenne, parvint, *à force de sacrifier* des soldats, à contraindre Mercy de se retirer.

Ces montagnes fournissent, à chaque pas, des positions, dont plusieurs ne peuvent que difficilement être tournées. Mercy sçut en profiter pour se retirer, sans danger, dans le Wirtemberg, après les journées de Fribourg.

Cette chaîne de Montagnes, un peu plus éloignée du Rhin, vers cette Ville, offre son grand versant du côté de ce

fleuve. Elle se divise en plusieurs parties, à-peu-près perpendiculaires sur le Rhin. Il coule de ces montagnes dans ce fleuve, les petites rivières de la Scheitter, de la Kinch & de la Ranchin, immortelles dans les fastes militaires, depuis la campagne de 1675, entre Turenne & Montécuculli.

Un peu au-dessus de cette dernière rivière, la chaîne des montagnes approche du Rhin jusqu'au Bourg, jadis ville de Stoloffen.

La position de cet endroit, sur un petit plateau commandant la plaine, y avoit fait construire le principal Fort destiné à garder les lignes imaginées sous le ministère de Chamillard, pour mettre à couvert tout le pays dont nous venons de parler.

Ces lignes s'étendant à près de cinq lieues sur les sommets des extrémités des Montagnes noires, & communiquant avec le Rhin, qui n'en n'est qu'à un demi-mille, par une vallée portant

de Stoloffen, & mise en état d'être inondée à la hauteur de huit pieds, n'étoient pas sans quelque mérite, pourvu qu'on eut employé vingt à vingt-cinq mille hommes à leur garde.

Le pays s'ouvre beaucoup sur la droite de Stoloffen. Les montagnes deviennent côteaux, & elles entourent une assez grande plaine, dans laquelle est située Philisbourg. Les monticules du Wirtemberg, suite des Montagnes noires, qui s'y prolongent, après s'être dirigées sur la droite de Stoloffen, se rapprochent beaucoup des bords du Rhin, vis-à vis de Philisbourg.

Elles offrent plusieurs positions assez avantageuses pour couvrir l'attaque de cette Place, contre une armée d'Allémagne. Leurs versants, étant du côté du Rhin, donneroient du désavantage à celle qui partiroit de Philisbourg, pour vouloir pénétrer dans le Wirtemberg.

La plaine, qui porte le nom de cette

Ville, eſt fort ſujette à être inondée par le Rhin. Un pont, ſur ce fleuve, la rendoit importante.

Le grand chemin de Philisbourg à Stutgart eſt paſſable; mais il ne vaut pas celui qui va de Stoloffen, à cette même réſidence.

En allant de Philisbourg à Heildelberg, le chemin eſt praticable, malgré les coteaux qu'on rencontre très-ſouvent.

Vous pouvez, ſans beaucoup de peine, vous diriger ſur Hailbrun, en prenant ſur votre droite. Le pays n'offre que des poſitions peu difficiles à forcer.

De Heildelberg, vous allez très-aiſément à Manheim. Cette réſidence électorale, ſituée au confluent du Necker & du Rhin, eſt placée favorablement pour veiller, à la fois, ſur le cours de ces deux rivières. Il ſeroit facile, avec quinze à dix-huit mille hommes, de garder l'intérieur

du Necker & du Rhin, en veillant sur le cours du Necker jusqu'à Stutgart, parce que cette dernière rivière, après avoir décrit un petit côté de parallélogramme dans le Palatinat inférieur, en trace un long, en remontant jusqu'à Stutgart, presque paralléle au cours du Rhin.

Au-delà du Necker, vous entrez dans le pays, inégalement coupé, de Darmstadt. Des côteaux s'y montrent plus ou moins loin du Rhin, ayant toujours leurs versants vers ce fleuve. Une chaîne de monticules, commençant un peu avant Zwingenberg, n'offre de communication un peu praticable avec la partie de ce pays, située sur la rive gauche du Mein, que par l'étroite vallée d'*Erstolen*. Ce seroit envain qu'on voudroit faire subsister un corps d'armée, dans ce pays hérissé de monticules & de côteaux : il s'y trouve, à peine, quelque mauvaise communication entre

Rheinheim, Gros-Unſtadt, & même Miltemberg : ce n'eſt que le long du Rhin, & dans les environs de Darmſtadt, qu'elle trouveroit quelques vivres & quelques fourages.

Le ſeul chemin, par lequel on puiſſe conduire de l'artillerie, eſt celui de Darmſtadt à Francfort. Cette route eſt celle de l'Empire, auquel vient aboutir celle d'Oppenheim. Il n'y en a plus le long de la rive droite du Rhin, & l'on n'arrive à Mayence que par le chemin qui y conduit de Manheim, le long de la rive gauche du Rhin. Le cours du Mein ſeroit une bonne barrière, ſi elle n'étoit pas trop étendue. Son intérieur, avec le Necker, eſt impoſſible à garder en entier, par cette raiſon, & par la difficulté de communiquer facilement, de Francfort à Bamberg & à Nuremberg. Les ſinuoſités de cette rivière, depuis Miltenberg juſqu'à Bamberg, ſont ſi grandes que l'ennemi, n'ayant à parcourir que

la corde d'un arc extrêmement tendu, y préviendroit toujours celui qui lui en disputeroit le passage.

Tout ce qu'on pourroit tenter, ce seroit donc de le disputer depuis Achaffenbourg jusqu'au Rhin.

Ce dernier fleuve se dirige à l'Ouest pendant au moins six lieues de France, & ensuite tourne au Nord-Ouest après avoir reçu le Mein.

La grande route continue d'être sur la rive gauche, & il n'y a que des communications très-médiocres pour les villages qui se trouvent entre le Mein & la Lahn.

La grande route de Francfort à Cologne traverse ce pays. Elle passe au travers de ces chaînes de monticules qui commencent à Königstein, & qui hérissent tout l'intérieur du Mein & de la Lahn. La plupart ont leur direction du Sud au Nord : des bois fourés augmentent encore les difficultés qu'on trouve à traverser ce pays.

L'usage qu'on a fait dans la dernière guerre de Wetzlar, & même de Giessen, a prouvé qu'il étoit possible de s'en servir avec succès, pour défendre le passage de la Lahn. On auroit un peu moins de facilité pour empêcher le passage à une armée qui voudroit aller des pays d'entre Meuse & Rhin, dans celui de Harrich. Quoique les hauteurs soient presque toutes du côté de ce dernier pays, il seroit sans doute très-possible d'y pénétrer depuis Bengen jusqu'à Mayence; mais comme cet espace n'a guères plus de six à sept lieues de longueur, il seroit facile de le garder.

Dans ce grand pays, il n'y a que le seul chemin de Mayence à Brombach qui soit un peu praticable: aussi c'est toujours par Francfort qu'on est parvenu à s'en rendre maître, en passant le Rhin, soit à Worms, soit à Spire. Francfort, dominant sur l'intérieur de la Nidda & du Mein, &

donnant les moyens de se porter en force dans toute la vallée qui s'étend le long des monticules & des bois, commençant près du Rhin vers Wisbaden, & durant jusqu'à l'enfoncement de la Nidda, dans ces mêmes monticules, a toujours été le point le plus important pour remplir cet objet.

Lorsqu'on est parvenu sur la rive droite de la Lahn, le pays se hérisse encore plus de monticules & de bois fourés. Les communications sont également rares, & vous n'en trouvez de passable, que la grande route de Francfort à Cologne qui, après avoir traversé la Lahn à Lemberg, a plus de sept lieues de France du Rhin, tend à se rapprocher de ce fleuve, malgré sa direction vers le Nord-Ouest; &, après avoir passé aux médiocres endroits d'Alten-Kirchen, de Blankenberg, de Siegberg, va enfin aboutir à Duyts.

Pendant les ſept à huit lieues de France que l'on compte de Limberg à Siegberg, le pays, ſur-tout depuis la grande route juſqu'au Rhin, continue d'être difficile. Les verſants des hauteurs ſont dirigés du côté du Rhin; preſque toutes ont leur direction du Sud au Nord.

Dans les ſix à ſept lieues que l'on compte de Siegberg à Duytz, le pays s'applatit. On traverſe la petite rivière de la Sieg, & l'on ſe trouve dans une plaine aſſez fertile. Le Rhin ſe dirige toujours ſenſiblement au Nord-Oueſt, juſqu'au point important de Duſſeldorff. Quoique le pays ſoit plus fouré depuis cette ville juſqu'à celle de Duytz, il offre cependant des reſſources pour y faire ſubſiſter quelque temps une armée; mais il a le grand inconvénient, ainſi que ceux dont nous venons de parler, de n'avoir que de très-médiocres communications toutes en terre. Dans les temps de pluie, très-

fréquens dans ce pays, il devient fort difficile d'y faire paſſer de l'artillerie.

Duſſeldorff eſt intéreſſant, & par ſon paſſage ſur le Rhin; &, par l'état de défenſe où il ſe trouve. Sa poſition étant également propre à faire le poſte avancé d'une armée qui prendroit ſes quartiers d'hiver entre Rhin & Meuſe, ou à faciliter le paſſage du Rhin, pour une qui ſe propoſeroit de pénétrer dans ce même pays, le rend vraiment précieux.

Le Rhin, après avoir arroſé Kaiſerwerth, (forteresſe utile par les mêmes raiſons que Duſſeldorff), décrit une eſpéce de demi-cercle de plus de deux lieues de France, en ſe portant d'abord décidément au Nord-Oueſt, & revenant enſuite très-précipitament au Nord : après s'être dirigé à-peu-près du Sud à ce point oppoſé pendant une lieue, il reçoit la rivière, extrêmement ſinueuſe, du Roer.

Ce cours d'eaux est très-guéable en été. Quoique encaissé en approchant du Rhin, il n'offre que de très-légers obstacles, en se présentant vers les points de Wersen & d'Hattingen.

Les communications sont peu faciles depuis Dusseldorff jusqu'à cette rivière. La grande route passe le long de la rive gauche du Rhin.

Dans les six lieues de France, que l'on compte à-peu-près de Rhuroort à Wezel, on trouve des plaines raboteuses, coupées par des bois & quelques petits côteaux. En approchant des bords de la lippe, on ne trouve que des bruyères, des sables & tout ce qui caractérise l'infertilité.

Les chemins sont tous très-mauvais dans cette partie, & les bonnes positions fort rares.

Les plaines y sont constamment coupées par des ravins, qui ne permettent guères à la cavalerie d'exécuter aucun mouvement en ligne. Le

petit pays de Recklinkaufen, eft le feul diftrict, un peu paffable de ces cantons.

La Lippe eft fouvent guéable, à deux ou trois lieues de fon embouchure dans le Rhin. Elle ne peut, par conféquent, fervir de barrière sûre. Si l'on eft réduit à l'employer, il faut fans ceffe veiller fur fes bords; &, malgré toute fa vigilance, un ennemi actif viendra facilement à bout de la franchir.

A l'égard du Rhin, comme fon cours devient & plus gros & plus rapide en approchant de fon embouchure, & comme il ne forme point d'Ifles, le paffage peut en être affez facilement défendu.

Wézel, fitué un peu au-deffus Nord, de l'embouchure de la Lippe, eft important par fa pofition, par la richeffe de fes Habitans, & par fes fortifications.

Au Fort de Schenck, le cours du Rhin

Rhin décrit beaucoup de sinuosités. Celle qu'il fait vis-à-vis de Reez, & la seconde du côté d'Emmerick, mettant le bois de l'arc du côté de la rive droite, il s'ensuit que, près de cette forteresse, le passage de ce fleuve ne peut qu'être difficilement exécuté par une armée qui veut pénétrer entre Rhin & Meuse. Celle qui voudroit le lui défendre, ayant le grand avantage de ne faire que parcourir la corde de l'arc, paroît devoir être plus heureuse, que l'armée Françoise ne le fut, en 1758, vis-à-vis du Prince Ferdinand. Le terrein, qui baisse depuis Cologne, participe ici, de la nature de celui de Hollande : dans cette planimétrie absolue, les positions se réduisent à sçavoir se couvrir de fleuves, de canaux, d'inondations qu'on puisse traverser à sa volonté, ou empêcher son ennemi d'en faire autant.

§. II.

Description du Pays entre le Rhin & la Mozelle.

Les sources de cette dernière rivière, étant dans la chaîne des Voges qui sépare la Lorraine de l'Alsace, il se trouve que l'Alsace entière, & une bonne moitié de la Lorraine, devroient être décrites : mais, comme elles appartiennent présentement à la France, & qu'il n'y a nulle apparence de les voir redevenir le théâtre de la guerre, nous-nous contenterons d'observer que la chaîne des Monts des Voges sépare l'Alsace de la Lorraine. Ces montagnes, étant petites, sont accessibles par beaucoup de gorges. Celles d'auprès de Béfort sont remarquables, par le passage de Turenne, en 1674. Le grand-chemin, qui conduit par le vallon de Géromani, de la Lorraine en Alsace ; celui qui passe par Sainte-

Marie-aux-Mines, & celui qui prend par Saverne, donnent des communications si belles & si faciles, que cette barrière naturelle ne peut plus être regardée comme telle.

Le cours du Rhin étant embarassé d'Isles, au Sud de Strasbourg, ainsi qu'au Nord, entre cette dernière Ville & celle de Philisbourg, il est difficile de le garder assez bien pour empêcher un ennemi de le forcer. De nos jours nous avons vu le Prince Charles l'entreprendre & y réussir.

Les extrémités Nord de l'Alsace & de la Lorraine, n'ayant pour défense principale que Landaw, & quelques petits postes peu fortifiés jusqu'à Saar-Louis, seroient d'un facile accès, sans les bois épais & fourés, faisant suite des Ardennes, & le pays si fort haché, dans les environs de la Saar. Cette petite rivière, qui prend sa source dans les environs de Saarburg, en Lorraine, au pied des Voges,

devient encaissée & rapide devers Saar-Louis, au point qu'il seroit difficile de s'en servir pour lui faire porter le moindre bateau. Villars, chargé de la défense de cette frontière de la France, trouvoit que « ces » diablesses ne se laissoient pas appro» cher [1]. »

Les bords de la Saar sont assez constamment escarpés. Comme son cours se dirige du Nord au Sud, si elle pouvoit porter bateau, elle offriroit un moyen aisé de pénétrer en France. La défensive de Villars, en 1705, a montré que la position de Fronisberg, vis-à-vis des bois de Sirck, étoit bonne pour empêcher le passage d'une armée ennemie, venant par Tréves. Sans doute que, dans ce moment où nous n'avons plus Luxembourg, il seroit bien plus difficile d'empêcher l'ennemi de se porter de

[1] Mémoires de Villars.

cette Ville sur les points qui lui conviendroient le mieux ; &, sans doute qu'alors, il ne se renfermeroit pas entre la Saar & la Mozelle. Comme cette dernière rivière *se passe par-tout*, il feroit sans doute bien difficile de l'arrêter.

La position de Fronisberg est sans doute assez bonne pour l'arrêter. Sans doute que s'il prenoit le parti de la faire tourner, l'attention de veiller sur ce mouvement, & les soins qu'il faut prendre pour s'y procurer de l'eau & du bois, obligeroit bientôt de la quitter.

La forteresse de Saar-Louis défend l'entrée de l'intérieur, à une armée venant par les deux ponts : mais cette armée pourroit encore forcer cette barrière, en faisant effort vers les points de Saarbruck & de Saralbe ; où entre ce dernier endroit, & Bitche.

Alors, sans doute, prenant Saar-Louis à revers, & le masquant avec un corps, elle pourroit pénétrer

dans la Lorraine & dans l'Alſace.

Si, au contraire, une armée Françaiſe avoit à porter la guerre en Allemagne, les ponts de Worms, de Mayence, de Coblentz ſont ſi évidemment à ſa diſpoſition, ſoit par des traités, ſoit par la force : celui de Strasbourg lui donne une entrée ſi libre & ſi ſûre dans la Suabe, tandis que ceux dont nous venons de parler, lui donnent les moyens de s'établir ſur le Necker & ſur le Mein, qu'elle auroit toutes les facilités qu'il ſoit poſſible de ſe procurer.

Le pays que nous décrivons eſt peu fertile : nous avons remarqué combien les communications y ſont peu communes.

Une armée Allemande pourroit le diſputer pendant long temps, ayant la commodité de tirer ſes munitions de Coblentz, de Mayence, de Worms & de Manheim ; mais une ſeconde de France, ſortie de Strasbourg, en ſe

portant ſur Spire, la prendroit en flanc, & l'obligeroit de ſe rejetter bien vîte ſur le Rhin. Ainſi rien ne paroît pouvoir émpêcher la France de s'établir ſolidement dans ce pays, ſi la nature des opérations qu'elle projette, demande que ſes magaſins ſoient ſur le Haut-Rhin.

§. III.

Deſcription du Pays entre la Mozelle, la Meuſe & le Rhin.

Cette étendue de terrein, comprenant tout celui depuis la jonction de la Saar à la Mozelle, juſqu'à celle de la Mozelle au Rhin. Le cours de ce dernier fleuve, depuis Coblentz juſqu'au fort de Skenck, & le petit terrein qui ſe trouve depuis ce Fort juſqu'à Grave en faiſant encore partie. Le cours de la Meuſe, depuis cette Ville juſqu'à celle d'Yvoix, & le pays depuis Yvoix juſ-

qu'à l'endroit où la Mozelle reçoit la Saar, ajoutant encore à la grandeur de cet enclave, offre dans des pays aussi étendus, une infinie variété dans les positions, les productions & les ressources.

La rive gauche de la Mozelle se trouve, malgré *la facilité que Villars lui reproche* [1], dans un pays presque dénué de communications, & embarassé de forêts & de rochers.

La petite rivière de la Suze, coulant dans la direction de l'Est à l'Ouest, & ensuite se dirigeant au Sud, jusqu'à ce qu'elle se jette dans la Mozelle, augmente encore les difficultés de ce pays.

Luxembourg, qui est à trois ou quatre lieues de la Mozelle, n'ayant de communication commode qu'avec Thionville, n'auroit aucun débouché par elle, en cas de guerre avec la

[1] Vie du Maréchal de Villars, tome premier.

France. Ceux de cette importante Place, avec Liége & Namur, étant très-mauvais & très-difficiles, le peu d'utilité que peut procurer la possession de ce pays est, sans doute, la raison pour laquelle on n'y a que si rarement établi le théâtre de la guerre. Si quelquefois on l'a porté jusqu'à Traërback, ce n'a été que momentanément. En nous portant sur le Rhin, nous remarquerons qu'on trouve, sur la rive gauche, les points importans d'Andernach, Bonn & Cologne, ayant entr'eux une communication facile & commode par terre & par eau.

La dernière de ces Villes, ayant ce même avantage pour le reste de l'Allemagne, a toujours été de la plus grande importance pour y établir des magasins. Tout le fertile pays de Juliers, ainsi que toute la rive gauche du Rhin, donnent les plus grandes facilités pour leur établissement. Les magasins seroient en sûreté pour une ar-

mée qui ſeroit maîtreſſe de l'intérieur du Rhin & de la Meuſe, puiſque Cologne eſt ſitué ſur la rive gauche du fleuve.

La poſition de cette Ville, en face du centre de la Weſtphalie, donnant la facilité de ſe porter ſur la Lahn ou ſur le Rhin, ajoute encore à ſon importance.

Bonn n'a pas les mêmes avantages; mais il a ceux d'être placé favorablement, pour défendre le paſſage du Rhin à une armée qui voudroit pénétrer dans l'intérieur de Rhin & Meuſe. En ajoutant aux fortifications d'Andernach & de Coblentz, il eſt poſſible de garder l'eſpace de vingt-cinq lieues de France qu'on donne à peu près au cours de ce fleuve, depuis Coblentz juſqu'à Cologne.

Depuis cette Ville juſqu'à la petite d'Ordinguen, pendant à-peu-près quinze lieues, on ne trouve ſur le Rhin que Duſſeldorff, ſitué ſur la rive

opposée: mais la communication, par un chemin de terre, est toujours continuée. Le pays s'applatit assez sensiblement : s'il y a quelques côteaux, & quelques bois, comme à Crevelt, ils deviennent de plus en plus rares depuis qu'on a dépassé Juliers. De petits ruisseaux, des marécages sont la seule force du pays : comme ils ne peuvent former d'inondations un peu à craindre, ils ne sont nullement capables d'arrêter la marche d'une armée supérieure, soit qu'elle veuille se porter de la Meuse sur le Rhin, ou de ce fleuve sur la Meuse.

Cette constitution du pays se décide encore plus en approchant du fort de Skenck. Gueldres, qui étoit, dans la dernière guerre, de quelque importance, a cessé de l'être, depuis que ses fortifications ont été réduites à un fossé, & à une barrière. Tout l'intérieur, d'entre Rhin & Meuse, n'a d'autre défense que la mauvaise qu'on

peut essayer de retirer du canal de Gueldres à Rhimberg. Ce n'est que le long de la Meuse qu'on retrouve encore des coteaux. Ils commencent dès Venloo, & ils deviennent très-conséquens dans les environs de Mastricht. Vis-à-vis de Wick, ils s'ouvrent cependant assez pour former une grande plaine, exposée aux débordemens fréquens de la Meuse : mais ils recommencent bientôt, & ils régnent sans grande interruption, tout le long de cette rive droite. A Liége, à Huy, ils commencent à être couverts de bois épais, ainsi qu'à Namur, à Givet, à Charleville & à Yvoix. La petite rivière de l'Ourt, extrêmement encaissée, qui, venant des Ardennes, à une lieue à-peu-près de S.-Hubert, se jette dans la Meuse à une demie-lieue au Sud de Liége, augmente encore la difficulté du terrein, dans cette partie.

Le pays entre Rhin & Meuse, suit la constitution que nous lui avons

observée, sur la rive droite de cette dernière rivière.

Son élévation, commençant vers Crevelt, se décide au point que, vers Aix-la-Chapelle, il est sans cesse coupé de coteaux & de vallons. Ceux qu'on trouve dans le Duché de Limbourg, n'empêchent pas ce petit pays d'être productif & abondant.

Aix-la-Chapelle a de bonnes communications avec Mastricht, Liége, Dusseldorff & Cologne; mais le reste de l'intérieur n'en a aucune qu'on puisse citer. Une chaîne de bois, de hauteurs, partant d'auprès de l'Ourt, dans les environs de Chaufontaine, entoure une vaste étendue de bruyères marécageuses, mêlées de quelques bosquets de bois, tantôt sur la cime de coteaux, tantôt dans le fonds de petites vallées. Au milieu de ce bassin sont situés Spa, Stablo & Malmédi: ces lieux sauvages ont plus de quinze à seize lieues de l'Ouest à l'Est. Le

terrein ne devient plus paſſable, que dans les ſix ou ſept lieues qui vont aboutir à la rive gauche du Rhin.

L'Ourt ſeroit une barrière de plus qui donneroit le temps à une armée ennemie, ayant le projet de défendre le pays d'entre Meuſe & Rhin, de s'oppoſer, ou du moins de retarder l'établiſſement de celle qui voudroit y pénétrer en tournant Liége, que je ſuppoſe occupé par l'armée qui veut défendre ce pays. A la vérité, le cours ſinueux de la Meuſe, depuis Namur juſqu'à Liége; quelques gués qu'on y trouve, ſur-tout pendant l'été, donneroient tant d'occupation pour veiller ſur le cours de cette rivière, depuis Maſtricht juſqu'à Namur, qu'une armée entreprenante tarderoit peu à franchir cet obſtacle.

Comme le pays, depuis Namur juſqu'à l'Ourt, n'a de communication paſſable que celle qui va de Huy à Limbourg, après avoir traverſé

l'Ourt sur le pont de Blanquenhers. La nouvelle à laquelle on travailloit en 1785, de Namur à Huy ; & l'assez mauvaise, qui va de Namur à Dinant, par le point triangulaire de Chiney, il paroîtroit peu à craindre, qu'une armée de trente à quarante mille hommes voulût ou osât jamais s'y enfourner, sans la preuve du contraire qu'a donnée le Maréchal de Saxe en 1748. Ce Général, ayant le projet d'investir Mastricht, fit partir des divisions de Longwy, de Montmédy, de Carignan, de Sedan, de Givet & de Namur. Cette dernière étant venue se joindre à celle de Givet au point de marche en famine, se réunit aux quatre autres dans les environs de Verviers & de Limbourg qui s'y étoient rendues, en traversant les Ardennes, l'Ourt & le Semoy. Ces six divisions formant, par leur réunion, un corps de cinquante-neuf bataillons ; de vingt-cinq escadrons, & de dix piéces de

canon, se portèrent sur Mastricht par la rive droite de la Meuse; dans le même temps que deux autres colonnes, parties de Louvain, achevèrent l'investissement par la rive gauche.

S'il y avoit jamais une armée, qui, en partant de Liége, essayât de se porter en France, en se servant de la mauvaise route qui se dirige par marche en famine, & Bouillon sur Sedan, alors le corps Français qui lui seroit opposé, pourroit former sa ligne de défense de la petite rivière du Semoy, encaissée à l'excès & embarrassée de rochers. En se servant avec capacité, des coteaux escarpés au pied duquel elle coule, il pourroit tenir pendant long-temps en échec un ennemi supérieur de plus du double, avant que de pouvoir franchir cette barrière.

Si ce dernier prenoit le parti de faire cottoyer cette petite rivière & de s'aider des communications moins difficiles

difficiles, de Baſtogne avec Arlon, alors, ſans doute, (ſur-tout s'il avoit pu faire filer un corps de Mayence à Luxembourg.) il lui ſeroit poſſible de ſe porter ſur Stenay & Sedan. *Alors* il pourroit obliger le corps qu'il auroit en tête, de lui abandonner ces deux objets qui n'ont point de défenſe, & de pénétrer à volonté, très-avant dans la Champagne, & dans la Picardie.

§. IV.

Deſcription du Pays entre la Meuſe & l'Eſcaut.

En rendant compte de la conſtitution de la rive droite de la Meuſe, depuis qu'on la deſcend au midi de Namur, nous avons parlé des coteaux eſcarpés, couverts de bois qui y régnent. Ils ſont moins hauts ſur la rive gauche, & pluſieurs gorges qu'on y trouve, rendent le pays plus acceſſible.

Il n'y a pas plus de chemin le long

de cette rive gauche que de l'autre côté. Il faut arriver par Givet en France, pourt rouver de belles chaussées, & des communications faciles. Celles de cette Citadelle à Philippeville, à Beaumond, à Arênes, à Maubeuge & à Landrecy, seroient d'une grande commodité pour un corps peu nombreux, rassemblé sous Givet, qui voudroit se porter sur la Meuse, ou sur la Sambre. A une demi-lieue au midi de Givet, on trouve une chaîne de bois faisant partie des Ardennes: quoiqu'elle appartienne à la France, elle n'a aucune communication praticable, & il faut aller à Mariemburg pour arriver à Rocroy, après avoir traversé cette chaîne, à l'espéce d'Eclairci qu'on trouve à Couvin. Ainsi cette rive gauche de la Meuse paroît à peu-près inaccessible pour une armée, jusqu'à Mézières & Charleville.

La Sambre, qui part de Namur & se porte jusqu'à Landrecy, renferme,

entr'elle & la Meuse, un pays couvert de bois; hérissé de côteaux, & coupé par de petits ruisseaux, aboutissant à l'une, ou à l'autre de ces rivières. La rive droite de la Sambre est beaucoup moins escarpée que celle de la Meuse. Les escarpemens s'adoucissent & n'offrent que bien peu d'obstacles, en descendant à Maubeuge & à Landrecy.

En partant de Namur, cette petite rivière serpente d'une manière si extrêmement capricieuse jusqu'à Châtelet, qu'en vain on voudroit en faire une ligne de défense. Les gués fréquens qu'on y trouve, même entre Charleroy & Namur, & le peu de difficulté de ses rives, sur-tout depuis Thuin à Landrecy, ne pourroient empêcher une armée venant de Flandre, d'y pénétrer & de s'y établir. Les positions fréquentes qu'on trouve dans cet intérieur, &, en particulier, celle de Florennes, sont si connues par les

Les hauteurs qui régnent également le long de la rive gauche de la Sambre, sont moins élevés & diminuent beaucoup, en approchant de Landrecy.

Le pays, qui avoisine cette chaîne, est inégal. Une suite de bruyères, sabloneuses du côté de la Meuse; marécageuses du côté de la Hollande, s'étend jusqu'auprès de Mastricht. Le Démer, rivière assez conséquente, prend sa source auprès de cette Ville, &, coulant dans la direction du Nord-Ouest, reçoit le Herck, au-dessus de la petite Ville qui lui donne ce nom, jusqu'à ce qu'il se jette dans la Dyle, au-dessus de Betecum, après avoir eu plus de vingt-cinq lieues d'un cours qu'on peut rarement passer à gué.

Le Jaar, autre rivière plus petite, vient se jetter dans la Meuse à Mastricht, après avoir coulé au pied du Camp des Romains; avoir passé à Tongres; traversé la chaussée de Liége à Oreye, & pris sa source auprès de

S.-George, à l'Orient de Huy, & assez près de la Meuse.

La Méheigne vient se jetter dans cette rivière à l'Occident de cette Ville, après avoir décrit une espéce d'arc, commençant à plus d'une lieue de Namur, & venant finir à ce fleuve. Son cours, presque aussi encaissé que celui de la Meuse, offre, dans son enceinte, un asyle sûr pour une armée foible qui voudroit couvrir Namur & Huy. C'est à deux lieues de l'embouchure de cette rivière, qu'on trouve la position de Vignamont, que le campement de Luxembourg, en 1694, a rendue remarquable.

Tout ce pays offre, à chaque pas, des endroits célébres dans les Fastes militaires. Entre Charleroy & Namur, à deux lieues au plus de la Sambre, on trouve les plaines inégales, où Luxembourg battit le Prince de Waldeck. A cinq lieues au Nord Ouest, on trouve Seneff, non loin du chemin de Binck, à Nivelle.

De ce théâtre ſanglant de la gloire du grand Condé, on peut revenir à Boneff, à une petite demi-lieue de la Méhaigne, en faiſant onze à douze lieues de France, dans la direction de l'Eſt.

De ce pays fouré, haché, & embarraſſé de bois, on peut ſe rendre dans les plaines de S.-Tron & de Tirlemont, en faiſant quatre à cinq lieues de France: on y trouve les deux gettes, que la victoire de Neer-Winden a rendues célébres.

Le pays eſt gras, ouvert, mais un peu marécageux. En arrivant à Louvain, il eſt coupé par la Dyle, dont le cours, ſe dirigeant du Sud au Nord, va paſſer à Malines, avant que de ſe réunir à la Neth & à la Senne, pour aboutir à l'Eſcaut. La première de ces rivières, quoiqu'elle alimente le canal de Louvain à Malines, eſt encore peu guéable.

La Senne, dont les eaux forment

celui de Bruxelles à Wilvorden, & celui de cette dernière Ville à une branche de l'Escaut, l'est aussi peu: mais l'une & l'autre n'étant que des canaux de soixante à quatre-vingt pieds de largeur; coulants dans des bassins de prairies, sur les bords desquels il s'éléve quelques chaînes de coteaux, à la hauteur au plus de soixante à quatre-vingt pieds, dans la direction la plus amphithéâtrale, n'offrent cependant point de grands obstacles à surmonter, pour s'en procurer le passage.

C'est auprès de ces deux Villes, qu'on trouve la position des cinq étoiles. Dans ce pays presque tout de plaines, il en est peu de plus remarquables.

En se rapprochant de l'Escaut on trouve quelques coteaux; mais ils sont si peu élevés; le pays est si bien distribué, que vous pouvez y pénétrer, presque également par-tout. Aucune position ne pourroit donner, à une armée foible, le moyen de couvrir une

étendue de pays, pendant plus de trois ou quatre jours.

Le parti qu'a pris l'Empereur de faire démolir toutes les Places fortifiées des Pays-Bas ; & de ne garder que Luxembourg, Anvers, sa Citadelle ainsi qu'Ostende, ôtant toute espéce d'apparence, que la guerre ait jamais lieu dans ce beau pays, doit nous faire garder le silence sur presque tous les points militaires, sous lesquels il peut être envisagé.

Nous-nous contenterons seulement d'observer que l'Escaut n'est plus guéable, dès Valenciennes. Sa rive droite est assez constamment plus basse que la gauche ; ce qui donne l'avantage pour en forcer le passage, à un corps partant de Lille & de Dunkerque. A la vérité, la rive droite reprend la supériorité dans les environs d'Oudenarde ; mais, comme une armée peut également pénétrer dans l'intérieur de l'Escaut & de la Sambre, par le point de Valen-

ciennes, ce pays n'eſt nullement ſuſceptible d'une défenſe un peu longue.

On peut en dire autant de celui entre l'Eſcaut & la Lys. Du temps de Louis XIV, où l'on devoit être en défenſe contre la Hollande, on l'avoit fortifié par des lignes, qui, partant d'au-deſſous d'Eſpierres ſur l'Eſcaut, alloient aboutir à la Lys, auprès de Courtray.

Mais ces lignes, quoique aſſez bien fortifiées, ont été forcées trop facilement, pour qu'on ne ſe ſoit pas convaincu de leur inutilité, & qu'on n'ait pas fini par abandonner preſque ſans retour, un ſyſtême reconnu auſſi défectueux.

Lille garde cette étendue de pays bien mieux que des lignes. A la vérité, il ſeroit difficile que ſa garniſon pût empêcher quelque détachement ennemi de pénétrer dans l'intérieur; mais un camp retranché, à deux lieues de cette Ville, couvert par un

assez gros ruisseau qu'on y trouve, seroit à portée de tomber sur ceux qui se porteroient trop en avant.

Courtray sera long-temps cité dans les Fastes militaires, pour la position sçavante, que le Maréchal de Saxe sut y prendre, dans la Campagne de 1744. Cette position lui donna moyen de contenir, pendant presque tout le temps d'agir, une armée supérieure, à-peu-près du double, à la sienne; & il auroit eu, sans doute, la gloire de la battre lors de son campement à Espierres, si, avertis à temps de la marche des Français, les Alliés ne s'étoient pas hâtés de sortir de la mauvaise position qu'ils avoient prise.

Le pays entre l'Escaut & la Lys, est bas & humide. Coupé sans cesse par des fossés & des canaux, il est peu favorable à la Cavalerie. La ville de Gand, qui se trouve à la réunion de la Lys dans l'Escaut, rend maître du canal de Bruges. Elle étoit, dans les siécles passés, bien autrement intéressante qu'à

préſent. Les reſſources, en fourages & en munitions de bouche, ſont très-grandes dans le fertile pays dont elle eſt entourée.

En approchant de Bruges, & en ſe portant vers Dunkerque, le terrein, quoique toujours aſſez plat, devient coupé par des lacs, des marais & des bois. Le long de la côte, régnent ces monts de ſable appellé *les Dunes*, qui commencent vers Dunkerque & vont gagner la Hollande.

Oſtende ſe trouve ſitué au milieu de ces Dunes, au delà d'un petit Archipe. Les fortifications, ayant été conſervées, la rendent un poſte de quelque importance. Comme la Puiſſance à laquelle cette ville appartient, n'a point de Marine, quatre Frégates ſuffiroient pour fermer ſon Port, tandis que huit à dix bataillons la bloquant par terre, l'obligeroient de ſe rendre dans trois mois au plus d'inveſtiſſement, ſans qu'il en coûtât un ſeul ſoldat aux Aſſiégeans.

CHAPITRE II.

Examen des principales Actions de Guerre, depuis Gustave jusqu'à la Paix de 1678.

§. I.

Grandes Actions de Guerre depuis la mort de Gustave, jusqu'à celle de Turenne.

Les grands exemples de Gustave avoient appris, à tous les Généraux, l'utilité de se conformer, à sa nouvelle manière de se ranger en bataille; ainsi qu'à établir dans la constitution & l'armement de ses armées, le même ordre & la même discipline, à l'aide desquels ce Héros du Nord, avoit eu les brillans succès dont nous venons de tracer quelques traits.

D'un autre côté, Nassau avoit dé-

montré, par de moins brillans, mais de bien solides exemples, l'utilité de se retrancher sur une défensive, prête à se tourner en offensive, dès que l'occasion s'en présentoit.

Le Duc de Rohan, sur tout dans la Valteline : le Comte de Harcour, dans ses Campagnes d'Italie : Weymar, en Allemagne, avoient suivi, avec grand succès, ces utiles leçons, & ils y avoient encore quelquefois ajouté des changemens avantageux : mais quelques pussent être les progrès de ces Guerriers, ils ne paroissent pas avoir adopté d'autre ordre de bataille que le paralléle. Cet ordre, où toute l'armée s'engage en même temps, est pourtant peu propre à donner au Général qui le met en usage, des avantages constans & assûrés. En faisant combattre toute l'armée de cette manière, il se prive du parti qu'il peut tirer de la disposition du terrein, pour renforcer une de ses aîles à l'insçu de son en-

nemi, & pour écraser alors décidément, celle qui lui est opposée.

Il se réduit à combattre, comme nous avons vu presque toujours les Anciens, à-peu-près droit devant lui, sans faire maneuvrer, de manière à gagner les flancs, & même le derrière de l'ennemi, par une partie de son armée, tandis que celle qui n'est point destinée à agir, ne va que très-lentement en avant, & même recule en arrière si l'ennemi se décide à vouloir la pousser. Mais alors elle met autant d'ordre & d'ensemble dans ses mouvemens, que l'ennemi, se portant avec ardeur sur elle, en observe peu.

Nous ne ferions pas cette remarque sans donner un juste sujet d'être taxés de présomption; mais, si nous démontrons que nos plus grands Généraux, tels que Condé & Turenne, ont presque toujours combattu *en ordre parallèle*, alors nous espérons convaincre nos Lecteurs d'une vérité trop importante,

pour l'avoir pu dissimuler. Quelques égards, & quelque respect que nous ayons pour ces grands hommes, en les voyant combattre presque toujours en ordre de bataille paralléle, nous ne pouvons, ni ne voulons dissimuler que la tactique moderne a donné aux Généraux de ce temps, des moyens bien supérieurs à employer, par la mobilité & la facilité avec laquelle les corps actuels changent de position & de formation, sans rien perdre de leur force. Ce n'est qu'à l'aide d'une organisation aussi perfectionnée, que Frédéric a pu venir à bout de faire exécuter les sçavantes manœuvres dont la guerre de sept ans, nous a donné de si belles leçons. Manœuvres, dont nous ne trouvons que d'informes ébauches, dans toutes celles des plus grands Généraux du dix-septiéme siécle.

Le Duc d'Enghien avoit été chargé par Louis XIII, mourant, de préserver la frontière de Champagne des insultes d'une

d'une armée, principalement composée de ces Espagnols, alors si redoutables pour la France.

La réputation de leur Infanterie, s'étoit toujours soutenue par des succès, depuis que Consalve, & Antoine de Lève, l'avoient constituée & disciplinée.

La seule place de Rocroi défendoit alors cette frontière ; & cette barrière unique étoit assiégée par une armée de dix-huit mille hommes d'Infanterie, & de huit mille de Cavalerie, aux ordres de *Dom Francisco de Mélos*.

Le Duc d'Enghien, qui en avoit une de seize mille hommes d'Infanterie, & de sept mille hommes de Cavalerie, résolut, malgré les ordres secrets de la Cour, de risquer une bataille pour sauver une place si importante.

Rocroi est situé dans une plaine, presqu'environnée de bois & de ma-

récages, ſur-tout du côté de la Hollande, & de celui de l'Allemagne. Cette enceinte eſt moins forte du côté de la Champagne : auſſi c'eſt par ce côté, qu'on trouve le chemin de Mézières à cette Place. La plaine eſt d'environ une bonne lieue depuis Rocroy, juſqu'aux défilés aſſez larges, par leſquels la grande route de Mézières débouche, dans l'aſſez petite plaine de Rocroy.

Au ſortir de ces défilés, on monte une petite hauteur; enſuite on trouve une vallée médiocrement encaiſſée, au-delà de laquelle le terrein remonte, & forme une autre hauteur plus baſſe que celle qui eſt en face : cette dernière va ſe réunir inſenſiblement, au baſſin où eſt ſitué Rocroy.

Le Duc d'Enghien, en arrivant du côté de Mézières, envoya d'abord reconnoître les défilés. Comme on lui fit rapport qu'ils n'étoient point gardés, il y fit marcher Gaſſion, à la tête

d'une partie de la seconde ligne de son aîle droite, & le suivit de très-près, avec le reste de l'armée [1].

Gassion s'étant formé en entrant dans la plaine, se porta sur le sommet de la première hauteur qu'on trouve à un quart de lieue des défilés.

L'armée Françaiſe, débouchant sous sa protection, vint occuper la créte de cette première hauteur. Mélos, dont les attentions paroissent s'être bornées simplement, à éclairer ce

[1] Cette conduite, exactement conforme aux régles militaires, en revanche l'est fort peu, à ce qu'en dit un Historien moderne, dans son *Histoire du grand Condé.*

On n'y voit pas Gassion s'enfourner dans des bois & des marais, avec de la seule *Cavalerie*, sans *Infanterie*, & *sans avoir fait reconnoître le terrein.* Il ne rencontre point ces corps, qu'on dit dans une page, avoir été destinés à garder ces défilés pendant qu'on lit dans une autre, que Mélos n'avoit si mal gardé ces passages, que pour attirer *le Généralissime François & le défaire en entier*: assertion qui prouve que cet Historien ignore la facilité que donnent des défilés, placés à une demi-lieue environ d'une armée, pour asſûrer sa retraite.

Il n'est point question non plus, de l'inégalité aussi forte en nombre qu'il le suppose, sans doute pour mieux faire briller le triomphe du grand Condé; il n'y a que trois mille hommes de différence; &, en comptant ce qu'il falloit en laisser aux tranchées, l'égalité devoit être absolument entière.

vallon dont nous avons parlé, apprenant que l'armée Françaiſe marchoit à lui, fit ſortir la ſienne de ſes lignes, en laiſſant ſeulement ſes tranchées garnies, & la fit venir ſe placer ſur l'autre hauteur, vis-à-vis celle où étoit l'armée Françaiſe.

Il manda en même-temps au Général Beck, qui, à la tête de ſix mille hommes, couvroit ſa communication avec la Flandre, de venir le joindre au plutôt.

Dans cette poſition, les deux armées n'étoient ſéparées que par ce vallon, aiſé à traverſer. Il s'élargit en allant du côté de la Meuſe. Un petit bois, aſſez clair, régne ſur la hauteur qu'occupoient les Eſpagnols, & deſcend dans ce vallon. Il fermeroit la plaine, ſi quelques défrichemens n'avoient pas établi de grandes clairvoies entre ce bois, & ceux qui régnent le long d'un ruiſſeau, qui, commençant à Sécheval, va ſe jetter dans

la Meuſe, vis-à vis de Revin. Les Eſpagnols avoient placé leur gauche en arrière de ce petit bois, & avoient embuſqué dedans mille mouſquetaires, pour tirer ſur le flanc des François, lorſqu'ils viendroient attaquer. Une ſeule remarque avoit échappé à leur attention; c'étoit que le bois étoit trop éloigné de la ligne pour en être protégé, de manière à le mettre en sûreté. Le reſte de leur armée étoit étendu ſur la hauteur, & formé ſur deux lignes.

Celle de France étoit formée également, & avoit de plus un corps de réſerve.

Le jour ayant éclairé les Généraux ſur leurs diſpoſitions mutuelles, le Duc d'Enghien commença l'affaire à la tête de ſon aîle droite.

Gaſſion, avec la première ligne de cette aîle, ayant cinquante mouſquetaires à côté de chaque eſcadron, ſe prolongea par ſa droite & tourna le

bois, pendant que le Duc, marchant à la tête de la seconde, en faisoit autant par la gauche. De cette manière, le bois ayant été entouré, les mousquetaires ne pouvant plus être secourus, furent attaqués & taillés en piéces.

Le Duc d'Albuquerque n'étant point venu les secourir, par la raison que nous avons dite du trop grand éloignement où il s'en trouvoit, & se tenant immobile à sa place, avec son aîle gauche de Cavalerie, Gassion eût tout le temps nécessaire pour se former sur la hauteur, après avoir franchi le vallon, & pour venir charger son flanc gauche, pendant que le Duc d'Enghien l'attaquoit de front : ces manœuvres étoient trop décisives, vis-à-vis d'un homme qui n'y en opposoit aucune, pour qu'il pût éviter d'être défait.

Le Duc d'Enghien, se contentant de laisser le soin à Gassion de pour-

ſuivre & d'achever de diſperſer les eſcadrons fuyards, rabattit ſur-le-champ, à gauche, & tomba ſur le flanc de l'Infanterie.

Ayant affaire à des Wallons & à des Allemands, nouvellement levés, il les enfonça ſans beaucoup de réſiſtance. Cette gauche de l'Infanterie auroit été bientôt entièrement défaite; l'Eſpagnole, qui avoit la droite, auroit même été fort ébranlée, ſi ce Prince n'avoit pas reçu, dans ce moment, la fâcheuſe nouvelle que le Maréchal de l'Hôpital venoit d'être repouſſé, & que Mélos, étant tombé ſur la diviſion d'Infanterie de la gauche Françaiſe, l'avoit miſe en déſordre, & obligée de reculer.

Ce Maréchal, voulant charger en même-temps que le Duc d'Enghien, n'avoit pas fait attention, ou n'avoit pas voulu ſe ſouvenir que ce dernier avoit fait ſa diſpoſition, de manière que ſon aîle droite étoit beaucoup

plus près de la gauche ennemie, que la gauche Françaiſe ne l'étoit de la droite Eſpagnole. L'impatience indiſcréte de ſe ſignaler, lui avoit fait mener cette gauche ſi vîte, que les eſcadrons arrivèrent déchiquetés, ſans former une ligne tant ſoit peu régulière, & en préſentant des fronts mal unis, & ſéparés les uns des autres par de très-grands intervalles : lors, ne pouvant plus obtenir de mouvemens un peu rapides, de chevaux eſſoufflés d'avoir deſcendu dans le vallon, & d'avoir remonté grand train la hauteur : ayant ſûrement laiſſé derrière lui ces pelotons de mouſquetaires, qui avoient ſi bien ſervi l'aîle droite, il ne put s'empêcher de plier ſous la charge vigoureuſe que Mélos fit ſur lui, avec une ligne fraîche & aſſez en ordre.

D'Eſpenan, qui commandoit l'Infanterie, voyant ſa diviſion de la gauche fort ébranlée, par le déſordre de l'aîle dont elle étoit le plus près,

s'étoit contenté de faire ferme après avoir franchi le vallon. Il entretenoit le combat à coups de mousquet, vis-à-vis de l'Infanterie ennemie, heureusement assez déconcertée par les charges du Duc d'Enghien, pour avoir reculé, & pour n'avoir pas chargé celle de France, lors qu'elle montoit la hauteur. Dans ce moment, le Duc d'Enghien ne balança pas à prendre son parti : il fut tel qu'on devoit l'attendre d'un jeune Prince brave, & impatient de se signaler.

Sur-le-champ, sans balancer, ayant fait rompre sa ligne victorieuse, il la forma en colonne, & lui fit franchir, avec célérité, par derrière les lignes d'Infanterie ennemie, l'intervalle qui se trouvoit d'une aîle à l'autre Rien ne s'opposant à cette marche, il parvint jusques derrière cette aîle droite des Espagnols qui venoit de battre le Maréchal : alors, remettant sa colonne en bataille, par un demi mouvement

de caracole, il chargea avec tant de vigueur, & il sut si bien mettre à profit l'avantage de la surprise, sur un corps qu'il trouvoit dans le désordre alors si grand, d'une Cavalerie qui venoit de charger, qu'il ne tarda pas long-temps à mettre totalement en déroute, cette Cavalerie d'abord victorieuse.

Gassion revenant, dans ce moment, de la poursuite des ennemis, avoit vu l'état du combat, & étoit venu se joindre à son Général, en passant comme lui, derrière toute l'Infanterie ennemie. Le Duc lui donna ordre alors, d'achever de dissiper le reste de la Cavalerie : voyant que Fontaine formoit ses Espagnols en bataillon quarré, il envoya ordonner à d'Espenan de l'attaquer avec son *Infanterie*, & au corps de réserve, commandé par le Baron de Sirot, de venir le seconder.

Dès que d'Espenan fut à portée des ennemis, le Duc les chargea de son

côté avec ses escadrons victorieux : mais, le gros bataillon s'étant ouvert, & ayant démasqué dix-huit piéces de canon, le Duc en essuya une décharge qui fit reculer sa Cavalerie. D'Espenan, ayant voulu avancer, fut si bien reçu qu'il fut également obligé de reculer.

Malgré cet avantage, le vieux Fontaine ne put, ou ne songea pas à faire avancer ce quarré; qui paroît avoir été plus long que large.

Il n'avoit cependant qu'une très-petite lieue à faire pour parvenir aux défilés du côté de Chimay, où il auroit été en sûreté.

Alors cette manœuvre auroit surpassé celle du Colonel Pifer, lorsqu'il ramena le Roi & la Reine, de Meaux à Paris, malgré les efforts de la Cavalerie des Protestans : parce qu'il auroit percé au travers, non seulement de la Cavalerie, mais même malgré les efforts d'un corps d'Infan-

terie régulière, qui faiſoit ſes efforts pour l'entamer.

Le Duc, piqué de ſa réſiſtance, s'obſtinoit à vouloir faire enfoncer ces braves gens; mais comme il paroît avoir long temps négligé de faire venir du canon, trois attaques conſécutives furent repouſſées de la même manière. La réſerve arrivant enfin, le Prince s'avança à-peu près ſeul, & offrit aux Eſpagnols de leur faire quartier s'ils ſe rendoient : dans ce moment, quelques eſcadrons s'étant approchés des ſoldats ennemis, ces derniers crurent qu'on ne cherchoit qu'à les amuſer, & tirèrent ſur ces eſcadrons, & ſur le Prince; alors les Français furieux de ce procédé, s'élancèrent ſur ce gros bataillon, & l'ayant ouvert de tous les côtés, le maſſacre fut général.

On ſçait combien cette victoire fut glorieuſe pour le généraliſſiſme : on ſçait encore que Gaſſion voulut

faire croire que la plus grande partie de ce ſuccès, lui étoit due.

Sans doute il put conſeiller au jeune Duc d'Enghien, ſa marche ſur les Eſpagnols. Sans doute il pût propoſer à ce Prince, l'attaque méthodique de l'aîle gauche Eſpagnole; mais ce qui appartient certainement au Duc d'Enghien, c'eſt d'avoir pris le parti décidé, mais en même temps le meilleur qui lui reſtât, d'aller charger l'aîle droite ennemie, par derrière la ligne d'Infanterie.

Il évitoit ainſi, les décharges de cette ligne, alors trop difficile à remuer, pour que la ſeconde pût lui faire eſſuyer ſon feu, en faiſant volte face.

En arrivant ainſi derrière l'aîle ennemie victorieuſe, il ſe procuroit l'avantage d'une attaque bruſque & inopinée, faite par des eſcadrons paſſablement en ordre, contre d'autres qui, ne voyant plus d'ennemis devant

eux, ne croyoient plus en avoir à combattre. Gaſſion, à la tête de la premiere ligne de la droite Françaiſe, ne pouvoit manquer de revenir bientôt de la pourſuite des fuyards, & de protéger alors très ſuffiſamment, le flanc droit de l'Infanterie, qui d'ailleurs n'avoit ſûrement rien à craindre de la part de celle que le Prince avoit rompue.

Sans doute que, ſi les ennemis avoient eu une réſerve, elle eût pu arrêter les Français, ou du moins donner le temps à leur aîle droite, de ſe mettre en état de les recevoir.

Mais cette faute de leur part, prouve combien ce jeune Général ſçavoit juger ſainement de l'etat des choſes, & combien il poſſédoit ce coup-d'œil d'aigle qui, ſe retraçant dans un moment, le grand enſemble d'une bataille, fait ſur le champ prendre le parti le plus avantageux [1].

[1] L'ordre de bataille de cette journée étoit d'abord preſ-

Dans les combats si opiniâtres de Fribourg, le Prince de Condé fit preuve de cette haute valeur, à laquelle on ne peut reprocher que l'extrême prodigalité qu'elle faisoit de son sang, & de celui des autres. Si le Prince ne parut pas alors ménager plus celui des soldats que le sien, il prouva encore que, sans Gassion, il sçavoit exécuter de grandes choses.

Les différentes attaques contre Mercy, furent combinées avec bien de la sagacité & de la justesse. Si, dans l'une, il se trouva assez près de l'ennemi, pour jetter dans ses retranche-

que parallèle. Le succès de la manœuvre de la droite, & surtout le refus du centre, en bornant l'action à l'engagement des deux aîles, sembloit avoir prouvé qu'on pouvoit en obtenir, sans pousser, en même-temps, l'infanterie, comme l'assûre le Vicomte de Turenne.

Chaque corps paroît s'être conduit plus relativement aux vues de son Chef, que relativement à une disposition générale. Le Duc d'Enghien, occupé du succès de l'aîle qu'il menoit à la charge, ne pouvoit pas veiller sur les démarches de son corps de bataille, & encore moins sur celles de son autre aîle; ainsi d'Espenan étoit absolument le maître d'avancer plus ou moins vers l'ennemi, comme le Maréchal de l'Hôpital l'étoit, de le charger, ou simplement de le contenir.

mens ſon bâton de Commandement, c'eſt qu'il falloit abſolument ranimer le courage du ſoldat, par un grand exemple [1].

Enfin aux yeux d'un bien grand connoiſſeur, [2] ſans la faute de d'Eſpenan, d'avoir fait attaquer les abbatis, avant que d'en avoir reçu l'ordre; faute qui, en engageant le combat, avant que l'ennemi pût être également attaqué ſur d'autres points, força le Prince de Condé de ſoutenir ſon Infanterie, & de s'expoſer comme un ſoldat; cette imprudence, ou cette mépriſe, ayant laiſſé Mercy le maître

[1] Nous avons lu tout ce que dit Puyſégur à ce ſujet [*]. Ses réflexions ſont ſans doute ſages; mais il eſt facile, dans ſon cabinet, de preſcrire une heure fixe pour l'attaque: ſi celle de Condé auroit du être faite le matin, avant le jour, au lieu de trois heures avant la nuit, c'eſt une queſtion qu'il eſt difficile de réſoudre; &, pour en venir à bout d'une manière ſatisfaiſante, il faudroit ſçavoir ſi ce Prince ne craignoit pas de voir Mercy lui échapper, avant que de commencer une attaque, qui, ſans l'erreur d'un Officier ſur lequel on pouvoit compter, auroit eu un plein & entier ſuccès.

[2] Mémoires de Turenne.

[*] Mémoires de Puyſégur, tome II.

de

de porter ses principales forces à cette montagne attaquée, il la défendit si bien, que le Prince pût à peine parvenir à faire reculer les Bavarois ; encore fallut-il qu'ils eussent perdu le frère de leur généralissime : sans cette faute, disons nous, le Vicomte de Turenne, *assûre que l'armée entière de l'ennemi, auroit été perdue* [1].

Ce même Vicomte, ayant voulu

---

[1] Mémoires de Turenne, tome 3, page 34.

Il paroît que les suites de cette journée ne furent pas aussi utiles que l'Exagérateur Historien du Prince de Condé, s'est plu à le raconter. Presque aussi-tôt que le Prince fut parti, le Général Bavarois se remontra assez en force pour se ressaisir de Manheim. « Il auroit pu tirer du canon & des munitions » de cette Place, pour reprendre Worms & Mayence ; ce qui » asûrement eût été fort aisé. Mais Mercy n'en fit rien, par » des raisons qu'on ne peut pas bien pénétrer, dont je crois » que la meilleure est que l'armée de Bavière a toujours craint » de repasser le Rhin, & de se retirer par le manque de fou- » rages & de vivres qui étoit si grand, que de Philisbourg » à Mayence, en de-çà du Rhin, il n'y avoit rien de » semé » [*].

Ainsi l'on voit que si Mercy eût été plus entreprenant, ou qu'il n'eût pas été assez gêné par des ordres de sa Cour, pour l'empêcher de passer le Rhin, (ce qui est plus vraisemblable,) il ne seroit resté, de toutes les conquêtes faites après les combats de Fribourg, que la seule place de Philisbourg.

---

[*] Ibid. pag. 29.

profiter d'un détachement que l'armée Bavaroiſe avoit envoyé au ſecours de celle de l'Empereur, eut d'abord l'avantage de faire reculer Mercy, juſques dans la Franconnie.

Mais, s'étant *réſolu mal à propos*, [1] de faire prendre des cantonnemens, à ſon armée, dans les environs de Mariendal, Mercy ſe reporta ſur lui tout de ſuite, avec la totalité de la ſienne.

Il paroît que Turenne n'avoit pas marqué un champ de bataille, pour recevoir l'ennemi, & qu'il n'avoit pas donné de rendez-vous fixe, avant que d'avoir été iuſtruit que Mercy marchoit à lui.

Cette négligence, & celle encore plus grande de ne s'être pas couvert de la petite rivière du Necker, en prenant une poſition qui ne l'auroit fait reculer que de deux ou trois lieues, au lieu de reſter dans les grandes

[1] Mémoires de Turenne, tome 3, pag. 34.

plaines de Franconie, ſans avoir une tête de quartiers un peu fortifiée, donnoient trop beau jeu à Mercy, pour que ce dernier ne cherchât pas à en profiter.

Pour comble de malheur, le Vicomte paroît s'être porté trop tard à ſa grand-garde : lorſqu'il y arriva, il trouva que Rozen avoit fait la manœuvre déplacée, de porter les troupes qui y arrivoient, au-de-là d'un bois qu'il avoit devant lui, au lieu de reſter en deça. Comme l'ennemi débouchoit, à un quart de lieue vis-à-vis de ce bois ſur un aſſez grand front, il ſe trouva trop près pour le faire repaſſer à ſon armée [1].

[1] La Cavalerie ne conſiſtoit cependant qu'en cinq mille chevaux au plus. Ce qui prouve combien ſes mouvemens étoient alors lents & tâtonnés, c'eſt que le Vicomte ayant un quart-d'heure à lui, de ſon aveu, ne put pas lui faire repaſſer le défilé du bois. Préſentement cette manœuvre ſeroit peu difficile : les deux aîles ſe romproient par files, & la colonne que ces files rompues formeroient, défileroit au très-grand trot, pendant que le centre ſeroit ferme, & que quelques-uns de ſes eſcadrons chargeroient, s'il en étoit beſoin. L'Infanterie, placée dans le bois, favoriſeroit cette ma-

En conséquence, il acheva de se déployer sur une seule ligne, dont la droite étoit formée en entier de son Infanterie, placée dans un autre petit bois. Derrière ce dernier, il avoit posé deux escadrons en réserve: sa gauche étoit en entier de Cavalerie, ayant aussi derrière elle, une réserve de deux escadrons.

Mercy, qui avoit formé son armée sur deux lignes, se porta vivement à la tête de son Infanterie, vers le petit bois où étoit celle du Vicomte. Ce dernier ne dit pas que Jean de Wert le tournoit, pendant ce temps, à la tête de la première ligne de la gauche ennemie; mais,

---

nœuvre, par un feu qu'elle dirigeroit sur le flanc des escadrons ennemis, au cas qu'ils voulussent s'approcher trop près de ceux qui se retireroient. Cette manœuvre, exécutée de sang-froid, assûreroit le passage au travers du bois. Comme la Cavalerie n'étoit pas toute rassemblée, elle y auroit trouvé les trois régimens qui n'avoient encore pu la rejoindre, & s'il avoit manqué de l'Infanterie, la Cavelerie alors entière, auroit pu se retirer en escarmouchant, & n'être tout au plus, que légèrement effleurée.

comme il annonce que l'Infanterie prit l'épouvante, & s'enfuit après avoir fait une ſeule décharge, [1] & ſur-tout que Jean de Wert portoit ſes eſcadrons derrière la gauche des Français, il eſt apparent que ce Général habile ſçut aſſez bien profiter de ſa ſupériorité, pour exécuter une manœuvre auſſi déciſive, & cependant auſſi ſimple.

Les ſuites en furent à peu près pareilles à celles de Rocroy. Le Vicomte fut culbuté; environné d'ennemis, & comme il n'avoit pas eu la précaution de mettre quelque Infanterie *pour garder la tête du défilé du grand bois*, il fut obligé de diſputer ſa vie, *& de percer au travers des ennemis*, *n'ayant* que deux ou trois perſonnes avec lui [2].

[1] Telle étoit alors la méthode vicieuſe de l'Infanterie. Elle ne ſçavoit faire que des décharges générales, après quoi les Mouſquetaires n'avoient ſouvent pas le temps de recharger.

[2] Mémoires de Turenne, tome 3, pag. 37.

On voit, par ce récit fidéle, que le Vicomte pouvoit alors faire de bien grandes fautes Militaires. L'art de la Guerre en eſt préſentement au point qu'il ſemble que de pareilles, ſeroient difficilement le partage des plus médiocres généraux modernes.

Le Prince de Condé, ayant été envoyé au ſecours de cette armée battue, voulut abſolument prendre ſa revanche contre Mercy. Les bonnes diſpoſitions de ce dernier, l'ayant obligé de reculer dans les environs de Dunkeſpiel, il fut plus heureux quelques jours après. Sa marche ſur Nordt-Lingen qu'il avoit le projet d'aſſiéger, le mit bientôt en préſence du généraliſſime Bavarois, qui venoit pour ſecourir cette place.

La poſition que Mercy prit alors étoit fort avantageuſe. Ses deux aîles étoient ſur deux monticules : le village d'Aller-Heim, ſe trouve placé au milieu de la vallée qui eſt entr'elles;

comme ce village dépasse l'alignement de ces monticules d'environ quatre-cents pas, Mercy l'avoit fait occuper par des Mousquetaires placés dans l'église, & dans le clocher. Sa ligne d'Infanterie, se trouvoit très à portée de les soutenir, étant formée sur l'alignement des deux aîles [1].

Ce village qui étoit en avant, & au centre de *l'armée ennemie*, donnoit avec raison différentes pensées.

Il paroît qu'il fut toujours uniquement attaqué en face. La foiblesse de cette disposition, étant augmentée par l'inaction où l'on tenoit les deux aîles, dont aucune ne s'avançoit *parce que* » la chose n'est pas assez sûre » d'attaquer des aîles, sans pousser en

[1] Cette position, assûrément très-redoutable, est sans doute, ce qui a engagé Ramsai à écrire, que le Vicomte ne *fut point d'avis d'attaquer* [*] : mais, comme ce Général n'en dit rien dans ses Mémoires, nous avons jugé encore plus convenable de le croire, & de le préférer à son Historien.

[*] Histoire du Vicomte de Turenne, tome premier, pag. 158.

» même temps, l'Infanterie qui est » au milieu [1] », laissa les moyens à Mercy, de soutenir, & de repousser même les attaquans, en établissant un bon feu de Mousqueterie, sortant des maisons du village qu'il avoit fait créneler.

Il paroît qu'on ne songea jamais à faire attaquer les flancs du village, en même-temps que le front : c'est sans doute cette grande négligence, qui, en ayant fait durer l'attaque *plus*

[1] Mémoires de Turenne, tome III, pag. 47.

Cette maxime, qui peut avoir son mérite pour empêcher d'attaquer deux aîles à la fois, ne peut assurément être regardée comme bonne à suivre, relativement à l'attaque d'une seule.

Luxembourg à Fleurus, & sur-tout Frédéric à Lissa, à Prague, à Torgaw ont trop démontré l'utilité de cette dernière, pour qu'elle puisse être révoquée en doute. L'idée du Vicomte étoit donc de considérer cette attaque des aîles, relativement à l'ordre parallèle. Gustave avoit ainsi triomphé à Leipsick, & à Lutzen ; Rohan, dans la Valteline : en un mot, il n'y avoit guères alors que cet ordre de connu ; par conséquent il étoit le seul mis en pratique, à moins que quelques circonstances particulières, telles que celles de Rocroy, & non la capacité des Généraux, en apportant des obstacles sur une partie du front d'une des armées, ne vînt à faire changer l'ordre dans lequel elles avoient été mises en bataille.

d'une heure, [1] obligea enfin l'Infanterie de la cesser, malgré la présence de M. le Prince.

Sans doute que la défaite de l'aîle droite, ne contribua pas peu à lui faire perdre courage. Sans doute que cette aîle droite, défaite par la gauche ennemie qui la chargea au petit pas; [2] voulant repousser cette atta-

[1] Histoire du Vicomte de Turenne, tome premier, page 48.

[2] L'Historien du Prince de Condé, ayant trouvé dans Quincy, qu'il y avoit « un large fossé qu'on ne pouvoit » passer entre le Village & le Château [*] », n'a pas manqué de tirer parti de cette circonstance pour motiver l'absence du Prince de Condé, de cette aîle. Mais ce grand homme de guerre a perdu de vue, que le fort du combat étant au Village, c'étoit là qu'étoit la place du Prince. Les Mémoires de Turenne nous apprennent *qu'il y eut deux chevaux blessés sous lui.*

Ces mêmes Mémoires qui nous apprennent que « ce n'est » pas chose assez sûre d'attaquer des aîles, sans pousser en » même temps l'Infanterie », nous montrent la raison qui empêcha le Maréchal de Grammont d'attaquer. Mais ce ne fut nullement parce qu'il avoit un fossé impraticable devant lui : s'il avoit eu pareil obstacle, Jean de Wert l'auroit de même eu en face & n'auroit pu parvenir à le joindre, & à le mettre en déroute, comme il fit.

[*] Hist. Milit. tome premier, pag. 64.

que par ſon feu, [1] ſe mit trop en déſordre pour pouvoir ſoutenir le choc d'une ligne d'eſcadrons peſans & ſerrés; mais en revanche l'aîle droite ennemie, après avoir d'abord repouſſé l'attaque de huit ou neuf eſcadrons de la première ligne de Turenne, au moyen de ſa ſeconde ligne, ayant fait la faute de la réunir à la première & de n'en faire plus qu'une; & s'étant de plus privée de la protection du feu des deux régimens d'Infanterie fermant ſa droite, par le prolongement des eſcadrons qu'elle avoit fait la faute d'étendre devant cette Infanterie, elle ne put ſoutenir l'attaque de toute l'aîle Françaiſe marchant enſemble, en front de bandière, & ſa déroute fut complette, *faute de ſeconde ligne.*

Pendant ce temps, Jean de Wert ayant de ſon côté battu entièrement

[1] Mémoires du Maréchal de Grammont, tome premier.

l'aîle droite Françaife, fe montra devant le village d'Aller-Heim, lorfque le *foleil étoit déjà couché* ». Si, au- » lieu de retourner par le même en- » droit, en laiffant le village à main » gauche, ils euffent marché droit à » la cavalerie Weymarienne, & qu'ils » l'euffent chargée, on n'auroit pas » été en état de faire aucune réfiftan- » ce [1]. » Mais, s'étant bornés à refter en bataille, bientôt » ils fe *retirèrent*, » n'en n'ayant pas plus de raifon que » l'armée du Roi, fi ce n'eft qu'ils » *avoient perdu leur Général* ».

C'eft donc à cette raifon feule, que Condé paroît avoir été redevable de l'apparence de victoire qu'il remporta. Malgré l'éclat qu'elle eût dans le temps, comme l'armée Françaife y perdit plus *que celle des ennemis* [2]; comme elle fut obligée de fe retirer

[1] Mémoire de Turenne, pag. 51.

[2] Ibid. pag. 52.

ſous Philisbourg, à l'approche d'un ſecours commandé par l'Archiduc, & de laiſſer prendre ſous ſes yeux, Wimphen où étoit déposé ſon gros canon, cette victoire ne paroît pas plus mériter une place parmi celles qui ont été réellement utiles, que parmi celles qui ont fait honneur à la capacité des Généraux.

L'année d'enſuite, le Vicomte ne pouvant plus effectuer ſa jonction avec les Suédois, en paſſant le pont de Philisbourg, parce que l'Archiduc occupoit en force le Comté de Naſſau, & qu'il ſe trouvoit en meſure de combattre avec beaucoup de ſupériorité, une des deux armées, avant qu'elles ſe fuſſent jointes, cet habile Général trouva le moyen d'effectuer cette jonction, par une marche des plus belles de ce ſiécle.

Ayant paſſé la Moſelle au-deſſus de Coblentz, il continua ſa route, le long de la rive gauche du Rhin, &

passa ce fleuve à Wezel : ensuite il descendit le long de la Lippe jusques à Lippe-Stadt, & joignit enfin l'armée Suédoise, entre Vetzlar & Geïssen.

Dès ce moment, étant presque égal en nombre [1], il ne cessa de chercher l'ennemi & parvint bientôt à le prévenir, en s'emparant du poste important de Bossamas, sur la Nidd.

---

[1] Suivant Turenne, les armées combinées alloient à dix mille chevaux, six à sept mille hommes de pied & soixante canons. Celle de l'Empereur étoit de quinze mille chevaux, de dix mille hommes de pied, & de plus de cinquante piéces de canon. D'après cet exemple, il n'est donc pas exact de dire que « dans le dix-septiéme siécle, la pro» portion a toujours été d'une piéce de canon, pour mille ou douze-cents hommes » [*].

Cette erreur, dans un Ouvrage aussi bien fait que le Cours de Tactique de Maizeroy, prouve combien le meilleur esprit, & le plus juste, est sujet à adopter tout ce qui se trouve conforme à ses idées. Maizeroy étoit ennemi du canon ; il a déclamé toute sa vie, contre la prépondérance qu'on lui laissoit prendre dans les armées ; ainsi tout ce qui lui a paru propre à le discréditer, a été mis en avant, quelquefois comme on voit, sans assez de réflexion.

---

[*] Cours de Tactique, tom. IV. pag. 161.

Ayant fait défiler son armée par ce passage, il cottoya l'armée de l'Empereur, & se plaça entre Francfort & Hanau, de manière à ce que les Imperiaux ne pouvoient plus marcher au Mein, sans le combattre.

Ainsi, par cette belle manœuvre, étant parvenu à établir son armée de manière à entrer quand il le voudroit, dans la Suabe & dans la Bavière, l'ennemi ne s'étant point décidé à déranger ses projets, par des démonstrations de livrer bataille, il profita de son inaction pour faire à-peu-près, la conquête de ces deux belles Provinces. Ses grands succès réduisirent bientôt l'Electeur de Bavière, à faire sa paix avec la France. C'est ainsi que, par des marches vives & sçavantes, l'habile Turenne repara brillamment la défaite de Mariendal, & prit sa place parmi les Généraux du premier ordre.

Le Prince de Condé, après avoir

échoué devant Lérida, rétablit sa réputation sans beaucoup de peine, par la victoire de Lens. La Cavalerie de l'Archiduc, s'étant amusée à combattre en tirant, fut aisément enfoncée par l'aîle que commandoit Condé. Ce dernier, chargeant également à la tête de la gauche Française, comme à Rocroy, paroît ne s'être pas mis plus en mesure, que dans cette autre, de veiller sur la totalité de l'armée. Au reste, comme l'ordre de cette bataille étoit entièrement paralléle, il n'étoit question que d'emporter de vive force, ce qui étoit devant soi. Dans ces occasions, les Français ont souvent beau jeu; & le gain de cette bataille, en est une preuve de plus [1].

[1] Le Prince de Condé avoit ordonné à ses troupes de marcher bien alignées, *Cavalerie* & *Infanterie*. On ne nous apprend pas, par quelle méthode il parvenoit à obtenir cet alignement. Mais comme il marchoit en bataille fort lentement [*], cet alignement n'étoit alors guères plus aisé à obtenir

[*] Quincy. Hist. Milit. de Louis XIV. tome premier.

Le Vicomte, ayant voulu ſecourir Rhétel, à la tête d'une armée Eſpagnole, paroît s'y être pris trop tard. Arrivé le ſoir à la vue de cette place, & s'étant aſſûré qu'elle étoit rendue il ne lui reſtoit plus d'autre parti à prendre, que de ſe retirer au plus tôt: mais, s'étant amuſé à faire l'inutile bravade de reſter en bataille, toute la nuit du Mardi au Mercredi 18 Décembre, au lieu d'exécuter ſur le champ cette ſage réſolution, il ne repartit que le Mercredi au matin.

---

qu'à préſent. C'étoit la manière du temps, de faire marcher la Cavalerie alignée avec l'Infanterie. Nous en verrons autant, à toutes les autres batailles de ce ſiécle.

Il a fallu que Frédéric vînt nous éclairer ſur le peu de néceſſité qu'il y a d'expoſer ainſi une troupe, dont le principal attribut doit être la célérité, à un feu qu'elle peut s'éviter, en reſtant en arrière, pour qu'on ſe ſoit enfin convaincu que la Cavalerie peut être éloignée de deux ou trois-cents toiſes de l'Infanterie, ſans ceſſer de la protéger. A la vérité, il paroît utile que quelques eſcadrons, ſoient placés ſoit en entier, ſoit par demi eſcadrons, entre les deux lignes; & nous voyons que cette méthode étoit connue à Condé & à Turenne. Le premier dans cette affaire de Lens, avoit fait ſoutenir les dix bataillons de ſa première ligne par ſix eſcadrons. La ſeconde ligne qui n'étoit que de cinq ou ſix bataillons, paroît avoir été à une bien grande diſtance de la première.

Le

Le Maréchal Dupleſſis, profitant avec diligence & capacité, de cette négligence, avoit raſſemblé toute ſon armée dès le Mercredi, & la mit en marche, la nuit du Mercredi au Jeudi. Le matin de ce dernier jour, elle atteignit les cravattes qui faiſoient l'arrière garde de Turenne: ces troupes légères ayant été pouſſées, les deux armées ſe trouvèrent en préſence.

Le combat ne fut ni long, ni différent de celui de Mariendal, que par la grande réſolution de la Cavalerie, dont la première ligne approcha la tête *des Chevaux, les uns contre les autres* [1]. Turenne, quoique inférieur en nombre, commença par battre la première ligne; mais la grande réſiſtance qu'elle fit, mit le vainqueur ſi fort en déſordre, qu'il ne put ré-

[1] Mémoires du Vicomte de Turenne, pag. 113. Vie de Turenne, par du Buiſſon, Mémoires de Dupleſſis-Praſlin.

fister à l'attaque de la seconde, & qu'il n'évita d'être pris ou tué, que par le plus grand hazard.

Bientôt ce généralissime se trouvant obligé de se retirer à l'approche de l'armée des Princes, exécuta cette retraite dans le plus bel ordre, en marchant sur deux colonnes, & en observant régulièrement les distances. A la faveur de cette sage disposition, l'armée, en tournant *à gauche, pouvoit être en bataille, dans un quart d'heure de temps* [1].

Il observa à-peu-près le même ordre, en allant aux lignes d'Arras; mais il ne put empêcher les soldats de se débander pour piller, au point qu'il convient lui-même que, si » M. » le Prince eût pu mener quelques » régimens d'Infanterie avec sa Cava- » lerie, il eût obligé toute l'armée du

[1] Mémoires du Duc d'Yorck, livre premier, pag. 109.

» Roi, à se jetter dans Arras, tant la » confusion étoit grande, dès qu'on » fut entré dans les lignes [1]. »

Le caractère national se développa dans ce moment, avec explosion. On a pourtant vu que le Prince de Condé étoit parvenu à modérer cette fougue, & à faire marcher *très lentement son armée à la charge*, lors de la bataille de Lens. On voit que Turenne avoit également la persuasion que les Français » avoient la même patience que » les autres nations, quand on les » conduit bien [2]. »

Si nous ne disons rien sur les batailles de Cromwel, c'est que la journée de Nazeby, qui décida du sort de l'infortuné Charles Premier, ne nous à pas paru présenter plus que toutes celles qui l'avoient précédées, aucune instruction un peu solide sur le militaire.

[1] Mémoires du Vicomte de Turenne, tom. III. pag. 194.
[2] Ibid. pag. 184.

Les connoiſſances de ce grand art, paroiſſent avoir encore été bornées alors en Angleterre, à combattre ſur une ſeule ligne, ainſi elles ne nous ont pas paru mériter, que nous fatiguions nos lecteurs, de détails auſſi peu utiles.

Les lignes du ſiége devant Valentiennes, donnèrent occaſion à M. le Prince, de prendre ſa revanche de l'échec qu'avoient eſſuyé celles d'Arras. Le négligent la Ferté » n'ayant fait » tenir perſonne hors des lignes, dans » la croyance qu'il avoit que cela étoit » inutile [1] » ; elles furent ſurpriſes & emportées, avec tant de rapidité que la Cavalerie » ayant fort mal ſé- » condé l'Infanterie », le Maréchal fut battu, & fait priſonnier [2].

---

[1] Mémoires du Vicomte de Turenne, tome III. page 218.
Vie de Turenne, par Dubuiſſon.

[2] L'exemple heureux du Comte de Harcour, au ſiége de Turin, paroît avoir accrédité l'opinion favorable qu'on

Les deux régimens que Turenne envoyoit au ſecours, furent défaits entièrement; & l'armée battue, n'ayant qu'un Pont pour ſe retirer, fut preſque toute faite priſonnière.

Le brillant campement ſur le Queſnoy, qu'il prit peu de jours après cette défaite, en ayant heureuſement aſſez impoſé aux ennemis, pour les empêcher de l'attaquer pendant deux jours, cette démarche aſſûrément très brave, mais qui auroit pû, & même qui

---

avoit alors ſur le compte des lignes. Mais ce Général, aſſiégeant le Prince Thomas dans Turin, lorſque ce dernier aſſiégeoit lui-même la Citadelle, ne pût empêcher que ſes lignes ne fuſſent percées du côté de la Motte-Hoüdancourt. A la vérité, il fut aſſez heureux, pour être attaqué avec tant de molleſſe, qu'il repouſſa Léganez ſans grande perte; &, qu'après avoir beaucoup ſouffert du manque de vivres, il obligea enfin le Prince Thomas à capituler.

Mais cet exemple ne devoit pas influer ſur celui qu'il avoit donné lui-même, en forçant les lignes devant Cazal, ainſi que le furent celles d'Arras & de Valenciennes, & que l'ont été *toutes celles dont le Maréchal de Saxe, avoit entendu parler* [*].

---

[*] Rêveries du Maréchal de Saxe.

auroit dû n'être pas couronnée de succès, vis-à-vis d'une armée supérieure en nombre, & encouragée par une victoire recente, combla de gloire l'heureux & brave Général.

Les ennemis sçachant que les débris de l'armée de la Ferté, l'avoient joint, se gardèrent bien alors de l'attaquer: bientôt ils prirent le parti de se retirer. Le Vicomte, redoublant alors d'audace, envoya mille chevaux chargés de farine, à S.-Guilain, & à Condé. [1].

L'Ordre de bataille des Dunes, est encore absolument parallèle. Pour que rien ne le dérangeât, le Vicomte faisoit marcher un *certain pas réglé*, & avoit assujetti sa Cavalerie à

[1] Il n'y a qu'un aussi grand homme de guerre, que le Vicomte de Turenne, qui ose faire un aussi gros détachement, en étant en face de l'ennemi [*].

[*] Mémoires de Bussy-Rabutin.

aller de même, en observant l'alignement le plus régulier [1]. De cette

[1] Nous avons déjà vu que Condé faisoit soutenir son Infanterie, par quatre ou six escadrons placés au centre, entre les deux lignes d'Infanterie. Nous voyons cette même disposition à la bataille des Dunes. Mais si nous osons le dire, nous n'y trouvons pas plus d'utilité. Ces escadrons ne contribuent en rien au gain de la bataille; comme ils ne pouvoient entrer en action, que pour secourir la première ligne d'Infanterie, dans cette supposition elle n'auroit pu en être réduite à ce point, qu'après avoir beaucoup souffert du feu, & alors la Cavalerie, placée derrière elle, l'auroit au moins partagé.

Frédéric a sçu perfectionner cette idée, en plaçant cette réserve de Cavalerie, non entre ses deux lignes d'Infanterie, mais derrière le centre de la seconde. « Dans la plaine, il faut » toujours, derrière le centre des bataillons, une réserve de » Cavalerie, commandée par un Officier de tête, puisqu'il » doit agir de lui-même, en prenant en flanc l'ennemi, qui » poursuivra l'aîle qui aura été mise en déroute, & donner » par-là le temps à la Cavalerie de se rallier [*] ».

Le corps de réserve, ainsi placé, est à-peu-près hors de la portée du feu, jusqu'à ce que son Commandant se décide à se porter quelque part. Alors il a l'avantage de combattre frais & entier, contre d'autres qui ont été écornés & fatigués de l'action.

Mais le mélange que nous voyons ici de la Cavalerie avec l'Infanterie fait perdre, à la premiere, l'avantage d'agir brusquement & rapidement. *En avançant aussi lentement sur l'Infanterie, quel feu* la Cavalerie ne recevra-t-elle pas? Si elle veut s'abandonner l'épée à la main.... des-lors quittant son Infanterie sur laquelle elle étoit appuyée, elle pourra être repoussée.... pour s'éloigner du feu de l'ennemi.... on se *jette ordinairement à droite & à gauche* : par-là on embrasse le front de l'Infanterie, & souvent on le met en confusion. « Si

[*] Instruct. Milit. du Roi de Prusse. art. 22.

manière, il employa ſuivant Ramzai, trois heures entières à faire le quart de lieue, qui le ſéparoit des ennemis.

Ces derniers, mal poſtés, ne pouvoient ſe former que de la manière la plus défectueuſe; leur aîle droite, ſur-tout, s'étant amuſée à tirailler, fut bientôt enfoncée par Varennes, à la tête de celle de France, quoiqu'il ne la chargeât ſuivant l'uſage de ce tems, qu'au *petit trôt*, mais l'épée à la main.

L'Infanterie de cette même aîle, croiſa, à la vérité, pendant quelque temps ſes piques; mais la défaite du

» une Cavalerie, ainſi mêlée.... quitte ſa place, toute la » machine eſt dérangée.... tandis que celle de l'ennemi, qui » eſt dans l'ordre ordinaire, ou derrière l'Infanterie.... peut » attaquer ou vos flancs ou votre dos.... » Il peut ſe faire que dans le temps où l'on avoit peu *d'armes à feu*, & ſur-tout de *canons*, lorſque la Cavalerie alloit à l'ennemi *au pas* ou *au trôt tout au plus*, ce mélange n'ait pas été de quelque utilité; mais hors ce cas, il ſeroit inſoutenable (*).

Nous verrons bientôt à la bataille d'Almanza, l'armée qui s'étoit ainſi mélangée, entièrement détruite.

(*) Wernery, Remarque ſur la Cavalerie, pag. 192.

régiment de Boniface, entraîna bien vite toute celle de cette aîle.

M. le Prince, à la tête de sa gauche, sçut, à la vérité, profiter de la trop grande ardeur du Marquis de Créqui, pour le repousser vigoureusement; mais, comme il ne pouvoit déployer que sur deux ou trois escadrons *de front*, les gardes & les suisses, firent si grand feu sur la droite de sa colonne, que les escadrons battus, eurent le temps d'être secourus par le Vicomte, & par Bussy; & que le Prince fut à son tour si vivement poussé, qu'il put à peine se sauver.

On voit, dans cette bataille, le Vicomte mêler deux bataillons parmi les escadrons de sa droite. Il semble que ces bataillons eurent peu de peine à déposter les deux, que M. le Prince avoit placés en avant de son Infanterie, & que leur feu contribua beaucoup à empêcher cet impétueux Gé-

néral, de percer au travers de l'armée, comme il paroît en avoir eu le projet.

Mais la disposition de l'une ou de l'autre armée, paroît peu faite pour être imitée. Sans doute que l'irrégularité du terrein contribua beaucoup à celle des manœuvres [1]. Les Espagnols, inférieurs en nombre; sans canon à opposer à ceux qu'avoit Turenne, ne pouvoient éviter d'être battus, à moins que des fautes grossières ne pussent leur procurer des ressources inattendues pour vaincre.

Montecuculli, employoit également le mêlange d'armes que nous venons de voir pratiquer à Condé, & à Turenne, à la bataille de S.-Gothard,

[1] Sur le front d'une partie de l'aîle gauche de la Cavalerie, le Prince de Condé paroît avoir été obligé, par la nature du terrein, de placer deux bataillons : c'est cet obstacle qui le réduisoit à ne pouvoir déployer que sur deux ou trois escadrons de front, & ce qui rendit sa retraite difficile & bien dangereuse, lorsque sa Cavalerie, ayant été rejettée dans cette espéce de défilé, il fallut le repasser en confusion & sous le feu de l'Infanterie Française, qui avoit chassé l'Espagnole de ce poste, d'où l'on commandoit le chemin qui vient de Furnes.

il plaça à côté de chaque escadron, des pelotons, ou manches de Mousquetaires, de vingt-quatre à trente, *sur deux rangs :* on lui voit suivre dans cette action, son grand principe, de rendre le feu continuel, & disposer en conséquence, celui de sa Mousqueterie, en ordonnant que les rangs tirassent les uns après les autres, & que le même ordre fut observé dans l'Artillerie [1].

[1] L'usage de ce temps étoit, par toute l'Europe, de faire tirer les deux manches à la fois, ou, dans quelques occasions, une manche seule. A la bataille de Varsovie, le corps de bataille des Suédois & des Prussiens, mit en déroute les troupes Polonaises, par des décharges générales [*].

Il résultoit de cette méthode, que la troupe qui ne tiroit qu'en étant près d'aborder l'ennemi, & qui joignoit à l'effet de son feu, décidement plus meurtrier que celui qu'elle avoit essuyé de plus loin, la démonstration imposante d'épées ou de bayonnettes, prêtes à frapper ceux qui ne l'avoient pas été par sa décharge à bout portant, devoit avoir toujours l'avantage.

Cette manière, plus audacieuse que celle du feu éloigné, se rapportoit bien mieux au caractère audacieux & entreprenant des Français. Aussi l'Ordonnance de 1672 dit elle que « l'on préparera le soldat à ne point tirer, & qu'il faut essuyer

[*] Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg, tome premier, page 115.

Comme il étoit principalement question de défendre le passage du Raab, il plaça deux rangs de Mousquetaires, en avant de ses piquiers ; & comme il étoit inférieur en nombre, il étendit le front de son armée, en ne formant ses bataillons, qu'à quatre piquiers de hauteur. L'attaque des ennemis n'ayant pu s'exécuter qu'avec beaucoup de difficulté par la né-

» le feu de l'ennemi, attendu que celui qui *a tiré est asfûrément battu*, quand on a son feu entier ». Cette disposition prouve que cet usage des décharges générales étoit alors commun presque par-tout, puisqu'elle défend aux Français d'en faire autant, en les assûrant qu'avec la disposition de conserver leur *feu entier*, ils sont sûrs de battre l'ennemi.

Mais si cette méthode étoit pratiquable, lorsqu'on ne connoissoit que le feu de bataillons entiers, ou du moins, celui d'une de leurs manches, & quelquefois celui de files, le seroit-elle à présent contre des troupes exercées à des feux réguliers, tels que ceux de peloton, ou de défilé [*] ? Cette méthode donne-t-elle les moyens de repousser une troupe Française, par une Prussienne, en faisant exécuter à la première l'Ordonnance que nous venons de citer ? C'est une question que nous remettons à examiner, avec tout le soin dont nous sommes capables, lorsque nous en ferons à l'Histoire de la guerre de 1756.

[*] *Vid.* Foiblesse du feu trop précipité dans le premier tome des Mémoires du temps.

ceſſité ou ils ſe trouvoient de traverſer le Raab, au ſeul endroit guéable qu'il eut, vis-à-vis le centre de l'armée Impériale, l'attaque des Turcs ſe dirigea aſſez naturellement vers ce centre : mais, comme ils profitoient de leur grand nombre, pour paſſer au-deſſus & au deſſous de l'armée Impériale, en faiſant & en donnant moyen aux plus braves de l'Infanterie, de le traverſer, en ſe tenant à la queue des chevaux, il fallut bientôt culbuter & diſſiper le corps qui, après avoir paſſé fièrement le gué, eſſayoit vainement de percer au travers du centre de l'armée Impériale. C'eſt ce dont Montécuculli vint enfin à bout, en chargeant ce corps ennemi, avec tout ce qui n'avoit pas été deſtiné à s'oppoſer à ces deux colonnes irrégulières de l'armée Turque, qui ayant paſſé à la nage, comme nous venons de le dire, vouloient envelopper l'armée Impériale.

Par malheur, il nous a laissé ignorer la forme & la disposition de cette attaque décisive ; nous pourrions seulement croire, d'après ce qu'il nous apprend, » qu'en marchant tous en » demi-lune, on investit l'ennemi de » front & par les côtés [1], » il fallut encore plus de vigueur, que de science.

Bientôt notre Turenne reparut avec le plus grand éclat, sur le théâtre qu'il avoit voulu quitter. Le début si brillant de la Campagne de 1672, se soutint dans la belle Expédition qu'il fit pendant l'hiver, contre les armées combinées de l'Empereur & de l'Electeur de Brandebourg.

Ce grand Général eut alors la gloire d'empêcher, pendant trois mois, deux armées très-supérieures en nombre, de passer le Rhin, en faisant la démarche hardie de le passer lui-même

[1] Mémoires de Montécuculli, tome III. pag. 455.

pour mieux en défendre le paſſage aux ennemis.

Il paroît ſans doute bien difficile que Montécuculli n'eût pas eu l'habileté de le forcer à combattre, ou de repaſſer le Rhin, s'il n'avoit pas été gêné par les ordres d'une cour, qui ne vouloit point riſquer d'action déciſive. Peut-être que Turenne en étoit inſtuit, lorſqu'il ſe mit entre les ennemis & le Rhin. Ce dont on ne peut douter, c'eſt de l'habileté, & de l'activité avec leſquelles il ſçut contenir trois armées ſupérieures de près de moitié à la ſienne, pendant trois grands mois au-delà du temps des campagnes ordinaires.

Ayant enfin réuſſi à les obliger d'abandonner le projet de paſſer le Rhin, il alla les pourſuivre dans les quartiers d'hiver qu'elles vouloient prendre dans le pays des alliés de la France; c'eſt là qu'il leur fit eſſuyer tant de diſgrâces, que Montécuculli,

déſolé de perdre ſa gloire, par les ordres puſillanimes du Cabinet de Vienne, quitta le Commandement général

Dès qu'il fut parti, Turenne pouſſant ſes avantages, avec une bien plus grande vigueur, fit repaſſer la Lippe aux deux armées combinées; les fit reculer juſques au-de là de l'Evêché de Paderborn, & les obligea de ſe ſéparer. La ſuite de cette brillante campagne, fut le Traité, ſigné à Woſſen, le 10 d'Avril 1673.

Montécuculli, revenu de Vienne, triomphant du Prince de Lockovitz, & ayant à peu-près carte blanche, vint ſe meſurer à forçes égales avec le Vicomte.

Le projet du Général de l'Empereur étoit de faire reculer les Français, & de leur faire perdre leur communication avec la Hollande; ou de tomber ſur l'Alſace, dans laquelle il y avoit peu de troupes.

Le

Le Vicomte, ſuivant à-peu-près le même plan qui lui avoit ſi bien réuſſi à la fin de l'année précédente, voulut défendre le paſſage du Rhin, en ſe portant encore en avant de ce fleuve. Son projet paroît avoir été de s'aſſûrer du cours du haut Mein, de manière à ſe faciliter, au beſoin, une jonction avec l'Electeur de Bavière, & de s'oppoſer aux progrès de Montécuculli qui débouchoit de la Bohême, par la route d'Egra à Nuremberg. Ce généraliſſime, ayant paſſé le Mein ſur le pont de cette Ville, pénétra bientôt juſqu'à Rotenburg, & paroiſſoit ainſi ſe diriger ſur l'Alſace.

Le Vicomte, voulant arrêter ſes progrès, paſſa le Tauber à Mariendal; pouſſa juſqu'à Rotting, & s'avança même très-près de Rottenberg. D'après cette diſpoſition, il paroiſſoit abſolument décidé à empêcher que Montécuculli ne ſe portât ſur le bas Mein. Sans doute qu'il craignoit peu pour

l'Alſace, puiſqu'il paroît qu'en ſe portant ainſi preſque entre le bas Mein & Montécuculli, il laiſſoit à ce dernier, la poſſibilité de ſe porter ſur cette Province. A la vérité, le Vicomte auroit toujours eu la poſſibilité de ſuivre l'armée Impériale d'aſſez près, pour qu'elle n'eût pu traverſer la petite rivière du Jacht, en ſe dirigeant par Hall, ſans lui donner occaſion d'entreprendre avec ſuccès, ſur ſon arrière garde. La poſition de Hall eſt ſi peu reſpectable, que les Impériaux en auroient été trop peu protégés, pour pouvoir traverſer la rivière aſſez conſéquente du Kocher, ſans pouvoir éviter d'etre forcés également à avoir une affaire d'arrière garde très-déſavantageuſe.

L'objet donc vraiment principal pour les deux Généraux, étoit le paſſage du bas Mein; c'étoit ſur ce point que devoit ſe porter toute leur attention. Montécuculli, pour y

parvenir, se voyant aussi près du Vicomte, fit la démonstration de marcher en avant sur lui; ce mouvement en ayant assez imposé au dernier, pour lui faire croire qu'il étoit question de donner bataille, il arrêta son armée, pour avoir le temps, alors nécessairement fort long, de la mettre en état de la donner. Montécuculli profita, avec la plus grande vivacité de l'erreur du Vicomte, pour faire défiler sa seconde ligne vers le Mein; tandis que sa première paroissoit toujours prête à livrer bataille. Dès qu'il eut achevé de faire défiler sa seconde avec tous les équipages de l'armée, il fit rompre cette première ligne, & sçut se servir assez bien du terrein, pour gagner une position entre Ochsenfort & Wurtzburg. Rapproché ainsi du Mein & de cette dernière Ville, Turenne, auroit du, ce nous semble, ne pas s'en reposer assez sur la bonne foi de l'Evêque, pour ne pas s'assûrer,

mieux qu'il ne le fit, de ce point capital.

Après quelques jours, où les deux armées ne pouvoient que s'obſerver, Montécuculli ſçut mettre aſſez à profit, l'aſcendant qu'un Généraliſſime de l'Empereur devoit avoir ſur un Prince de l'Empire, pour l'engager à lui livrer un paſſage par ſon pont. Dès que cette faveur lui eût été accordée, il fit entrer un gros corps d'Impériaux dans la Ville; la tête de ce détachement ayant paſſé le Mein, n'eut pas de peine à battre la foible eſcorte de cinquante maîtres, que Turenne avoit apparemment jugée ſuffiſante, pour aſſûrer l'arrivée d'un convoi de vivres très-conſidérable, qui étoit en route pour ſon Camp.

Ce même Détachement, après avoir enlevé l'eſcorte & le convoi, détruiſit tous les magaſins établis à Wertheim ſur la rive gauche du Mein, & enleva des dépôts auſſi intéreſſans que

négligemment gardés. Ce n'eſt qu'avec regret, que nous faiſons remarquer cette grande faute; mais, comme elle n'a pu échapper aux yeux du ſévère Feuquières [1], & que l'Hiſtorien moderne du Vicomte l'a fait ſentir encore plus fortement, nous avons trouvé ce fait trop démontré, pour n'avoir pas été obligés d'ajouter encore à ce qui en avoit été dit, en le jugeant d'après les maximes les plus démontrées de l'art de la guerre.

S'il eſt un moyen pour arrêter cette préſomption & cette pétulance, dont nous avons vu, & dont nous voyons journellement tant de ſuites fâcheuſes, c'eſt d'inſiſter le plus fortement poſſible, ſur une *faute qui a échappé au Vicomte de Turenne.* Ce Général qui diſoit ſi ſagement que *pour qu'un homme n'eût point fait de fautes à la guerre, il falloit qu'il n'y*

[1] Mémoires de Feuquières, tome II. pag. 61, tome III.

eût point été, après avoir été trompé par la manœuvre de Montécuculli, à-peu-près comme nous avons vu Henri IV. l'être par celle du Prince de Parme, à la prise de Lagny, ajouta encore à cette grande erreur, une imprévoyance si absolue, qu'elle suffiroit à présent, pour perdre absolument de réputation, tout Commandant d'armée qui s'en rendroit coupable : & c'est sur la fin de sa brillante carrière, qu'elle échappe à Turenne !... Quelle leçon pour ceux qui, n'ayant que la plus légère expérience, s'abandonnent assez à la présomption, pour se croire exempts de payer ce tribut à la foiblesse humaine.

Il ne fallut que six jours à l'habile Montécuculli, pour abuser ainsi le Vicomte par l'apparence simulée d'une bataille, & le tenir entre l'espoir & l'incertitude, pendant qu'il se portoit sur le Mein ; le passoit, entroit à Wurtzburg, faisoit passer le Mein

à un aſſez gros Détachement, battoit & enlevoit le convoi & l'eſcorte, ainſi que les magaſins de Wertheim [1].

Cette manœuvre déciſive, ayant forcé le Vicomte de ſe borner à la défenſe du paſſage du bas Mein, & de partager ſon attention entre ce point capital, & celui de veiller à la ſûreté de ſa communication avec Philisbourg, où l'on venoit d'être forcé de faire établir de nouveaux magaſins, il fut bientôt obligé d'abandonner encore ce paſſage important, par les manœuvres ſçavantes de ſon adverſaire.

Ce dernier ayant fait paroître une tête de troupes, vis-à-vis d'Aſchaffenburg, le Vicomte fut encore trompé par cette apparence; & Montécuculli,

[1] Ce terme de ſix jours eſt un peu différent de ce que dit Ramſai, (*Hiſtoire du Vicomte de Turenne*); mais il eſt entièrement conforme à ce qu'en diſent M. le Chevalier de Grimouard & Dubuiſſon, *Vie de Turenne*; de plus il cadre avec les dates de l'Hiſtoire de ce temps. Il en eſt de même pour les quarante-quatre jours dont nous allons parler.

ayant fait faire très-promptement un pont de bateaux, força le paſſage du Mein à-peu-près dégarni, & prit la poſition de Stersheim.

Le Vicomte, n'ayant pas cru pouvoir l'y combattre, ſe vit obligé de reculer. Inquiet pour l'Alſace, où Montécuculli paroiſſoit vouloir pénétrer par la rive gauche du Rhin, ſur lequel ce Généraliſſime Impérial avoit fait jetter un pont de bateaux au-deſſus de Mayence, il prit le parti de couvrir cette Province, & rétrograda ſous Philisbourg. Auſſi-tôt qu'il y fut, Montécuculli fit embarquer l'Infanterie Impériale & l'envoya à Coblentz. Profitant auſſi-tôt de l'accord qu'il avoit fait avec l'Archevêque de Tréves, il ſe porta leſtement avec ſa Cavalerie ſur cette même ville, & ayant fait paſſer le Rhin & la Mozelle, à ſon armée réunie, il prit une poſition d'où il couvroit le ſiége de Bonn,

Le Vicomte ne pouvant empêcher la prise de cette Place, si importante pour assûrer sa communication avec la Hollande, il fallut que le Duc de Luxembourg abandonnât au plus vîte, cette conquête si célébrée par les flatteurs de Louis XIV. Ce nouveau Général eut besoin de faire diligence, pour n'être pas coupé par le Prince d'Orange; & il revint bientôt à Paris, être témoin de l'érection de cette porte, & du placement de ces tableaux, preuves durables de l'excessive vanité du Monarque, & de l'adulation sans bornes, de tout ce qui l'entouroit.

Il n'avoit fallu à Montécuculli, que *quarante-quatre jours, depuis l'enlévement du convoi*, pour effectuer une révolution aussi caractérisée dans les affaires. Les manœuvres qu'il mit en usage pour y parvenir, sont si intelligentes & si fines, qu'elles seront à jamais un objet d'étude pour

tout Militaire qui veut s'instruire des moyens propres à vaincre son ennemi, sans s'exposer aux risques d'un combat.

Dans le détail où nous venons d'entrer, on voit que la prise de Wurtzburg, & des Magasins de Wertheim, ayant obligé le Vicomte de faire une marche rétrograde sous Philisbourg, cette retraite donna les moyens à Montécuculli de se joindre au Prince d'Orange, & d'assûrer ainsi la prise de Bonn. Il semble que le Vicomte eût dû regarder cette jonction, comme le point le plus capital à empêcher, puisqu'il ne pouvoit se dissimuler que, sans cette Ville, il n'y avoit plus de communication avec la Hollande : mais il paroît qu'ayant partagé son attention entre ce point & celui de l'Alsace, Montécuculli fut assez redoubler son inquiétude sur cette Province, pour l'empêcher de se réunir au Prince d'Orange, sans aupa-

ravant avoir gagné une bataille.

Ainſi donc il paroît impoſſible de ne pas reconnoître combien Montécuculli étoit conſtamment ſupérieur au Vicomte, dans la guerre de campagne, & dans le choix des meilleurs plans à exécuter.

La campagne ſuivante s'étant ouverte par le combat de Sintzheim, on put remarquer que le Vicomte avoit été un peu entraîné par l'uſage du moment, & étoit devenu plus entreprenant, que ſage & méſuré. En effet, s'il avoit été battu, comme il étoit très-poſſible, il paroît que ſon armée auroit eu bien de la peine à faire ſept à huit lieues, pour regagner Philisbourg, au travers de défilés & de bois, dans un pays ennemi, ſans être expoſée à ſe voir anéantie. Lorſqu'on penſe que cette frontière n'étoit gardée que par ce ſeul corps, ces réflexions acquièrent encore plus de force. Après avoir rendu cet hom-

mage, critique à la vérité, nous devons à la gloire du Vicomte, de faire remarquer ſon attention à déployer ſa ligne avec ordre ; celle de n'avoir pas permis qu'elle employât d'autres armes que l'épée ; celle d'avoir mêlé des pelotons d'infanterie aux eſcadrons, & d'avoir fait déployer ces derniers ſous le feu de ſon infanterie, dont il avoit un plus grand nombre que l'ennemi : c'eſt à ces talens, en général, que ce grand-homme de guerre, fut redevable du glorieux ſuccès de cette journée.

La ſuite en fut vraîment utile pour la France, & elle combleroit la gloire du Vicomte, ſi l'incendie & les maſſacres du Palatinat n'avoient imprimé ſur cette campagne, & ſur la France entière, une tache à-peu-près ineffaçable.

Le Prince de Condé, en faiſoit une de ſon côté, bien ſçavante dans l'art des campemens. Avec une armée

bien inférieure en nombre, il étoit parvenu à contenir le Prince d'Orange, & à l'empêcher de faire aucuns progrès, par les campemens avantageux qu'il avoit sçu prendre. Il s'étoit ainsi procuré les fruits d'une *guerre heureuse*, & avoit prouvé combien il possédoit *la vraie science militaire*, jusqu'aux sanglants combats de Seneff.

La vivacité l'ayant alors emporté bien au-delà des régles les plus ordinaires de la prudence, il ne voulut pas se contenter du premier avantage qu'il avoit remporté sur l'arrière-garde des Alliés : les ayant fait pousser fort au-delà de Seneff, ceux-ci marchèrent à colonne renversée, & repoussèrent si vigoureusement ses troupes, que l'avantage de ce dernier combat fut au moins très-équivoque, & que les lauriers qu'y acquit l'armée Françoise, furent cruellement ensanglantés.

On vit encore alors une preuve du peu de mérite de la cavalerie Im-

périale ; cette dernière ayant attendu celle des François, s'amusoit à faire une décharge sur elle ; mais chargée aussitôt, l'épée à la main, par le Prince de Condé en personne, elle fut enfoncée & culbutée, sans grande résistance.

Dans cette même campagne, le Vicomte n'ayant pû réussir à empêcher les ennemis de passer le Rhin, sur le pont de Strasbourg, & voyant qu'étant prêts d'être joints à l'Electeur de Brandebourg, ils alloient être les maîtres de s'étendre en Alsace, en Lorraine & en Franche-Comté, prit le parti d'aller les attaquer. Leur négligence à garder la Brusch [1], en rendit le passage aisé aux François.

---

[1] Leur camp d'Ensheim n'étoit qu'à une bonne lieue de cette rivière. Il leur étoit facile de l'avancer plus près d'Holtzen, & sur-tout de veiller avec plus d'exactitude sur le point important du pont sur la Brusch. Mais la multiplicité des Chefs, & le peu d'harmonie entr'eux, ainsi que leur très-médiocre capacité, leur firent commettre ces fautes de négligence, dont le Vicomte sçut tirer parti.

A peine le Généraliſſime Allemand, qui avoit joint à cette extrême négligence, celle de mettre ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement, eut-il le temps de raſſembler ſon armée, & par conſéquent il ne put profiter du paſſage de la Bruſch, pour attaquer le Vicomte.

Ce dernier ne paroît pas avoir voulu engager ſa gauche, quoiqu'en diſe Feuquières [1]. S.-Hilaire [2], Deſchamps [3], Dubuiſſon [4], témoins oculaires, aſſûrent tous que la gauche Françoiſe, reſta beaucoup en arrière, pendant l'attaque du bois qui ſe faiſoit à la droite; & qu'elle ne chercha à attaquer, que lorſqu'elle craignit

[1] Le ſyſtême de cet Officier général étoit d'attaquer toujours parallélement, en ſe procurant ſeulement l'avantage de déborder ſon ennemi pour lui gagner le flanc. Cette opinion paroît l'avoir décidé à arranger quelques faits, entr'autres celui-ci, d'une manière favorable à ſes vues.

[2] Mém. tom. IV. pag. 67.

[3] Campagnes de Turenne, tom. III. pag. 357.

[4] Vie de Turenne.

que l'aîle qui lui étoit opposée, ne fît des détachemens pour soutenir l'aîle gauche ennemie : attaquée elle-même dans ce moment, son Commandant, le Comte de Lorges, ne put envoyer les escadrons que lui demandoit le Vicomte ; il en eut besoin pour résister, & pour battre l'ardent Caprara, qui, s'étant porté sur lui, sans attendre le Duc de Lorraine, renversa d'abord quelques escadrons, mais fut bientôt entièrement battu.

Feuquières, en nous disant que » le succès de la charge fut différent, » sur le *front de la ligne*... que l'aîle » gauche de la première ligne de cavalerie... *fut renversée* », nous feroit croire que l'attaque fut paralléle ; ce qui ne paroît pas s'être passé ainsi, & ce qui est démontré très-difficile, aux yeux de tous ceux qui ont visité ce champ de bataille.

La nature du terrein contribua peut-être à ne faire d'abord attaquer que

la

la gauche ennemie ; cette manière paroît s'écarter de la méthode ordinaire du Vicomte, ſuivant laquelle il marcha, *en pleine bataille*, aux ennemis. Il lui fallut près de quatre heures pour faire la très-petite lieue qu'il y a d'Holtzeim *à Enſisheim* ; ce fait bien conſtant, prouve mieux que tout ce qu'on pourroit dire, l'exceſſive lenteur avec laquelle les troupes ſe remuoient dans ce temps.

On voit, dans cette bataille, combien l'uſage de partager ſa cavalerie en deux corps égaux, placés ſur chaque aîle, étoit accrédité. Si l'on avoit alors ſçu marcher en colonnes, l'armée Françoiſe, en marchant ainſi, auroit développé ſur ſa droite, & auroit eu aſſez de force pour emporter ce bois, & s'y établir ſolidement; au lieu de cette manœuvre eſſentielle, il lui fallut batailler tout le jour, pour s'en emparer. Sa gauche étoit trop près de l'ennemi, puiſqu'il ſe trouva

à portée de l'insulter aussi vivement, & le Vicomte ne put parvenir au grand but qu'il s'étoit proposé, de séparer cette armée de Strasbourg [1]. Ainsi cette journée fut plus brillante que réellement utile.

L'Electeur de Brandebourg vint bientôt se joindre à l'Armée Allemande, & augmenter encore sa supériorité en nombre de la manière la plus décisive. Pour en profiter, il ne tarda pas à marcher sur Turenne. Ce fut alors que ce grand Général parut devoir être écrasé sous le nombre [2]. Mais l'incertitude, & la molesse des manœuvres de l'ennemi, & la fermeté & la justesse des siennes lui valurent l'avantage de se tirer d'un aussi mauvais pas.

---

[1] Quinci. Hist. Milit.

[2] Dans les Mémoires de Brandebourg, on assûre que l'Electeur vouloit livrer bataille à Turenne. Ce parti, assûrément le plus avantageux pour les Alliés, ne fut point pris, heureusement *pour la gloire du Vicomte.*

Peu de mois après, il fit cette belle marche, dans laquelle, étant parti d'Ingerviller, au milieu du mois de Décembre, il rentra en Lorraine, par le défilé de la petite Pierre, & ayant fait rafraîchir, dans cette Province, les renforts qui lui étoient arrivés de Flandre, il les fit marcher du côté de la Franche-Comté, en leur envoyant des ordres de route, qui aboutissoient tous au pied de la chaîne des Vosges. Dès qu'ils y furent arrivés, il s'empara du passage important de Rémiremont, & fit paroître des têtes de colonnes dans tous les défilés par où l'on peut entrer de Lorraine en Alsace : de son côté, le Duc de Duras étoit venu de Franche-Comté, avec quelques troupes; &, s'étant porté sur Béfort, pour veiller à la sûreté de cette place, il battit un quartier des Ennemis : sur le champ, le Vicomte porta la tête de son armée vers cette direction ; &, quoique les alliés

euſſent commencé à reſſerrer leurs quartiers, vers Alt-Kirck & Colmar, ils ne firent pas aſſez de diligence pour empêcher le Vicomte de battre, preſque en débouchant en Alſace, un gros corps de cavalerie, à Mulhauſen.

En arrivant enſuite auprès de Colmar, il trouva que les Impériaux s'étoient jettés en hâte derrière la petite Branche de la Fech, qui, ſe ſéparant du grand bras, au-deſſous de Durkeim, traverſe la plaine preſque perpendiculairement, & va ſe jetter dans le Lauch, un peu au nord de Colmar.

Le Vicomte, voyant qu'il étoit difficile de forcer de front, le paſſage de cette branche, fit manœuvrer par ſa droite, comme ſi ſon projet avoit été d'attaquer Colmar; les ennemis, ayant cru à ſes démonſtrations d'attaque, y portèrent une partie de leurs forces : pendant ce temps, cet habile Général faiſoit paſſer cette petite

branche de rivière, un peu au-dessus de sa gauche, par un gros détachement; les Impériaux ne s'étant apperçus que tard de cette manœuvre, en firent une pour lui opposer; mais le désordre de la surprise, & sans doute le peu de fermeté de l'Officier commandant la division qu'ils opposoient à celle du Vicomte, ne leur permit pas de faire des efforts victorieux.

Un peu avant la nuit, le détachement Français, quoiqu'il eût eu le malheur de perdre son chef, s'étoit emparé des Ponts des ennemis, sur la grande branche de la Fech, & il avoit pris possession de Durkeim, après un léger combat. Ce poste de Durkeim avoit établi ce détachement sur le flanc droit des ennemis; pour l'y maintenir plus sûrement, le Vicomte en fit porter, pendant la nuit, une partie sur la montagne qui commande cette petite Place.

Le reste de l'armée Française, se tint en-deçà de cette branche de rivière, & y entretint un combat assez vif par le feu, pour en faire retirer les Impériaux. Le Vicomte ne voulut jamais permettre qu'on les poursuivît, & fit retirer le Régiment de Navarre qui avoit traversé l'eau, pour pouvoir charger à l'arme blanche.

Sa position menaçante sur le flanc droit, & la vigueur qu'avoient montrée les troupes Françaises, ayant averti les ennemis du danger qu'ils couroient, ils employèrent le temps de la nuit, pour aller prendre une autre position vers Schéleftat, afin de pouvoir faire défiler sûrement leurs bagages, & se retirer avec quelque ordre, sur Strasbourg [1].

[1] Feuquières ne rend pas le même compte de ce combat que nous le présentons ici à nos Lecteurs [*]. Mais nous avons suivi la version que Dubuisson, Major dans le Régi-

[*] Tome III. de ses Mémoires.

Le Vicomte leur fit alors un pont d'or ; &, s'étant contenté de les faire un peu presser, il eut la satisfaction de faire repasser le Rhin à toute cette armée.

C'est ainsi que, dans dix-huit jours seulement [1], la capacité & la science militaire, vinrent à bout de faire chasser une armée ennemie par une Française qui lui étoit inférieure de près de moitié.

Dans la sçavante campagne de 1675, l'avantage qu'avoit Turenne de pouvoir être long-temps à cheval, pendant que Montécuculli incommodé de la goute, étoit le plus souvent obligé de ne se décider que d'après des rapports, lui donna d'a-

ment de Verdelin, nous donne dans *sa Vie de Turenne*, conforme à celle de Ramsai : c'est sans doute sur ses autorités qu'en dernier lieu M. le Chevalier de Grimoard s'est décidé sur cet objet, à-peu près comme nous.

[1] Le Vicomte arriva le 23 Décembre à Béfort, & les ennemis repassèrent le Rhin le 11 Janvier.

bord une supériorité d'activité, qui le fit prévenir son rival, en passant le Rhin, avant que ce dernier eût fait défendre la Kinch, & sur-tout fait occuper en force le point important de Wilstedt, comme il le mandoit aux habitans de Strasbourg, & comme il auroit du le faire.

Prévenu ainsi par le Vicomte, il voulut, à son tour, l'inquiéter sur ses ponts; &, s'étant étendu au dessus de Wilstedt, le long de la Kinch, Offembourg devint son quartier-général.

Il peut, sans doute, paroître singulier que ce Général, maître de la rive droite de la Kinch, n'ait pas entrepris sur le poste de Wilstedt, situé sur cette même rive, &, conséquemment, séparé de l'armée du Vicomte, par la rivière, quoiqu'elle soit petite & guéable presque partout; il sembleroit que les Impériaux auroient pu combattre avec avantage l'armée

Françaiſe, ſi elle avoit pris le parti de la paſſer vis-à-vis d'eux, pour défendre le Château : ſi elle ne s'y étoit pas décidée, il ſemble encore que Montécuculli avoit beau jeu pour entreprendre, avec ſuccès, ſur le poſte de Wilſtedt.

La vue du terrein ne peut confirmer que beaucoup dans ces idées. Les environs de Wilſtedt offrant des poſitions excellentes pour défendre le paſſage de la Kinch, & pour couvrir l'attaque de cette petite Ville.

Montécuculli, ayant marché de la Kinch au ruiſſeau de la Schutſer, vers l'Abbaye de ce nom, obligea le Vicomte de venir s'oppoſer à lui, & lui donna tant d'inquiétudes pour ſon pont d'Ottenheim, qu'il le fit remonter deux lieues plus près de Strasbourg, en le plaçant à Altenheim. Ce changement engagea Montécuculli à ſe rapprocher du Rhin, & à prendre poſte à Renchenloch.

Le Vicomte l'y ayant ſuivi, vint ſe camper à Duſchem, près Freydſtédt. La Renchen, petit ruiſſeau, coule dans un vallon très-marécageux. Des deux côtés de ce vallon, régne un bois très fourré de cinq à ſix cents pas de large. Cette poſition réciproque formoit des obſtacles ſi grands, que, quoique les deux armées ne fuſſent qu'à une demi-lieue, il leur étoit impoſſible d'entreprendre rien l'une ſur l'autre, ſans ſe compromettre.

Dans cette poſition, l'armée Françaiſe ſouffroit beaucoup plus que l'Impériale, & ce fut ſans doute la principale raiſon qui engagea Turenne à s'établir au deſſus de la Renchen, & ſur le flanc gauche des ennemis.

Il paroît que Montécuculli auroit pu le faire repentir de cette hardieſſe. L'attaque qu'il avoit projettée ſur le poſte du gué du Renchen, que Deſchamps nous dit n'avoir été qu'à cinq cents pas au-deſſus de la gauche des

Impériaux, paroît n'avoir manqué que par l'*aventure bizarre* d'avoir eu les quatre mille hommes qu'il y avoit destinés, égarés par leurs guides, au point de ne pouvoir arriver à une aussi petite distance : comme cette attaque ne donna point le signal convenu, de quatre coups de canon, celle de Vaghurst qui devoit se faire par le Duc de Lorraine, soutenu par Caprara, venant d'Offembourg, & destiné à en faire une autre par derrière, se borna à une escarmouche assez vive, entre l'avant-garde du corps du Duc de Lorraine, & celle d'une partie de la première ligne de Turenne. Ce Général ayant passé la Renchen à Vaghurst, sous la protection du Comte Duplessis, qu'il avoit fait venir de Wilstedt, avec trois bataillons, pour occuper le poste en-deça de la Renchen, son avant-garde ne pouvoit manquer de rencontrer celle du Duc de Lorraine, qui s'avançoit sur ce

même point de Vaghurst : la charge fut vive, & commençoit avec quelque désavantage pour les Français, si Tracy & de Rannes ayant été pris, n'eussent informé le Duc de Lorraine, que Turenne lui étoit opposé, avec une partie de son armée. Comme les quatre coups de canon ne se faisoient point entendre à l'attaque du poste du nouveau gué, ce Prince ne pensa plus qu'à se retirer, & Caprara, n'entendant que le bruit d'une attaque qui rétrogradoit, fut obligé de se retirer sur Offenbourg : le défaut du signal convenu arrêta également l'attaque que Montécuculli devoit exécuter lui-même, sur le camp de Freystedt, en y marchant par le défilé de Renchenloch, dont il avoit conservé le pont, & empêché le Vicomte de s'en emparer [1].

[1] Si ce qu'on vient de lire paroît différer de ce qu'on trouve dans un des Ouvrages Militaires, qui a fait, à bien juste titre, la plus grande sensation dans le militaire, si les

Comme, peu après, la France eut le malheur de perdre un aussi grand Général, & que les Impériaux n'eurent plus à leur tête, celui qui s'étoit montré si digne de se mesurer avec lui, ici finissent, à-peu-près, les ob-

---

ponts de Turenne ont été d'abord placés à Ottenheim, & n'ont été à Altheneim, que lorsqu'ils furent menacés trop décidément par Montécuculli. Si la Kinch qui lui avoit servi de ligne de défense, cessa de l'être lorsque Montécuculli la passa pour se porter sur la Scheitter. Si Turenne ne se servit nullement de la Renchen pour ligne de défense, &, qu'au contraire, elle lui opposoit un si puissant obstacle, qu'il fallut toute sa capacité & sa bonne fortune, pour pouvoir le vaincre. Si les mouvemens de ce dernier, loin de surprendre Montécuculli, furent sur le point d'être l'occasion de quatre attaques, par quatre différens corps de l'armée Impériale, qui le conduisirent à l'escarmouche du duc de Lorraine, dont nous avons parlé, par *l'étonnante ignorance des Guides*. Si enfin toutes ces méprises paroissent avoir, pour but principal, d'élever Turenne bien au-dessus de Montécuculli, ce motif peut être trop fondé sur des faits, pour avoir besoin de s'étayer sur des récits, aussi peu cadrans avec les monumens historiques que ceux que nous venons de relever. Si ces inexactitudes ne donnoient pas des idées, au moins confuses & embrouillées, des principaux faits de cette célébre campagne; si l'Auteur, par la grande réputation qu'il a si bien méritée, ne faisoit pas une autorité propre à décider l'opinion des gens légèrement instruits, nous aurions passé sous silence ces remarques; mais elles nous ont paru nécessaires pour prouver aux Etrangers que nous ne sommes pas partiaux au point d'être injustes, & que nous rendons justice au mérite, de quelque pays qu'il puisse être.

ſervations les plus importantes à faire, ſur l'état de l'art de la Guerre, dans ce ſiécle.

Mais, comme d'autres Généraux parurent avec des talens plus ou moins inférieurs à ces grands Hommes, il peut être encore inſtructif de les obſerver.

§. II.

Suite des mêmes objets, juſqu'à la Paix de 1678.

La bataille de Conſarbrik, ayant donné matière à de très-judicieuſes réflexions de Feuquières, pour ne pas les répéter, nous-nous contenterons ſeulement d'obſerver que le petit nombre de la Cavalerie d'une armée de quinze mille hommes environ, étoit encore diminué par ceux que le Maréchal de Créqui avoit envoyés au fourage. Surpris dans cet état par les ennemis, après qu'ils eurent forcé

très-facilement le pont ſur la Saar, éloigné de ſon camp de près d'une demi-lieue, ce Général eut à peine le temps de porter partie de ſon armée, ſur le champ de bataille qu'il avoit reconnu [1].

Comme les ennemis l'occupoient déjà en partie, le Maréchal ne ſçut que s'abandonner à la fougue & à la préſomption françaiſe, & parut croire qu'il ne falloit que charger les ennemis, pour remporter la victoire.

N'ayant pu former qu'une ſeule ligne, pour s'étendre à-peu-près autant que les Alliés, il crut pouvoir ſupléer à la ſeconde, en mettant deux eſcadrons en réſerve, derrière le centre de ſa droite.

---

[1] Feuquières reléve de groſſières fautes avant & pendant cette journée; mais ni lui, ni les autres auteurs, excepté Quincy [*], n'ont relevé la foibleſſe de cette diſpoſition ſur une ſeule ligne.

---

[*] Hiſt. Milit.

En la menant lui-même aux ennemis il eut d'abord quelque avantage sur leur première ligne ; mais la seconde, étant venue s'opposer à ses progrès, contint bientôt ses escadrons victorieux.

Ceux de son aîle gauche ayant été chargés de front & de flanc, & n'ayant ni seconde ligne, ni réserve furent si bien battus, qu'ils se rabatirent sur l'Infanterie, & la mirent en confusion ; son désordre s'étant augmenté par les charges vigoureuses de l'aîle ennemie victorieuse, la ligne d'Infanterie française fut roulée & le désordre où elle étoit, gagna rapidement l'aîle commandée par le Maréchal.

Cet événement qui fit du pétulant & inconsidéré Créqui, un sage & un très-grand Général, démontra d'une manière trop complette, l'extrême foiblesse d'une armée sur une seule ligne, pour qu'aucun des Commandans des armées qui couvroient alors l'Europe

rope ait osé, depuis ce grand exemple, se déterminer à se servir de pareille disposition.

Celle que l'armée Française employa lors de la bataille d'Altenheim, étant bien plus l'effet du hazard, & de la bravoure des troupes, que celui de l'habileté & de la science des Généraux, ne seroit pas citée ici, s'il n'étoit question dans Feuquières, d'une manœuvre qui fait voir la grande utilité des armes de longueur.

La ligne d'Infanterie qui étoit accourue border la petite rivière de la Schutter, ayant été investie par de la Cavalerie ennemie qui la pressoit à dos, fit faire un demi à droite à ses deux derniers rangs, pour soutenir, & repousser les efforts de ce corps ennemi à grands coups de mousquet, & même de pique.

Sans doute ces dix-huit-cents chevaux ennemis manœuvrèrent pesamment & avec mollesse, puisqu'ils ne

purent parvenir à faire aucun mal à cette ligne d'Infanterie, quoiqu'elle ne fût point appuyée par une seconde & qu'elle fût attaquée de front, & par derrière; mais si cette Infanterie se tira de ce danger, elle paroît en avoir été redevable à sa formation sur six de hauteur, à ses armes de longueur, & sans doute à la fermeté avec laquelle elle fit usage de ces ressources.

La bataille de Cassel, pensa être perdue par la faute du Maréchal d'Humières, d'avoir désuni sa ligne, en portant partie de la Cavalerie de la droite, au-de-là d'un ruisseau qui étoit en face de l'armée. Dès que cette Cavalerie eut passé par un pont qui se trouvoit devant elle, & se fut formée vis-à-vis celle de l'ennemi, ce dernier voyant que ce n'étoit qu'un corps isolé & sans soutien, vint la charger en tête & en flanc, & la força de repasser le ruisseau comme elle

le put, sous la protection de l'Infanterie. Instruit par ce premier échec, ce dernier corps combina ses mouvemens avec ceux du reste de la ligne entière; & ayant, par son grand feu, fait retirer l'Infanterie ennemie, qui gardoit les bords du ruisseau, la ligne le passa en front de bandière; &, dès quelle l'eût franchi, la Cavalerie des deux aîles chargea celle des ennemis, l'épée à la main.

Un moyen aussi décidé n'ayant pas laissé au Prince d'Orange le temps de faire filer sa droite, par le fort de Warti jusqu'à S.-Omer, le réduisit à recevoir la bataille, dans la position désavantageuse où il s'étoit posté. Se trouvant alors trop loin du ruisseau, pour pouvoir attaquer l'armée Française, lorsqu'elle le passeroit en corps, il fut puni de cette combinaison trop compliquée, par la perte de la bataille.

D'après les faits constans, exposés

dans ce chapitre, il paroît donc certain que l'art de la Guerre étoit encore réduit, même sous Condé & sous Turenne, à déployer si lentement les colonnes, par la méthode processionnelle, qu'il falloit un long espace de temps pour pouvoir se ranger en bataille, lorsqu'on n'étoit pas sous le feu de l'ennemi; mais, si l'on avoit le grand inconvénient d'y être exposés, l'ordre & l'ensemble cessoient alors à-peu-près d'être observés.

Une ligne, débordante par une ou deux de ses aîles; composée de bataillons crevants par le centre, ou ayant leurs manches en arrière, séparés par des intervalles souvent pris au hazard, &, par conséquent, tantôt de la largeur de leur front, ou même plus grands, tantôt bien plus petits: étant fermée par deux aîles de cavalerie, composées d'escadrons pas plus en ordre que les bataillons: cette li-

gne, disons-nous, s'avançoit très-lentement, & en tiraillant [1], vis-à-vis d'une autre qui, heureusement pour elle, n'étoit pas en meilleur or-

[1] Il est difficile de donner un autre nom, à la méthode de faire marcher un rang *trois pas en avant*, pour faire sa décharge, & ensuite faire place au second, qui venoit s'avancer au même endroit, lorsque ce premier ayant fait un à droite & un à gauche, s'étoit ouvert par demi rang, & avoit démasqué totalement le front du bataillon, en tournant au tour de ses aîles & en venant se placer à sa queue. Si l'on examine celle de faire feu en gagnant le terrein, on verra que le premier rang ayant tiré, le second marchoit en avant (sans doute de trois pas), par les intervalles des files (dont rien ne nous apprend la largeur), & que les six rangs se succédoient ainsi. Celle de faire tirer trois rangs ensemble, obligeant les trois autres de mettre *ventre à terre*, est aussi ridicule que dangereuse. A l'égard du feu de files, on faisoit marcher une seule file ou deux tout au plus sans doute aussi trois pas en avant); &, après qu'elles avoient tiré, elles rejoignoient le bataillon.

Toutes ces différentes méthodes, même celles de faire tirer par rang de pied ferme, qui paroît être un peu plus régulière, prouvent que le feu devoit être très-lent & assez mal ajusté, puisque le rang entier faisoit presque toujours sa décharge tout ensemble.

La distance, entre les rangs, étoit d'un pas lorsqu'il étoit question de combattre ou de faire un quart de conversion; à l'égard de la distance ordinaire, qui étoit de deux pas, il paroît qu'elle étoit observée tout le temps que duroit le feu, & qu'elle ne se réduisoit à un pas que lorsque les Mousquetaires mettoient l'épée à la main.

Nous n'avons pu nous instruire quelle étoit la distance entre les files; ainsi nous avons été réduits à conjecturer, non sans

dre. La cavalerie s'ébranlant au pas, ensuite au trot, alloit charger les escadrons qu'elle avoit en face. Cette

très-grande vraisemblance, qu'elle étoit égale à celle d'entre les rangs; & de deux pas ou de cinq pieds jusqu'au moment de la charge [*].

Les doublemens de rangs & de files, dont il étoit alors question si souvent, avoient besoin que les intervalles, entre ces mêmes rangs & files, fussent de quatre pieds, pour pouvoir être exécutés : de cette manière, un bataillon de huit-cents hommes occupoit un front de cinq-cents trente-deux pieds sur trente de hauteur.

On ne trouve point de trace d'aucune imitation de ces bataillons en colonne, en avant de chaque brigade, que nous avons vu mettre en usage par Gustave à la bataille de Lutzen.

Ce moderne embolum, imité par les Barbares, qui formoient un coin destiné à enfoncer le centre des bataillons ennemis, paroît avoir fini, dans ce moment, d'être mis en usage.

Les doublemens & dédoublemens des bataillons de ce temps, avoient quelque ressemblance avec ceux de la phalange Grecque. Les rangs de cette dernière se doubloient comme ceux de nos bataillons, & se dédoubloient à-peu-près de même. Il paroît que c'est, en partie, à Gustave, que l'art étoit redevable de ce grand progrès : mais, en lui payant le tribut de reconnoissance qui lui est du, il est encore plus exact de faire remarquer que ces élémens de déployement étoient connus & pratiqués dans l'armée Française, du temps de Condé & de Turenne; & qu'ainsi l'on auroit pu, dans l'éloge du roi de Prusse, ne pas négliger de rendre cette justice à l'armée nationale.

[*] *Vid.* entr'autres : Devoirs des Officiers, imprimé en 1678. Travaux de Mars. L'Histoire de la Milice, par Daniel. Extraits des Archives du Département de la Guerre.

charge étoit, d'ordinaire, celle du feu chez les Etrangers; chez les Français, c'étoit plus souvent à coup de sabre [1]. Deux des six, cinq ou quatre rangs de l'escadron, étoient destinés à charger l'ennemi en queue; cette manœuvre s'exécutoit en s'ouvrant par demi-rang, & en caracolant à droite & à gauche. Il paroît que le front d'escadrons aussi pesants, étoit bien peu ensemble au moment de la charge: celui qui avoit réussi, à faire

[1] On faisoit border la haie à la Cavalerie comme à l'Infanterie, pour faire feu comme cette dernière. On la faisoit aussi tirer par rangs & par files: si elle alloit charger un bataillon, elle faisoit une décharge sur lui à *dix pas*, & chargeoit ensuite l'épée à la main.

Les escadrons de cent vingt chevaux, étoient communément sur six de hauteur. La distance, entre chaque rang, étoit de six pas ou de douze pieds; celle des files de quatre pas ou de huit pieds; ainsi l'escadron de vingt files sur six rangs, avoit un front de cent soixante pieds sur cent vingt de profondeur.

Ces escadrons massifs se remuoient lentement au moyen des conversions, des caracoles & des demi-tours, à droite & à gauche. Leur grande hauteur diminuoit alors, parce qu'ils serraient leurs rangs à une distance que je n'ai trouvée nulle part déterminée.

Ils doubloient aussi leurs rangs; enfin leurs évolutions; avoient les plus grands rapports à celles de l'Infanterie.

investir l'escadron qu'il avoit en tête, sur la queue ou sur les flancs, avoit un avantage trop décidé, pour que le combat pût durer long-temps : ainsi le succès d'une aîle entière, dépendoit encore plus qu'à présent, de la bonne manœuvre de chaque chef d'escadron.

Si cette ligne, ou partie de cette ligne, étoit battue, il étoit si difficile de faire avancer la seconde un peu en ordre, qu'on prenoit presque toujours le parti de faire aller à son secours, quelques-uns des corps de cette même ligne, qui avoient eu le moins de part à l'Action. Le vuide qu'ils laissoient, devoit être rempli par leur seconde ligne, & par les petites réserves que nous avons vu Condé & Turenne, placer constamment entre leurs deux lignes.

L'ancien usage de combattre dans un ordre presque toujours paralléle, étoit, & devoit être la cause inévi-

table de cette pesanteur, & de ce peu d'ordre dans les mouvemens.

Aucune des batailles dont nous venons de rendre compte n'offre des manœuvres bien instructives, ni bien décisives ; tout s'y décide à force ouverte, & les succès ou les disgrâces dépendent, en bien grande partie, du plus ou du moins de courage des combattans.

Cette vérité est encore plus applicable aux Français qu'aux Etrangers.

Chez ces derniers, on trouve que Montécuculli a cherché, de tout son pouvoir, à exécuter les grands principes qu'il nous a laissés, de faire soutenir les armes l'une par l'autre, & de sçavoir *faire combattre plusieurs contre un.*

C'est le grand secret dont nous voyons aussi le Prince d'Orange chercher à faire usage ; mais, n'ayant que des troupes mal exercées, ni Montécuculli, ni son imitateur, n'ont

pû nous laisser de grands exemples de l'application de ces principes [1].

Mais, si les troupes étoient aussi peu manœuvrières, il paroît qu'en revanche, celles de France étoient bien braves, & souvent même bien sobres; & qu'un Général ayant leur estime, pouvoit compter qu'elles ne reculeroient que très-difficilement.

On les voit, sous Turenne, donner les premiers exemples de ces campagnes d'hyver, imitées de nos jours, par ce génie vraiment militaire, qui sembloit créer, en ne faisant que perfectionner : & qui, marchant directement à son but, n'a compté pour rien

[1] Quelque danger qu'il y ait pour nous d'être taxés d'une témérité sans bornes, on voit qu'ayant prouvé par des faits incontestables, que Condé & Turenne ont été de grands hommes de guerre, plutôt par génie que par méditation, nous-nous faisons un honneur & un plaisir, d'être ici du même avis que l'Auteur de l'*Eloge du Roi de Prusse* [*].

[*] Page 114.

les fatigues les plus au-dessus des forces communes des hommes.

Aussi malgré les défauts que nous venons de faire observer dans le militaire Français de ce temps, il n'en donna pas moins le ton à tous ceux de l'Europe, jusqu'au commencement de la Guerre de 1688.



CHAPITRE III.

Continuation des mêmes ſujets, juſqu'à la fin du dix-ſeptiéme Siécle.

AU commencement de la Guerre de 1688, entre la France & une partie de l'Europe, il fut facile de remarquer d'aſſez grands changemens dans le militaire de la Nation, & dans celui de ſes voiſins.

Plus le ſyſtême de marcher bien enſemble & bien alignés, avoit acquis de force, & plus les moyens d'atteindre ſon ennemi de loin, avoient tendu à ſe perfectionner.

C'eſt par cette raiſon, que le nombre des mouſquets ayant augmenté ſucceſſivement dans les bataillons Français, & ſe joignant à la nouvelle arme du fuſil, réduiſit le nombre des piquiers au cinquiéme du bataillon,

au lieu du tiers qu'il avoit encore en 1678.

Les vingt-six nouveaux Régimens, créés depuis cette époque, & les nouvelles compagnies créées dans les vieux corps, augmentèrent de trente-cinq à quarante mille, les cent soixante mille hommes d'infanterie, & les soixante mille de cavalerie, dont elle étoit composée, à la paix de 1678.

Si le nombre de la cavalerie, qui formait alors plus d'un tiers de l'armée, ne fut pas augmenté de manière à soutenir cette proportion, il résulte, de ces altérations dans le système général, des changemens dans la manière de faire la guerre, inapperçus, par ceux qui n'ont jetté sur ce grand art, que des coups d'œil vagues, & trop peu réfléchis.

L'utilité de l'infanterie, devenant plus sensible de jour en jour, on sçut, à la vérité, en augmenter beaucoup le nombre ; mais il paroît

que ces augmentations, en y introduisant de nouveaux usages, firent naître des idées qui tardèrent peu à être érigées en maximes par la routine, non seulement dans les corps, mais encore dans l'esprit des Ministres, & dans celui des Généraux.

Les Etrangers, garantis par leur flegme, des écarts de cette bouillante & dangereuse vivacité, avoient travaillé en silence, à la constitution, & à l'armement de leurs troupes, de la manière qu'une longue habitude, & des réflexions solides, leur avoient démontré devoir être la plus avatageuse.

La milice Prussienne commençoit à se former sous le grand Electeur. Elle avoit fait connoître sa bonté, en triomphant à Fehr-Bellin, de ces Suédois, qui, quarante-trois ans auparavant, avoient fait trembler le Chef de l'Empire.

D'un autre côté le Prince d'O-

range avoit montré, même dans ses disgrâces, qu'on pouvoit employer avec succès, dans les batailles, un autre ordre que le paralléle. Si les manœuvres qu'il employa, vis-à-vis de l'armée commandée par *Monsieur*, à la journée de S.-Omer : si celles de la journée de S.-Denys ne furent pas plus heureuses, c'est qu'il s'en remit presque toujours sur d'autres que sur lui, du soin important d'exécuter des plans concertés avec autant de sagacité que de sagesse, dans le cabinet.

Le prétexte de maintenir la discipline militaire, avoit servi à l'impérieux Louvois, pour faire croire à l'absolu Louis XIV, qu'il falloit exiger de ses Généraux, une obéissance aussi passive, que de ses simples officiers.

Cette excessive sujétion n'avoit pas eu de suites fâcheuses, tant qu'il n'avoit été question que de bombarder & de prendre Luxembourg : de s'empa-

rer de Cazal : de faire des cam p de plaiſance , & même de prendre quelques Villes , avec des armées bien ſupérieures en nombre à celles des Princes qu'on forçoit d'être les ennemis de la France [1]. Il avoit été poſſible encore de faire brûler le Palatinat , & quatre autres Electorats. Les plans tracés dans le cabinet , avoient été aſſez ſçavans , pour pouvoir ſuffire à d'auſſi grandes , d'auſſi importantes , & ſur-tout d'auſſi juſtes opérations. Mais , lorſque le Duc de Lorraine parut à la tête d'une armée nombreuſe ; lorſque l'Electeur de Brandebourg ſe montra avec une autre , & que les Eſpagnols & les Hollandais en eurent encore une dans la Flandre , les opérations devinrent ſi

[1] On ſe rappelle l'anecdote de la fenêtre de Trianon : la vivacité très-placée de Louis XIV : l'inſolence & la préſomption de Louvois , ainſi que le mot ſi cruel , ſuivi des diſpoſitions auſſi injuſtes & auſſi criminelles , « il lui faut » de la guerre , parbleu il en aura ».

délicates ,

délicates, que l'exécution littérale des plans du cabinet, ne produisit bientôt plus que la perte de plusieurs villes, & des affronts sanglants à la gloire de la France [1].

Forcé alors de recourir aux talens de Luxembourg, Louvois essaya, tant qu'il pût, de lui lier les mains, pour que sa campagne fût au-dessous de sa réputation.

Mais il ne pût l'empêcher de commencer brillamment celle de 1690, en se portant de Leuze à Deinze, après avoit traversé l'Escaut. Cette position, prise dans les derniers jours de Mai, obligea les troupes Hollan-

[1] C'est alors (en 1687) qu'eut lieu le combat de Walcourt. Comme il étoit question de forcer un corps d'Infanterie, renfermé dans cette petite Ville, ce corps se trouvant couvert par de bonnes murailles, étant à portée d'être rafraîchi par l'armée des Alliés, n'eut qu'à faire grand feu sur les troupes, sacrifiées sans projet, ni sans apparence de succès, par l'ignorance d'Humières, pour les repousser. Ce dernier fut encore trop heureux que les ennemis le laissassent se mettre hors de portée de leur feu meurtrier, sans charger ses soldats, sûrement fort en désordre.

daiſes de ſe couvrir du canal de Bruges, & tint aſſez en reſpect celles des Eſpagnols, pour ne ſe pas commettre, en avant de Bruxelles. Après s'être maintenu dans cette poſition menaçante, & après avoir conſommé les fourages de la Haute-Lys, des ordres de la Cour obligèrent ce Général de venir ſe reſſerrer dans l'étroit pays d'entre Sambre & Meuze.

Malgré toutes ſes repréſentations, il fallut obéir à des ordres, où Louvois trouvoit la double ſatisfaction de faire jouer un petit rôle à ſa créature, le Maréchal d'Humières, en lui laiſſant un corps d'armée deſtiné à défendre le pays d'entre la Lys & l'Eſcaut, & de mettre Luxembourg dans un lieu où il ne pourroit rien entreprendre : mais ce Général n'ayant pas ceſſé de démontrer combien il étoit important de lui donner plus de forces, obtint enfin que la diviſion de M. de Gournay ſe joignît à lui.

Avec ce renfort, il fit la longue route de Deinze à Gerpines, où il reçut encore une grande partie de l'armée du Maréchal de Boufflers. Comme il n'avoit passé la Sambre que forcément, après avoir vainement représenté que, dans cette position, il abandonnoit les Places de l'Escaut, il n'y resta que du vingt-trois au vingt-neuf Juin.

Ayant sçû que l'ennemi s'avançoit de Trasigniées dans les plaines de Fleurus, il poussa vers ce point, la plus grande partie de sa cavalerie, sans infanterie & sans canon. Obligée de traverser ainsi les bois, les côteaux escarpés, & les défilés nombreux, qu'on trouve de Véleine à Fleurus, elle rencontra une grande partie de celle de l'ennemi, qui n'avoit pas pris plus de précaution qu'elle.

Ces deux corps s'étant chargés, la cavalerie Françaiſe, se servant de ses

ſabres, eut bientôt l'avantage ſur celle qui s'amuſoit à tirailler.

Le lendemain, l'armée Françaiſe marcha ſur cinq colonnes, aux ennemis, & elle arriva en leur préſence, à huit heures du matin.

Luxembourg reconnut d'abord que tout le front de l'armée ennemie étoit couvert; ſçavoir, la droite, & une partie du centre, par deux ruiſſeaux, dont l'un coule au bas de Wagnée, en remontant au nord, & va recevoir au Bon-Dieu de pitié, celui qui paſſe à Fleurus, & qui, prenant cette même direction-nord, paſſe enſuite à Lignes, où il commence à prendre ſa direction vers l'eſt, & finit par aller ſe jetter dans l'Orneau, petite rivière qui tombe dans la Meuſe, vers le château de Froidemont.

» Les bords de ces ruiſſeaux ſont » élevés & peu acceſſibles.... Cette » droite étoit couverte par la vallée

» molle de Wagnée, dans laquelle
» coule le premier de ces ruisseaux [1].
» Fleurus n'étoit pas occupé par les
» ennemis [2].
» Du côté de leur gauche, il y
» avoit cet autre ruisseau, qui en re-
» çoit encore un autre vers S.-Amand.
» Les rives en étoient aussi fort diffi-
» ciles, & se trouvoient bordées, du
» côté des Alliés, par de bonnes haies,
» & le château de S.-Amand qui fer-
» moit la gauche [3] ». Il paroissoit
donc très-dangereux d'attaquer de
front, une armée si bien postée : mais,
comme cette position n'a qu'une bonne
lieue de France, il étoit très-possible

[1] Quincy. Hist. Milit.

[2] Dans S.-Hilaire, il semble qu'il n'y avoit qu'un seul ruisseau devant le front; que ce ruisseau venoit de Fleurus, pendant qu'il y va; que l'autre ruisseau prend sa source au château de S.-Amand, pendant qu'il vient de Campinaire, à une lieue de-là, & que ce ruisseau se jette dans la Meuse, pendant qu'il va se jetter dans l'Orneau. De son temps les cartes étoient loin de l'exactitude, dont elles sont dans celui-ci.

[3] Mémoires de S.-Hilaire, tome premier, pag. 430.

de la tourner par sa droite, ou par sa gauche.

Il semble qu'il auroit été bien plus facile d'en venir à bout, en marchant sur ce flanc droit, qui n'étoit couvert que par une *prairie molle* : cette manœuvre auroit eu l'avantage de couvrir les ponts sur la Sambre, & les bagages de l'armée qui y étoient [1].

Mais il paroît que Luxembourg préféra de faire cette manœuvre par sa droite. Ayant fait passer le ruisseau de Fleurus, aux deux colonnes de son aîle droite, avec une division de quarante piéces de canon, il les diri-

« [1] Feuquières nous dit que, Waldeck étant en bataille » sur un terrein qui s'élevoit un peu à sa droite ... ce » terrein formoit un petit revers, que l'extrémité de la droite » ne voyoit point..... que Luxembourg ordonna à M. de » Gournay.... de profiter de ce revers qui déroboit à l'ennemi, » la connoissance du mouvement qui se faisoit, pour porter » *toute la gauche* de Cavalerie, *sur le flanc droit de l'Ennemi*.... » Ce dernier se trouvant chargé *en flanc à sa droite*, dans » le même-temps que son centre & sa gauche se trouvoient » abordés par le centre & par la droite de l'armée du Roi, » il ne fut pas possible à M. de Waldeck de remédier au » désordre de sa droite ».

gea au dessus de Fleurus, par Ligny; &, les ayant fait tourner, chacun de son côté, autour du grand marais qu'on trouve près le cabaret des trois burettes, placé sur la chaussée de Brunehaut, il parvint à la cense de Chessart. Le terrein s'y trouvant plus ouvert, il en profita avec capacité pour faire défiler & former au plus vîte ses deux colonnes. La droite de la ligne qu'il forma par leur développement, fut appuyée à cette *Cense*; & il y plaça deux bataillons, & quatre piéces de canon.

Dans cette position, Luxembourg

Ce récit étant entièrement opposé à tout ce que nous avons lu sur cette grande journée, n'a pu nous guider en aucune manière. La position de cette droite des Alliés, dont le front étoit couvert par *deux vallées*, & le flanc droit, par *des prairies molles*, étoit bien suffisante pour empêcher Waldeck de pouvoir découvrir tous les mouvemens de Luxembourg. Il falloit que ce dernier fût bien maître de les diriger à sa volonté, pour oser entreprendre de séparer, autant qu'il le fit, sa droite de sa gauche. Seroit-ce par amitié pour Luxembourg, que Feuquières a voulu dissimuler le danger de sa manœuvre? . . . . En ce cas, quel fonds y a-t-il à faire sur sa sincérité?

ſe trouvoit établi tout-à-fait ſur le flanc gauche de l'ennemi.

Ce dernier eſſaya alors de remédier à ce grand inconvénient, en reculant un peu ſa gauche, & en formant une potence avec ſa ſeconde ligne, pour eſſayer de couvrir ce flanc gauche, ſi découvert par la poſition que la droite de l'armée Françaiſe venoit de prendre.

Comme ſa gauche avoit reçu l'ordre d'attaquer à une heure, & que cet ordre ne fut point changé, M. de Gournay paſſa les deux ruiſſeaux qui le ſéparoient de la droite ennemie.

Quoique les bords de ces ruiſſeaux ſoient un peu moins hauts du côté de Wagnée, que de Fleurus, il ne les franchit cependant qu'avec peine; &, ce paſſage l'ayant mis un peu en déſordre, cette aîle ſe trouvant ſans appui pour ſon flanc droit, puiſque l'infanterie n'étoit pas encore arrivée, & ne préſentant à l'ennemi qu'un

corps isolé, comme à la bataille de S.-Omer, ne put, comme à cette journée, soutenir le choc de la cavalerie ennemie, soutenue par le feu de son infanterie, & qui l'ayant chargée de front & de flanc, la repoussa jusques sur le bord du premier ruisseau : c'est là qu'en voulant rétablir le combat, son Commandant eut le malheur d'être tué.

Pendant ce temps, l'infanterie de la gauche, & partie de celle du centre cherchoient à passer ces mêmes ruisseaux : mais, comme elles trouvoient des rives encore plus escarpées qu'à la gauche, elle n'y parvenoit que difficilement & lentement. Sa marche étant ainsi considérablement retardée, elle n'étoit nullement en mesure de seconder l'aîle de M. de Gournay, & de couvrir ses flancs.

A-peu-près dans ce moment, Luxemboug chargeoit, avec succès, l'aîle gauche des ennemis qui, pour lui faire

face, avoit été obligée de se former sur une seule ligne [1].

Luxembourg, après avoir enfoncé cette aîle, la fit poursuivre derrière les deux lignes d'infanterie ; & son aîle droite, conduite par Tilladet, parvint ainsi bientôt derrière la droite des ennemis. Cette dernière, quoique victorieuse de l'aîle conduite par M. de Gournay, fut si troublée par cette apparition inattendue, qu'elle prit tout-à-coup la fuite ; ainsi l'infanterie alliée, se trouva abandonnée au milieu d'une plaine.

Entourée & pressée par la cavalerie, essuyant le feu du canon François & celui de l'infanterie, son Généralissime Waldeck ne put jamais que se retirer sur Epigniées, avec quinze bataillons & quelques escadrons ; il

[1] Il paroît que cette aîle étoit dans un bien grand désordre, puisque Quincy nous dit que la division de Cavalerie, aux ordres du Duc du Maine, mit en fuite des escadrons alliés, par *le seul moyen de son feu.*

faisoit faire des décharges par rangs, & ensuite demi-tour à droite, après avoir marché cent pas, autre demi-tour à gauche, & nouvelle décharge, suivie d'une charge de sa cavalerie.

Bientôt, ces mouvemens ne se faisant plus avec justesse, la ligne fut désunie : les corps livrèrent des combats particuliers, & la perte des alliés fut extrême.

On a remarqué avec raison, que Waldeck eut un moment bien favorable pour battre Luxembourg; ce moment étoit celui où il mit en déroute l'aîle gauche Françaiſe. S'il avoit poussé cet avantage, il se feroit trouvé sur le flanc gauche de l'Infanterie; &, s'il l'avoit battue, il lui auroit été aisé de s'emparer de ses bagages, & des ponts jettés sur la Sambre.

Mais, comme il avoit borné ses vues à recevoir la bataille, & non à la donner, cet exemple doit encore

être ajouté à ceux que nous avons cités pour démontrer l'avantage de l'attaquant, ſur celui qui eſt attaqué.

Nous ne nous arrêterons point à faire de longues remarques ſur la bataille de Staffarde. Elle n'offre rien d'inſtructif, à moins qu'on n'en croye S.-Hilaire qui, ſans aucun détail probant, ſe contente d'aſſûrer que » Catinat jugea qu'il falloit tourner ſes » principales forces, contre la gauche de » l'ennemi ». Mais, en nous en rapportant à Feuquières qui, depuis la levée du ſiége de Cony, ne peut être ſoupçonné d'être le flatteur de Catinat, on verra que les fautes d'avoir placé de l'Infanterie dans des caſſines, trop éloignées de la ligne pour en être ſoutenues, & d'avoir négligé de faire occuper par la ſeconde, une vieille digue du Pô, furent les principales cauſes qui firent perdre cette bataille au Duc de Savoye.

Il paroît encore que ce Prince,

ne s'apperçut pas, ou ne ſçut pas profiter de la faute de M. de Quinſon, qui avoit enfourné l'aîle gauche, de manière qu'elle ne put pas être employée pendant cette bataille. Cet inconvénient donnoit beau jeu aux ennemis, pour renforcer leur aîle gauche de preſque toute leur droite, & par conſéquent d'accabler les Français ſous un nombre ſupérieur.

Dans la Campagne ſuivante, on vit des poſitions ſçavantes, non ſeulement mettre en ſûreté, l'armée qui les occupoit, mais encore couvrir un pays intéreſſant à garder, & menacer pluſieurs parties de celui que l'ennemi avoit intérêt de défendre.

Une de celles qui paroit avoir le mieux rempli ces grands objets, eſt celle du bois Seigneur-Iſaac, à une petite lieue de Nivelle.

Soit qu'on veuille ſe mettre à portée de conſommer les fourages du pays, d'entre les ſources de la Dyle,

& de la Senne : soit qu'on veuille, à-la-fois, protéger les places de la Sambre, & inquiéter Bruxelles, & même Louvain : soit qu'on veuille avoir un Camp sûr, en sçachant se couvrir des coteaux & des ruisseaux qui coulent au pied, on trouvera à s'y établir sûrement & commodément, avec cinquante mille hommes au moins.

On eut un exemple de la facilité avec laquelle les troupes Françaises pouvoient être mises en désordre, pendant le temps du siége de Namur. Luxembourg, comptant sur la supériorité en nombre & en qualité de sa Cavalerie, se décida à ne plus disputer le passage de la Méhaigne. En conséquence il voulut se porter en arrière, dans la petite plaine d'Acoche : cette marche rétrograde, quoiquelle ne fut que d'un quart de lieue, mit toute l'armée dans un désordre dont l'ennemi auroit pu pro-

fiter pour le pouſſer, s'il avoit paſſé décidément la Méhaigne, & marché fièrement à elle.

Luxembourg, ayant conçu, par cette diſpoſition, que le Roi Guillaume, ſupérieur en Infanterie, ne vouloit engager qu'une affaire où ce corps eût la principale influence, fut enfin amené à ce point qu'il avoit ſi ſoigneuſement évité [1].

[1] On lit dans la lettre que Luxembourg écrivit au Roi: « *Je n'avois point voulu*, juſqu'à cette heure, Sire, m'engager dans un combat d'Infanterie, parce que j'euſſe été » bien aiſe que la Cavalerie eût pu agir. *Cependant hier*, » *il me fut impoſſible* d'en éviter un [*] ». Ces expreſſions ſont trop claires pour ne pas conſtater la gloire du Roi d'*Angleterre*, d'avoir manœuvré aſſez habilement pour forcer Luxembourg de combattre avec déſavantage. Si ce Prince fut déteſté de toute la France, parce qu'après avoit été ſur le point d'être écraſé ſous le poids du pouvoir de Louis XIV, il avoit trouvé dans l'excès de ce même pouvoir, des reſſources que l'homme de génie ſait appercevoir dans tout, nous ne pouvons partager un ſentiment qui étoit plus le fruit de l'ivreſſe courtiſanne & nationale, que celui d'un jugement mûr & réfléchi.

C'eſt peut être par cette raiſon que Berwick, dans le récit qu'il fait de la bataille de Netwinden, nous le repréſente comme s'étant mis fort à couvert des dangers du combat,

[*] Hiſt. de Louis XIV, par Larrey, tome II.

Ayant occupé le 2 d'Août la position de Steinkerken, quoique partie de sa droite fut couverte par des bois & par la Senne, le Roi d'Angleterre ne l'attaqua pas moins, dès le 3 au matin, par cette même droite; &, malgré la difficulté du terrein, il ne réussit pas moins à s'emparer de la hauteur de Stréquois; du bois qui couvroit le reste de la droite, & de six piéces de canon qui la défendoient:

Si les efforts de la gauche Alliée, avoient été secondés plus tôt par la co-

Mais comme S.-Hilaire nous le peint à Steinkercken, « menant lui-même les bataillons à la charge » : comme les Etrangers nous assûrent qu'au combat de la Boyne, il eut sa botte emportée d'un coup de canon. « Comme le Prince de Conti, en parlant de lui, disoit que le Roi d'Angleterre, en *s'exposant comme il a fait*, a mérité la possession paisible de la couronne qu'il porte avec tant de gloire [*] » : l'opinion qui s'étoit répandue en France sur son peu de bravoure, appuyé sur ce qu'en dit Berwick paroît être de ces erreurs que la haine du peuple s'empresse d'adopter avec tout l'aveuglement de la passion, & dont la postérité jugeant avec un sang-froid dégagé de tout intérêt, doit venger la mémoire de ceux qui ont été si cruellement calomniés.

[*] Hist. Milit. de Luxembourg, tome II. page 82.

lonne

lonne de droite, ſous les ordres du Comte de Solmes, qui s'égara ſelon les uns, & qui, ſelon les autres, n'arriva point, *malgré les ordres exprès de Guillaume*, à cauſe de la jalouſie que les Allemands portoient aux Anglais : ſi l'armée du Maréchal de Bouflers ne fût pas accourue de ſon Camp aſſez vîte, pour aider à repouſſer le *Prince d'Orange, qui menoit lui-même les bataillons à la charge* [1], » & qui animoit les ſiens au combat » par ſes paroles & ſon exemple », il eſt apparent que ce Prince auroit pu retirer le fruit de ſes ſçavantes diſpoſitions, en battant complétement ſon rival de gloire [2].

---

[1] Mémoires de S.-Hilaire ; tome II.

Relation des Alliés. Mercure Hiſtorique. Journal des Campemens des Armées du Roi, en Flandre, depuis 1659 juſqu'à préſent.

[2] Feuquières reproche à Guillaume, d'avoir perdu un temps précieux à mettre ſes colonnes de la première ligne bien régulièrement en bataille. Ce procédé, tenant au caractère des Allemands, qui ne veulent rien faire qu'avec le

La gauche des Alliés avoit exécuté ses attaques avec un feu de fusil si vif & si meurtrier, que les troupes Françaises en furent mises assez vîte en désordre, & qu'il leur fallut une grosse demi-heure pour se reconnoître [1].

Ce ne fut qu'après avoir été ralliées, & ranimées par la présence du Général qui vouloit mettre pied à terre pour les conduire lui-même, qu'elles se jettèrent sur les chevaux de frise

plus grand ordre, la plus grande circonspection, & par conséquent avec la plus grande lenteur, a été souvent le salut des Français. Pour parer à cet inconvénient, il falloit parvenir à la science des déploiemens rapides; & c'est ce qui a été exécuté, avec tant de gloire, par le Héros de la guerre, l'immortel Frédéric.

S'il avoit été à la place de Guillaume, il auroit sans doute fait pénétrer, comme le dit Feuquières, sa première ligne en colonnes, sur un front de demi-bataillon au moins; cette ligne, se développant à mesure que le terrein se seroit ouvert, l'auroit rendu maître de ce champ de bataille, qui, ainsi que Feuquières nous le dit encore, se trouve toujours à la tête du camp, & presque jamais à la queue; alors l'armée Française ne pouvant plus se rassembler en ligne, auroit été écrasée en détail, à la volonté & au choix du Général ennemi.

[1] Hist. Milit. de Luxembourg, tome II, pag. 82.

des ennemis, & que, se servant de leurs piques & bayonnettes, elles vinrent assez facilement à bout de soldats qui n'avoient pour la plupart que des fusils, auxquels on n'avoit pas encore trouvé l'art d'adapter des bayonnettes à douille.

La supériorité du feu étranger fut si bien constatée par cette bataille, qu'on voulut, dès ce moment, substituer des fusils aux anciens mousquets: mais ce projet utile ne put être exécuté, soit par le peu de suite qu'y donna un Ministre trop jeune pour en sentir la conséquence; soit parce que les dépenses de la guerre étoient déjà si fortes, ou plutôt si abusives, qu'on ne pouvoit y subvenir qu'avec la plus grande peine.

L'année suivante, le Prince d'Orange, après avoir occupé le camp de l'Abbaye du Parc sous Louvain, se trouvant tout-à-coup dégagé de presse, par la retraite peu convenable de

Louis XIV, fut contenu par la position que prit Luxembourg à Meldert. Ce Général, ayant son front couvert par des hauteurs & une vallée marécageuse; son flanc droit hors de toute insulte, & communiquant avec Tirlemont, sa gauche seule paroît avoir été susceptible d'être attaquée.

Le Roi d'Angleterre, malgré l'incommodité que cette position lui causoit, en coupant sa communication avec Liége, ou du moins l'allongeant extrêmement, en l'obligeant de la couvrir du Démer, & en lui faisant craindre pour Liége, s'il surveillait Luxembourg; ou pour Louvain, s'il vouloit quitter le Camp de Parck, pour se rejoindre au corps qui défendoit Liége, crut enfin avoir trouvé le moyen de l'en faire repentir, lorsqu'il eut rétrogadé sur Vignacourt, en apparence pour couvrir le siége de Huy. Dès que Guillaume fut instruit de cette marche, il craignit qu'il

n'entreprît sur Liége, & voulut se rassûrer sur cet objet, en se portant à Néervinden, pour protéger la marche de dix bataillons qu'il y envoya de renfort. Ce Prince voulut de plus, profiter de l'éloignement de Luxembourg, des lignes d'Espierres, pour les forcer, & faire contribuer le pays qu'elles couvroient. Le Duc de Wirtemberg fut chargé de cette expédition, & il y réussit aisement.

Luxembourg profita de ce moment qu'il s'étoit ménagé, pour venir attaquer Guillaume.

Ayant paru d'abord en vouloir à Liége, ensuite ayant affecté une grande frayeur pour les lignes d'Espierres, & avoir fait marcher partie de sa seconde ligne, sur la direction du bas Escaut, il partit lui-même à la nuit, avec son aîle droite, passa le Jaar à Warem, y joignit le détachement qu'il avoit paru envoyer au secours des lignes, & parut à la vue

de l'ennemi, dès les trois heures après midi, le vingt-huit de Juillet.

Guillaume, surpris de cette marche inattendue ; se trouvant fort inférieur en nombre aux Français, par l'absence de son détachement sur les lignes d'Espierres [1], sembloit devoir se mettre un peu à l'abri, en faisant repasser à son armée, la petite Gette, sur laquelle il avoit eu soin d'établir un grand nombre de ponts. Mais, croyant qu'il seroit honteux d'éviter une bataille, & craignant de perdre, dès-lors, ce passage, il se retrancha, & attendit son ennemi de pied ferme.

Le désavantage qu'a toujours une armée qui ne fait que se défendre, se joignant à celui de n'avoir pas assez de profondeur dans son camp, firent remporter à Luxembourg une grande victoire de plus.

[1] Berwick convient lui-même qu'il n'avoit que soixante-cinq bataillons, & cent cinquante escadrons à opposer à quatre-vingt-seize bataillons, & à deux-cents dix escadrons.

Il paroît que la manœuvre qu'il y employa, pour développer ses onze colonnes, prouva qu'il avoit acquis dans la science des déploiemens rapides. C'est donc avec raison que Feuquières, quoique son partisan déclaré, a vanté un déploiement d'une aussi forte armée, exécuté en onze minutes [1].

---

[1] A la vérité, il ne dit pas que l'armée Alliée avoit son flanc droit un peu découvert, & qu'on auroit pu, en l'attaquant d'abord sur ce point, la battre bien plus aisément, qu'en s'obstinant aussi opiniâtrement qu'on le fit, à emporter ce village de Néerwinden. Il parle au contraire d'une forte haie qui couvroit cette droite depuis Néerwinden jusqu'à la Gette; haie qu'on ne pouvoit passer qu'en défilant *un à un*; mais, comme il est le seul de ceux qui étoient présens à cette bataille, qui parle de cette *haie*, & que, suivant tout ce qu'on voit ailleurs, la plus grande difficulté de ce passage, étoit d'être gardé par l'aîle droite du Roi d'Angleterre, qu'il nous soit permis de croire à ce que nous en apprennent Berwick, S.-Hilaire, Quincy, le Journal des Campemens des Armées du Roi en Flandre par le sieur Vautier, & le Mercure Historique.

Feuquières prétend que le front de la gauche ennemie n'étoit couvert (sans doute depuis Néerwinden, jusques vers la rive droite d'un ruisseau qui se trouve entre les deux Gettes, & qui, partant d'auprès du Laer, va se jetter dans la grande Gette, auprès de Wangen, c'est-à-dire, pendant un bon quart de lieue,) *que par des charriots d'Artillerie, mis en travers*: mais, comme il nous avoit dit précédemment, « que l'attaque ne pouvoit se faire qu'aux villages de Néer-

Il paroît, au surplus, que, si la position du Roi d'Angleterre avoit le défaut de manquer de profondeur, elle étoit assez forte pour pouvoir engager les attaquans de venir l'attaquer à son centre sur le point de Néerwinden, qui formoit un ventre dans la plaine, sur-tout si l'on ne prenoit pas le parti de l'attaquer en même-temps par le front & par les flancs.

» winden & de Romsdorff, excédant le front retranché qui » ne pouvoit être abordé, sans essayer en flanc le feu de » ces deux villages », il paroît que, dans cette attaque, Luxembourg étoit exposé au feu de flanc que Feuquières représente comme presque impossible à essuyer.

D'ailleurs comme aucun autre Historien n'a parlé du succès de cette attaque, de la droite Françoise, & que tous au contraire assûrent que ce fut par la prise de Néerwinden, & par la gauche de l'armée, que cette bataille fut gagnée, il est difficile de ne pas croire que cette haie, placée par Feuquières, à la droite ennemie, pouvoit être passée autrement qu'un à un, puisque l'aîle gauche Françaife, attaqua & renversa la droite des Alliés, malgré cette haie si fâcheuse, dont Feuquières paroît être le seul des témoins occulaires, qui ait jugé à propos de nous avertir de son existence.

Il en vouloit à celui qui commandoit l'aîle droite, parce qu'il étoit inquiet & jaloux à l'extrême des faits connus de ses contemporains, & consignés, entr'autres, dans une Lettre de Villars; faits qui contredisent trop formellement son récit, pour nous en écarter ici, & ne pas suivre le rapport des autres Acteurs de cette grande journée.

Le feu des Alliés fut encore extrêmement vif dans cette journée ; il leur valut l'avantage de chasser plusieurs fois les Français du village de Néerwinden : à la vérité leur négligence à établir de bonnes communications, en réunissant les petits murs de gazon dont sont fermés les enclos des Paysans, de manière à pouvoir y déployer plusieurs bataillons en ordre de bataille, les réduisant à ne pouvoir combattre que par pelotons contre des ennemis qui, ayant eu le soin d'abattre ces clôtures incommodes, pouvoient charger en ligne, leur donnoit un désavantage trop grand, pour que toute la valeur possible pût le réparer.

Les Alliés profitèrent si bien de ces attentions, que Luxembourg se crut obligé de prendre l'avis de ses principaux Officiers ; il paroît même qu'il se seroit retiré, si M. le Duc n'avoit pas été d'avis de risquer en-

core une attaque. Cette dernière embrassant enfin les flancs du village, en même-temps que la tête, étant secondée par la cavalerie qui pénétra dans les retranchemens ennemis, lorsque les Gardes-Françoises eurent abbattu les légers parapets de terre qu'on avoit élevés pendant la nuit, cette attaque eut le succès qu'auront toujours celles qui seront concertées avec sagesse, & exécutées avec intrépidité. Ce fut alors que Guillaume ne pouvant manœuvrer aisément, à cause de l'étrecissement du terrein, perdit beaucoup de monde avant de pouvoir passer la Gette, & se retirer sur S.-Tron, tandis que l'Electeur de Bavière se retiroit en assez mauvais ordre, sur Louvain [1].

Dans la campagne suivante, on trouve la marche de Vignamont à

[1] Berwick accuse Luxembourg de n'avoir pas sçu, ou de n'avoir pas voulu profiter de cette victoire, & il est difficile de ne pas croire que c'est avec quelque justice.

Eſpierres, qui a été l'objet de beaucoup d'éloges. Mais, ſi l'on penſe que l'armée employa plus de ſix jours à faire un trajet de quarante à quarante-trois lieues de France, (elle partit le dix-huit, & arriva le vingt-cinq au matin) & que cette marche où il fallut, à la vérité, paſſer quatre fois des rivières, fut exécutée ſans obſtacles de la part de l'ennemi, l'admiration ſe refroidit un peu ; & l'on a quelque ſujet de croire que l'objet principal de ces éloges, étoit de faire ſa cour à l'Héritier préſomptif de la Couronne.

Le choix d'un Général ayant l'eſprit aſſez courtiſan pour ſacrifier l'honneur, le bien de ſa Nation, & ſa réputation, à l'obéiſſance la plus ſervile aux ordres du Monarque, fit perdre à la France l'avantage d'écraſer à Rouſſelaer, le corps entier du Prince de Vaudemont.

Villeroy, ayant formé le projet de

chasser ce Général ennemi de son camp, exécuta si vivement sa marche de Poot près d'Espierres, où il étoit campé, qu'il traversa l'Escaut & la Lys ; fit sept grandes lieues, & se porta jusques à Wentreghem, à deux ou trois portées de fusil du camp ennemi : mais, s'il sçût s'en mettre aussi près, il ne voulut pas, ou ne sçut pas profiter d'une aussi belle occasion, pour écraser trente bataillons & soixante escadrons, avec les soixante-douze bataillons, & les cent soixante-douze escadrons qu'il avoit avec lui. La journée presqu'entière du 13 Juillet s'étant passée à observer l'ennemi, ce dernier profita de cette honteuse inaction, pour se retirer sur Gand, & sur Deinze, sans autre perte que celle de quatre à cinq-cents hommes.

Le Prince Eugène déployoit alors, contre les Turcs, ces talens brillans qu'il fut forcé d'employer contre le Pays où il avoit reçu la naissance.

Pour prévenir les Ottomans à Péterwéradin, il fut obligé d'exécuter une marche de cinq heures, où il leur prêtoit le flanc à très-peu de distance. Heureusement pour lui que ces ignorans ne sçurent pas en tirer le moindre parti.

A la journée de Zenta, qui suivit de près cette grande marche, les Turcs avoient pris le parti, peu ordinaire chez eux, d'attendre leurs ennemis derrière des retranchemens.

Leur ignorance leur avoit fait prendre une position si resserrée, que, malgré leur supériorité de nombre sur celui des Impériaux, ces derniers avoient la possibilité d'embrasser à-la-fois le front & le flanc de ces retranchemens. C'est ce que ne manqua pas de faire le Prince Eugène. Ses deux aîles s'étant recourbées, embrassèrent les flancs droit & gauche des Turcs. Leurs Tartares qui étoient alors hors de leur camp, voulurent charger le flanc gau-

che des Impériaux ; mais le corps de réserve, & sur-tout le feu du canon, les fit bientôt reculer. Les Turcs, entassés dans des retranchemens qu'ils avoient cru rendre imprenables en les exhaussant outre mesure, donnoient trop beau jeu à l'artillerie des Impériaux, pour qu'elle ne les abbattit pas promptement.

Effrayés des effets d'un feu passablement dirigé, ils se présentèrent si mollement à la défense des bréches, que leurs retranchemens furent bientôt forcés, & leurs défenseurs massacrés.

Comme ils ignorent la précaution d'avoir des corps en bataille, vis-à-vis, ou à portée des bréches, pour charger l'ennemi lorsqu'il voudroit pénétrer dans l'endroit fortifié, ils ne sçurent que s'enfuir pêle-mêle, sans observer (comme ils en ont la vicieuse habitude,) ni rangs, ni files. S'étant jettés en foule dans le second retranchement, ils y étoient si entassés.

qu'ils ne purent plus agir pour se défendre, & que les Impériaux n'eurent plus autre chose à faire qu'à les percer avec leurs piques & leurs bayonnettes.

La paix de Riswich ayant pacifié l'Europe, il est bon de remarquer que la France, « cassa presque tous les » régimens des vieux Officiers de ca- » valerie, pour ne conserver que ceux » des jeunes Seigneurs ».

« On licencia pareillement tous les » vieux Soldats & Cavaliers des ré- » giments que l'on conservoit, sous » prétexte que, quand *la Guerre re-* » *viendroit*, ces gens là seroient morts, » ou tout-à-fait hors de service [1] ».

Une réforme aussi imprudente, caractérise trop bien les suites de l'abus de l'autorité, pour ne pas la remarquer. On l'attribua à la jeunesse du Ministre, qui lui faisoit préférer

---

[1] Mémoires de S.-Hilaire, tome II, pag. 211.

les gens de ſon âge, à ces anciens Officiers, la tête & l'âme des corps. Mais on ne s'aviſa pas, ou du moins on ne l'a pas dit encore, de faire remarquer combien il étoit aiſé de ſuſpendre à cet égard, comme ſur tant d'autres, cette volonté du Monarque, faiſant ſi décidemment loi dans le Militaire.

L'âge avancé de Louis XIV devoit lui donner, pour ces vieux ſerviteurs, le même goût que l'inexpérience de Barbezieux, donnoit à ce Miniſtre, pour les jeunes. Si, malgré cette raiſon d'inſtinct, & celle plus réfléchie, de ne pas payer de bons & d'anciens ſervices, par le licencîment, le Monarque ſe porta à cette dureté, ce n'eſt qu'une ſurpriſe de plus à ajouter aux innombrables, que tout Monarque ne peut manquer d'éprouver, lorſqu'il ne ſe fait éclairer que par un ſeul Chef d'adminiſtration, dans chaque département.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Changemens importans, depuis le commencement du dix-huitiéme ſiécle, juſqu'à la Paix de 1717.

§. I.

Réflexions ſommaires ſur les cauſes des progrès de l'Art de la Guerre.

NOUS venons de parcourir une époque où l'art Militaire fit de grands progrès, ſous les habiles Généraux qui ſe trouvoient alors à la tête des armées.

Nous avons vu Turenne profiter des exemples d'ordre & de méthode, qu'il avoit vus chez les étrangers, pour diſpoſer ſes marches de manière à changer promptement « l'ordre de » marche en ordre de bataille », ſui-

vant le grand précepte de Montécuculli.

Sous Luxembourg, Puyſégur paroît encore avoir fait des changemens utiles, en faiſant exécuter à de très-nombreuſes armées, l'important précepte de Feuquières, « de marcher, » ou comme on eſt campé, ou comme » on veut camper, ou comme on veut » combattre [1] ». Si le pays eſt ouvert, il faut même marcher en bataille, non pas de front, *mais en colonnes*, ne ſe dépaſſant point, & étant toujours à hauteur [2].

---

[1] Il eſt bon de remarquer que ce précepte ſuppoſe qu'on eſt le maître d'attaquer, & par conſéquent qu'il ſuppoſe encore qu'on a en tête un ennemi mal-adroit ; mais ſi l'on eſt attaqué, pour ſe mettre en défenſe, il faut ſçavoir déployer ; & c'eſt cette ſcience dont il paroît qu'on n'avoit alors que les premiers élémens.

[2] C'eſt-là certainement le grand ſecret des marches. Si le pays n'eſt pas de plaine, il faut que les chemins, ouverts pour le paſſage des colonnes, ſoient diſtancés de manière à pouvoir les mettre en bataille ſur les flancs & ſur leur front, ou même ſur leurs derrières ; il eſt indiſpenſable, pour que la ligne ſoit formée avec célérité & juſteſſe dans celle de ces poſitions qu'il ſera néceſſaire de prendre, que les colonnes marchent d'un pas dont la durée ſoit fixe & certaine : par

L'usage des avant-gardes paroît aussi avoir été réglé, de manière qu'elles ne précédoient que de quelques heures, le corps de bataille. Le passage des rivières étoit, comme à présent, une opération délicate ; & les précautions employées alors, étoient à-peu-près les mêmes que celles d'aujourd'hui.

Les quartiers d'hiver paroissent avoir été choisis avec moins de méthode. Mais ils devoient avoir leurs flancs en sûreté : leur front difficile à forcer ; des points de réunion indiqués ; un champ de bataille propre à y combattre l'ennemi ; & des facilités reconnues, pour pouvoir porter rapidement des troupes dans son pays.

Nous avons fait remarquer que la

ce moyen, le Général sera sûr qu'une colonne, ayant une distance fixée de chemin à faire pour parvenir au point qu'il a décidé, y sera rendue à une heure déterminée. Or cet avantage ne paroît pas avoir été encore connu du temps de Feuquières.

bataille de Steinkerken, avoit pensé être perdue par la supériorité du feu des fusils sur celui des mousquets ; ainsi que par celle du feu roulant, sur celui des décharges générales.

Montécuculli paroît avoir fixé la première méthode, en prescrivant, « qu'il y eût toujours du feu en l'air ». Si Feuquières avoit adopté celle qui est opposée : si, se conformant aux idées du réglement militaire de France, il prescrit aux Soldats « d'essuyer » constamment le feu de l'ennemi, » & de ne tirer qu'en le chargeant », cette méthode, appuyée par la raison que rapporte le Réglement, « qu'un ennemi qui a tiré, est assû- » rément battu, quand on a son feu » tout entier en l'abordant », ne pouvait être bonne, qu'en ayant affaire à des troupes faisant des décharges de bataillons, de demi-bataillons, ou, tout au moins, de rangs entiers.

Mais, vis-à-vis d'un feu roulant,

comme celui de Steinkerken, cette méthode étoit assez peu sûre.

L'artillerie s'étant également beaucoup perfectionnée sous les S.-Hilaire, les Quincy, les la Fraizellières, le feu de celle de campagne commençoit aussi à devenir redoutable.

A l'égard de celui de l'artillerie de siége, comme il avoit été très-utile à Louis XIV, il avoit acquis une justesse & une précision, bien supérieures à celles de toutes les autres Puissances de l'Europe.

Vauban avoit porté la science des fortifications, & celle de l'attaque des Places, à un point si élevé, que tous les efforts & tous les progrès d'un siécle, où les sciences exactes en ont tant fait, n'ont pu encore que proposer quelques foibles changemens, dont l'utilité n'est pas même bien généralement reconnue.

La science du choix des camps étoit sans doute moins avancée qu'à

présent. Les positions avantageuses n'étoient pas toutes connues. Mais les principales commençoient à l'être.

Les batailles avoient aussi commencé à devenir méthodiques & raisonnées. On n'en donnoit plus sans quelques motifs ; & *ces motifs* étoient presque toujours pesés dans le cabinet, avant que d'être mis à exécution par le Général.

L'habileté de dresser un projet de campagne, étoit devenue une science importante. Par malheur, le cabinet trouvant ce moyen d'étendre son autorité, en avoit abusé, comme nous l'avons déjà remarqué, jusqu'à circonscrire l'activité des Généraux, dans le cercle étroit des spéculations faites au coin du feu.

Le besoin impérieux de subsistances, pour une grosse armée, avoit fixé l'étendue des opérations, autour des endroits où l'on avoit placé des établissemens de fours, & des magasins de bled.

Il n'étoit plus queſtion, depuis Guſtave & Turenne, de ces marches longues & brillantes, par leſquelles un corps de douze à quinze mille hommes ſe portoit à cent cinquante, ou deux-cents lieues de tous magaſins, & s'établiſſant au milieu du pays ennemi, y donnoit la loi, & l'obligeoit à faire ſa paix.

Enfin, ſi l'art militaire avoit fait des progrès, il paroiſſoit avoir perdu quelque choſe du côté de l'audace & de l'énergie.

Nous en allons voir de triſtes preuves, dans le reſte du Régne de Louis XIV. Les Nations étrangères vont reprendre, à leur tour, une ſupériorité que l'application, la pratique continuelle, la conſtance aux mêmes principes, doivent obtenir ſur une légèreté, preſqu'auſſi prompte à ſe dégoûter des meilleurs principes, qu'à les imaginer; & ſur la mobilité & l'incertitude, qui dérivant néceſſaire-

ment d'une foibleſſe d'organes, rend les meilleures loix incertaines, & en abandonne l'exécution à ce crédit, ſeul motif conſtant de l'inconſtance Françoiſe.

§. II.

Efforts généraux pour perfectionner le feu. Proſcription des armes de longueur, & dédain général pour les armes défenſives. Influence de ces nouveautés ſur les grandes actions de Guerre.

Cette nouvelle guerre commença par une grande leçon, donnée, par le jeune Prince Eugène, au vieux Catinat.

Ce dernier, ayant voulu défendre le paſſage de l'Adige, ſe trouva obligé de le border depuis Véronne juſqu'à l'Abaddia.

Dans cet endroit du fleuve, il forme un arc. Le Prince Eugène étant placé ſur la corde, à-peu-près

comme Montécuculli vis-à-vis de Turenne, le long des bords du Mein, en 1674, parvint encore plus heureusement que ce dernier Général, à forcer le passage.

Les élémens seuls furent cause du salut d'une partie de l'armée Françoise, qui, divisée le long de l'Adige, de manière *à n'être en force nulle part*, fut aisément percée & battue au poste de Carpi.

Le pays où la colonne du Prince de Commercy devoit passer, fut submergé par un si violent orage, « qu'il » fut forcé de prendre un détour de » plus de cinq lieues [1] ». Le temps nécessaire pour faire ce chemin, donna celui de monter à cheval, au quartier de Laigagno, assez-tôt pour recueillir les débris de celui de Carpi, & pour couvrir la retraite des autres.

La supériorité du feu de l'infanterie

---

[1] Hist. du Prince Eugène, tom. 3.

ennemie, étant encore plus reconnue; depuis l'effet prodigieux qu'il eut à cette journée, il fut question de tâcher d'y égaler celui de l'infanterie Française.

La première idée qui se présentoit à ce sujet, étoit de substituer les fusils aux mousquets; & ce changement utile eut enfin lieu en 1703.

Mais, par une suite de cette vivacité, étendant, avec tant de rapidité, des idées qui ne sont vraiment utiles, que lorsqu'elles sont soumises à l'examen du jugement & de l'expérience, l'opinion de tous les jeunes Officiers, dont Barbezieux avoit à-peu près composé l'armée, fut générale pour renoncer aux piques, aux corcelets, aux casques, & aux autres armes défensives.

Les nouveaux régimens, composés de nouveaux Soldats, & de nouveaux Officiers, trouvant l'usage des armes défensives très-incommode, & n'ayant

plus parmi eux, assez de ces anciens Guerriers, auxquels une longue habitude de les porter, les eût rendues familières, & qui, par leur exemple, & leurs propos, *gourmandassent la molesse de ces novices*, parvinrent bien vîte à tourner en ridicule, ces armes si utiles. Ils allèrent même jusqu'à les regarder comme contraires à la bravoure. Ce préjugé qui devoit être le partage des jeunes-gens, par cette fausse idée de courage que les Francs avoient depuis si long-temps, (puisque nous les avons vus du temps des Romains, se mettre nuds pour mieux se battre,) après avoir été combattu par Villars [1],

[1] Villars écrivoit à Chamillart, le 18 Janvier 1703: « Soyons en état de les pouvoir forcer, (les ennemis) à » continuer de tirer, de peur qu'enfin leurs expériences fâ» cheuses ne les déterminent à *abandonner leur feu*, *pour* » *ne se servir que de l'épée*, auquel cas l'homme *habillé de fer*, » *a grand avantage sur celui qui n'a nulle bonne défense*. Si le » Roi *croit* qu'on ait peine à forcer les Officiers à porter des » cuirasses, je serois le premier à en donner l'exemple ».

Si le commencement de la citation ne présente pas un sens bien clair, la fin, du moins, est aisée à entendre.

paroît avoir été adopté par Vauban; du moins on lui attribue si généralement l'abandon de la pique, & des armes défensives, qu'il est bien difficile de ne pas ôter ce fleuron, à la couronne de sa gloire.

L'année d'auparavant on avoit vu, à Fridlinguen, la preuve du relâchement dont se plaint Villars dans ses lettres à Chamillart. A la vérité il ne parle pas de la principale cause, *qui étoit le renvoi des anciens Officiers*; mais il n'en ést pas moins très-apparent que l'infanterie de Villars ne fit la faute de s'emporter beaucoup trop loin, lorsqu'elle eût chassé les ennemis d'une hauteur boisée, qui commandoit la plaine, que par le défaut d'expérience des Officiers qui la commandoient: Ayant perdu son Commandant Desbordes, la fougue des jeunes-gens l'emporta, & lui fit quitter cette hauteur si importante, pour la déscendre, en pressant vivement

les ennemis, & sans observer cet ordre, incompatible avec le bouillonement & l'ardeur des jeunes têtes Françaises d'alors.

Cette démarche téméraire ayant été remarquée par le Prince de Baden, il en profita pour faire charger cette infanterie si peu en ordre, & si peu soutenue par sa seconde ligne. Trois escadrons qu'il faisoit filer entre la hauteur & la plaine, étant apperçus par cette infanterie, elle se crut coupée, & recula si fort, qu'il fallut la présence de Villars *pour l'empêcher de s'enfuir tout-à-fait.*

Pendant ce temps, le Prince de Baden avoit fait marcher en avant sa cavalerie pour charger celle de France : ce mouvement lui ayant fait perdre l'appui de trois bataillons qu'il avoit placés pour protéger son flanc, il fut chargé si vigoureusement par la Française, sous les ordres de Magnac, (qui avoit donné l'ordre de ne point

tirer, & de charger l'épée à la main,) que des cuiraſſiers, s'étant amuſés à tirailler, furent battus & culbutés par les cavaliers Français, dénués d'armes défenſives, au point de n'avoir pas même de plaſtrons.

Cette charge fût aſſez déciſive, pour repouſſer la cavalerie ennemie, juſques ſous le feu des bataillons qui la ſoutenoient, & pour engager le Prince de Baden à faire retirer ſon infanterie dans les défilés qui étoient en arrière du champ de bataille [1].

[1] C'eſt avec peine que nous ſommes obligés de faire remarquer ſur cette bataille le peu de juſtice rendue dans la relation de Villars, à Magnac. Ce dernier n'eſt cité que comme ayant fait obſerver à la cavalerie, l'ordre de ne point tirer, & de ne mettre l'épée à la main qu'à cent pas des ennemis [*]. Mais il n'eſt nullement queſtion des bonnes manœuvres de Magnac. Quoiqu'elles ſoient différemment rapportées par Feuquières, S.-Hilaire & même Quincy, il en réſulte au moins que l'infanterie de Villars avoit beſoin d'être ſoutenue « par une cavalerie victorieuſe, pour pouvoir remporter la victoire ».

Cette cavalerie, inférieure de plus de vingt eſcadrons à celle de l'ennemi, avoit beſoin de manœuvrer pour le vaincre ;

[*] Vie de Villars, tome premier, pag. 117.

Les retranchemens de Schélemberg, ayant été forcés quelques jours avant Hochstedt, n'offrent rien de bien remarquable que le feu supérieur des Alliés, & la foible disposition de ces retranchements. Pendant tout le temps qu'ils ne furent attaqués que

ainsi, soit qu'en ayant affecté de se retirer, elle ait engagé l'ennemi à faire entrer des lignes redoublées dans ses premières & secondes lignes, & qu'en profitant du dérangement causé par cette manœuvre, elle l'ait chargé dans ce moment [*]; soit qu'elle ait assez bien manœuvré pour soutenir l'attaque des « Impériaux, de manière à les rompre absolument »; comme l'assurent S.-Hilaire & Quincy, du moins paroît-il certain que la cavalerie, qui est peinte dans la relation de Villars « revenant tranquillement sur ses pas »... avoit, pour motif de cette démarche, la crainte d'être un peu mise en désordre par le feu d'un fort, sous lequel la cavalerie ennemie s'étoit retirée; & celle encore plus fondée, d'être attaquée en flanc, par l'Infanterie Impériale qui avoit repoussé la Française, lorsqu'elle avoit voulu la charger dans le bois où elle s'étoit jettée. Ainsi cette réticence sur la bonne conduite de Magnac : ce travestissement, à l'aide duquel on pourroit croire qu'il eut le tort de ne pas poursuivre plus vivement sa victoire, font bien voir que Villars avoit de la jalousie sur le compte de cet Officier, & qu'elle le porta a être injuste envers lui.

Le profit de cette victoire ayant été tout entier pour Villars, qui fut déclaré Maréchal-de-France, Magnac piqué de n'obtenir que des complimens, voulut quitter le service, en disant : Tudieu, Magnac, il faut quitter un métier où tu fais des Maréchaux-de-France, & où tu ne peux pas l'être.

[*] *Vid.* Fouq. tom. III.

par la tête, ils furent valeureusement défendus ; mais, dès que les Alliés se portèrent sur les flancs, trop alongés pour pouvoir être d'une grande défense, ils y pénétrèrent ; prirent à dos, & en flanc, les troupes Bavaro-Françaises qui les défendoient ; & détruisirent ce petit corps, presque en entier.

La plaine de Hochstedt est coupée par plusieurs ruisseaux. Celui de Hartzelaers-Brock [1] séparoit les deux armées. Celle de France en étoit trop loin pour pouvoir le défendre avec succès. Les présomptueux Maréchaux ne pouvant s'imaginer qu'on osât jamais les attaquer, cette folle idée, & le désir de conserver chacun leur armée, les engagea à adopter la plus vicieuse disposition. L'armée

[1] Quincy donne le nom de *Luzinghem* au ruisseau. S.-Hilaire l'appelle *Lasinghem*. Nous avons adopté celui que les *Mémoires d'Eugène* lui donnent, parce que c'est ainsi qu'on le nomme encore dans le pays.

de

de Tallard, formée dans l'ordre ordinaire de bataille, avoit, par conséquent, ses aîles de cavalerie. Celle de Marsin, Bavaro-Françaiſe, étoit également formée en bataille, & avoit ses deux aîles de cavalerie. Ainsi le centre de cette armée réunie, étoit formé de l'aîle gauche de la cavalerie de Tallard, & de l'aîle droite de la cavalerie de Marsin.

L'attention de ces grands Généraux étoit si peu dirigée sur ce ruisseau, qu'ils laissèrent tout le temps qu'il fallut au Prince Eugène, pour le passer. S'ils prirent enfin le parti de le charger, il furent si long-temps à s'y décider, qu'ils le trouvèrent marchant à eux pour les attaquer lui-même; la première charge ne lui réussit pourtant nullement. Les troupes qui l'avoient exécutée *s'enfuirent à Vauderoute* [1]; mais Marlboroug qui avoit

[1] Comme il y avoit onze bataillons Prussiens, l'Auteur d'un *Journal souvent extraordinaire*, prend autorité de ce fait,

trouvé le ruiſſeau moins difficile, l'avoit fait paſſer à ſes Anglois. Toutes les relations s'accordent ſur l'effet meurtrier de leur feu ; il fut aſſez vif pour mettre la Cavalerie de Tallard, dans un ſi grand déſordre, qu'elle ne put être ralliée que fort en arrière du premier terrein qu'elle avoit occupé.

Marlboroug avoit ſi bien compté ſur ce feu d'Infanterie, pour repouſſer les attaques de la Cavalerie Françaiſe, & même pour pouvoir l'attaquer, qu'il lui avoit fait former ſa première ligne, vis-à-vis de ce centre, compoſé de Cavalerie, & qu'il avoit placé celle des Alliés, derrière elle [1].

---

rapporté dans les *Mémoires du Prince Eugène*, pour en conclure que l'armée Pruſſienne étoit loin de pouvoir alors ſervir de modèle : Cela peut être : mais il faut obſerver que ce fait n'eſt avancé nulle part que dans ces Mémoires ; &, ſi nous l'avons avancé d'après eux, ce n'a été que pour être de la plus ſcrupuleuſe impartialité.

[1] Peut-être que, ſi la cavalerie Alliée avoit valu l'infanterie Anglaiſe, Marlboroug l'auroit miſe en première ligne : mais, comme elle étoit preſque toujours battue par celle de France, cet habile Général profita de la mauvaiſe diſpoſition de Tallard, pour en former une qui pût lui donner des avantages certains.

Ayant ainsi fait son principal effort sur un centre composé d'une des aîles de Cavalerie de Tallard, & d'une autre de l'armée Bavaro-Françaife, il obligea par ce même feu, des escadrons *déjà foibles, trop étendus & ayant de trop grands intervalles entr'eux*, de se reployer sur leur droite, & sur leur gauche.

Alors sa Cavalerie, pénétrant par l'ouverture que faisoit leur retraite, poursuivit les fuyards ; &, s'étant mise en avant de l'Infanterie, elle s'établit en bataille au milieu des deux villages de Pleintheim, & d'Ober-Klaw. Cette

Quincy & même S.-Hilaire, parlent bien de plusieurs charges de la cavalerie Françaife, sur la cavalerie des Alliés ; mais Feuquières nous dit positivement que le centre des deux armées, étant formé des deux aîles de cavalerie, « ne pouvoit pas soutenir le feu de l'infanterie ennemie ; & que ce grand front de cavalerie, qu'on avoit formé en étendant des escadrons *déjà foibles*, & en mettant entr'eux de plus grands intervalles », fut renversé avant que Tallard, qui s'étoit porté avec beaucoup d'imprudence, à l'armée Bavaro-Françaife, dont la gauche étoit à plus d'une grande lieue de la sienne, put être à portée de donner quelques ordres. Son récit, conforme, pour le fonds, à ce qu'on lit dans les Mémoires d'Eugène, & dans ceux de Marlboroug, nous a paru mériter d'être adopté de préférence.

poſition coupa ſi bien la communication entre les deux armées, que Tallard, ayant voulu revenir à la ſienne, fut fait priſonnier, ſur le terrein même où il avoit placé ſa Cavalerie en bataille.

Marſin qui avoit eu quelque apparence de ſuccès à la gauche, n'en ſçut pas aſſez, pour faire porter ſur ſa droite, une partie de ſa ſeconde ligne. Ce mouvement l'auroit mis en état de charger avec avantage, la Cavalerie de Marlboroug qui, après avoir pénétré entre Ober-Klaw & Plintheim, s'étoit un peu éparpillée, pour piller & faire des priſonniers.

Dès que le Maréchal apprit que la droite étoit battue, oubliant l'avantage qu'il avoit juſques-la conſervé ſur le Prince Eugéne, la retraite lui parut le ſeul parti bon à prendre, & il l'exécuta, en abandonnant l'armée de Tallard à ſon mauvais ſort.

L'embarras de réunir une armée,

étoit caufe qu'on ne fongeoit alors qu'à la bien pofter. De ce principe confus, il réfultoit qu'on occupoit les villages dont la fituation paroiffoit favorable pour favorifer la défenfe de la pofition qu'on avoit prife.

Dans ce fyftême, il étoit principalement queftion de s'établir comme dans une place fortifiée : mais fon extrême défaut de ne pouvoir plus tirer d'autre parti de fes troupes, que celui qui étoit connu de l'ennemi, de ne pouvoir profiter des rideaux, des hauteurs, pour fe porter en force, fur la partie de l'armée ennemie la plus aifée à aborder, n'étoit alors que bien foiblement entrevu.

Schulemburg avoit prouvé que l'Infanterie feule pouvoit réfifter à la Cavalerie. Charles XII avoit vainement chargé l'Infanterie Saxonne, à la tête de fes Trabans, lors de la journée de Frawenftadt, leurs chevaux bleffés ou tués par le feu régulier de divifions

sur trois rangs, tirant les uns après les autres, ne leur avoit pas laissé le moyen de former régulièrement leurs escadrons, ni même de faire usage de leurs longues épées : ce fut inutilement que l'impétueux Charles XII, les fit revenir à la charge, Schulemburg trouva toujours le moyen de les éloigner.

Sans doute que le Roi de Suéde, mit trop d'ardeur & trop d'obstination dans les commencemens de cette action. Si, après avoir été repoussé, les deux premières fois, il avoit préparé & exécuté une attaque de front, de flanc & par derrière, Schulemburg auroit eu bien de la peine à lui résister, quand bien-même il eût été assez heureux pour pouvoir parvenir à conduire sa troupe, formée apparemment en quarré, jusqu'à Gurau; le moment de son entrée dans cette petite Ville, devoit être celui de sa défaite, un Corps de Cavalerie pou-

vant s'y porter bien avant lui, y mettre pied à terre, & l'embaraſſer, lorſqu'il ſeroit près d'y arriver, par un feu préparé, & ſans doute, à-peu-près couvert. Ce feu ne s'exécutant qu'au moment où ſon quarré auroit commencé à ſe rompre, pour pouvoir entrer dans la Ville, auroit commencé à mettre quelque déſordre dans ſes troupes. La Cavalerie, profitant de ce moment, l'auroit ſans doute chargé avec vivacité. Quel moyen auroit-il eu alors de pouvoir réſiſter?

Quand on penſe que ce Corps étoit fatigué à l'excès; intimidé par la préſence menaçante d'un gros Corps de Cavalerie, plus nombreux que lui d'un tiers : lorſqu'on ſe rappelle que Schulemburg n'avoit point de canon, on a quelque peine à accorder à l'Alexandre Suédois, une bien grande capacité Militaire.

A la journée de Ramillies, Villeroi s'étant porté témérairement en avant

de ses lignes, persuadé qu'on n'oseroit l'attaquer, & que toute l'affaire se passeroit en cannonades, dut être un peu surpris lorsqu'il vit Marlboroug, engager sérieusement le combat. Ce dernier, s'étant convaincu qu'un coulant d'eau, & des marécages empêchoient sa droite d'entrer en action avec notre gauche, ne prit pas même la peine de masquer sa disposition; & il fit marcher cette droite entière sur huit colonnes, pendant plus d'une heure, pour les rejoindre à sa gauche. Villeroi crut, ou voulut croire que cette Cavalerie ne se remuoit ainsi, que pour appuyer l'attaque du Village de Ramillies, placé devant la droite de son Infanterie; mais rien ne put l'engager à faire porter seulement la seconde ligne de cette gauche, à sa droite; & il resta tranquille spectateur des mouvemens de l'ennemi.

Marlboroug ayant ainsi tout le temps qu'il pouvoit désirer pour di-

riger ses opérations, profita de la négligence de Villeroi, à occuper en force le Village de *Tavières ;* ce poste important, puisqu'il couvroit son flanc droit, n'étant défendu que par un régiment de dragons, ne put l'être ni bien efficacement, ni bien long-temps.

Dès que l'ennemi s'en fût emparé, & qu'il eût ainsi menacé notre flanc droit, & assûré son flanc gauche, par le feu de plusieurs bataillons, il fit attaquer notre aîle droite de Cavalerie, par toute celle de son armée, formée sur quatre lignes. La manœuvre assez sçavante que cette Cavalerie exécuta, en approchant de la nôtre, en faisant entrer sa seconde ligne dans sa première, & sa quatriéme dans sa troisiéme, assez rapidement pour ne pas donner le temps à la ligne Françaife d'en faire autant, la mit en état de charger sur un front sans intervalles.

Cette attaque, soutenue du feu de

l'Infanterie, maîtresse de Tavières, fit triompher *pour la première fois*, la Cavalerie Allemande de la Maison du Roi. Ce fut en vain que la première ligne de cette troupe valeureuse, se fit jour au travers de la première des ennemis : ses escadrons attaqués à l'instant ; en face par la seconde ligne, en flanc par les escadrons ennemis, (qui se trouvant vis-à-vis des intervalles de la ligne Françaiſe, n'avoient point combattu,) furent écrasés & presque anéantis.

L'attaque du village de Ramillies, exécutée en même temps, réussit tout de suite, parce que le flanc de ce village n'étoit point soutenu ; parce que les troupes qui l'occupoient, s'étoient postées dans les clos & jardinages, sans communiquer entr'elles, sans avoir établi de feux croîsans, & parce que ces troupes étoient les plus médiocres de l'armée. A ces fautes grossières, Villeroi avoit encore ajouté

celle de n'avoir pas un corps de réserve. Aussi, dans une demi-heure de temps, la Maison du Roi fut presque détruite : une armée de quatre-vingt-mille hommes mise en déroute : quatre-vingt piéces de canon perdues, & l'honneur du nom Français étrangement défiguré.

La levée du siége de Turin, fut à-peu-près aussi honteuse. Le mauvais parti d'attendre l'ennemi dans ses lignes : la négligence qui avoit empêché de les porter jusqu'à la Sture, furent les principales causes d'un événement aussi désastreux, & aussi humiliant.

Sans doute la tête manqua tout-à-fait aux Généraux, puisqu'après avoir été ainsi forcés dans leurs lignes, ils ne songèrent qu'à se retirer sur Pignerol, & abandonnèrent, par cette honteuse retraite, le Milanois & toute l'Italie. S'ils avoient sçu profiter de leurs forces, ils auroient couvert

leur retraite par les quarante bataillons aux ordres du Comte d'Albergoti : ce corps, qui n'avoit pas tiré un coup de fusil, étoit sans doute bien capable d'assûrer leur retraite sur Cazal ; alors il auroient pu veiller sur le Milanais ; profiter de la victoire du petit corps d'armée du Comte de Médavi, & se maintenir, d'une manière imposante en Italie. Mais le sang-froid & la réflexion, n'étant pas les qualités ordinaires de la Nation, dans ce moment important, elles furent loin d'être le partage des Généraux de l'armée Française [1].

L'année suivante, ou vit le mauvais effet d'un mêlange trop décidé de la Cavalerie avec l'Infanterie. Galloway sentant la foiblesse de sa Cavalerie, avoit imaginé, pour y remedier, de mettre cinq *escadrons*,

---

[1] Feuquières n'a point fait d'observations sur la bataille de Turin. Il avoit sans doute des raisons, qu'il est facile de deviner.

& ensuite cinq *bataillons* à sa droite; son ordre de bataille avoit été arrangé entièrement sur ce plan : il s'ensuivit qu'ayant eu ses cinq escadrons chargés par l'aîle entière de Berwik, ils furent renversés. Mais le feu des bataillons repoussa la Cavalerie de l'armée des deux Couronnes, au point de lui faire abandonner sa place à l'aîle droite. Cette retraite précipitée, laissant le flanc droit des Français à découvert, fit naître le projet à Milord Galloway, de l'insulter avec cinq bataillons Anglais : Berwick; s'étant apperçu de cette manœuvre, fit marcher la brigade du Maine, qui formoit la droite de son Infanterie de seconde ligne; ces deux corps, en marchant obliquement l'un par sa droite, & l'autre par sa gauche, tardèrent peu à se rencontrer. Les Anglois furent rompus, & rechassés en de-là d'un ravin qui descendoit d'une hauteur, & qui devenoit plus con-

ſidérable, en ſe prolongeant dans la plaine. Le Maréchal qui faiſoit avancer ſa ſeconde ligne en entier, détacha alors l'aîle droite de ſa Cavalerie, pour achever de les défaire. Les eſcadrons placés à la première ligne des ennemis, ayant voulu protéger les bataillons battus, furent enfoncés & diſſipés eux-mêmes, ainſi que les bataillons qu'ils avoient voulu ſoutenir.

L'aîle droite ennemie s'étoit tenue un peu en arrière, pendant ce temps: cet éloignement ne lui avoit pas donné la facilité de ſoutenir à propos, le ſuccès que ſon centre avoit obtenu, en pénétrant au travers de nos deux lignes; ſuccès qui auroit pu être déciſif, ſi, au lieu de pouſſer les troupes battues, bien au-de-là de leur ſeconde ligne, cette brigade Hollandoiſe s'étoit portée ſur le flanc gauche & ſur le derrière de l'aîle droite de l'armée des deux Couronnes; mais, ayant percé avec plus de bravoure que

de jugement, & s'étant ainſi iſolée du reſte de ſon armée, elle fut enveloppée par des troupes de la ſeconde ligne des deux Couronnes, & détruite preſque en entier. Alors le Maréchal fit avancer toute ſon aîle gauche ſur l'ennemi : quelques-uns de ſes eſcadrons ayant tiré, ce feu ſuffit pour faire enfuir des eſcadrons Portugais, placés vis-à-vis d'eux. L'Infanterie ennemie, étant ainſi abandonnée, & ne formant plus qu'une ligne bien plus vuide que pleine, fut facilement battue.

On voit que cette bataille auroit été abſolument en ordre paralléle, ſi les Alliés n'avoient pas un peu refuſé leur droite.

Il ſembleroit qu'ils auroient du, ou la refuſer beaucoup plus, ou ne la point refuſer du tout. Dans la première ſuppoſition, leur mêlange de la Cavalerie avec l'Infanterie étoit non ſeulement inutile, mais même

nuiſible, puiſqu'il empêchoit cette Cavalerie de pouvoir porter un grand corps, pour faire un effort ſur un point quelconque, ou pour repouſſer celui que l'ennemi auroit voulu faire. Dans la ſeconde, ce mêlange de Cavalerie & d'Infanterie auroit pu avoir quelque mérite, s'il avoit donné à la première de ces troupes, aſſez de fermeté pour pouvoir au moins ſe rallier, ſous la protection du feu de la dernière.

D'un autre côté, ſi la conduite de Berwik paroît à tous égards, auſſi courageuſe, que prudente, ne peut-on point lui reprocher avec quelque apparence, que faute d'avoir eu une réſerve, de ſix ou de huit eſcadrons, & de deux ou de quatre bataillons, il s'expoſa à être battu, lorſque la brigade Hollandoiſe enfonça ſon centre?

Le mêlange bizarre de bataillons & d'eſcadrons avoit mal réuſſi, l'année d'avant, aux Suédois. Mayerfeld avoit été

été battu, très-complétement à Kalish, malgré cette précaution, encore plus nuisible, qu'utile. Mais Galloway, quoiqu'instruit de la cause de cette défaite, crut sans doute, avoir fait de bien meilleures dispositions que Mayerfeld, en entremêlant cinq bataillons & cinq escadrons, au lieu de deux escadrons, & d'un bataillon qu'avoit mêlés ce dernier.

La grande journée de Malplaquet, a été si bien décrite par l'habile Feuquières, que Villars même, S. Hilaire, l'historien du Prince Eugène, Quinci, le Général Warnery, & tant d'autres auteurs militaires qui en ont parlé, n'ont presque rien ajouté aux lumières qu'il nous a données sur ce grand événement.

Il paroîtroit résulter de ces différents témoignages, que Villars craignoit d'exposer aux hazards d'une défaite, la seule armée qui pût couvrir la France, du côté de la Flan-

dre ; qu'en conséquence ses démarches, sur-tout celles nécessaires pour garder les lignes de la Trouille, furent si timides, qu'il y fût prévenu par l'armée ennemie. Il paroît encore que ce même esprit l'empêcha de se porter au-de-là de la Trouée, & de combattre le Prince Eugène, tandis qu'il lui étoit supérieur, ou du moins de le forcer à repasser la Trouille.

Le parti qu'il prit, fut pourtant sur le point de lui réussir. Sans la nécessité de dégarnir son centre d'infanterie, il est très-apparent qu'il seroit venu à bout de repousser les Alliés, & d'empêcher ainsi le siége & la prise de Mons : sa position paroît avoir été défectueuse, en ce qu'elle pouvoit être attaquée sur des points isolés, & qu'en cas de non succès, les Alliés en auroient été quittes pour la perte de quelques hommes, au lieu qu'en réussissant, l'armée Françoise pouvoit être détruite.

En conséquence le Prince Eugène

tint une partie de ses troupes en colonnes, pendant presque toute l'action, & se servit ainsi d'une méthode qui paroît, pour la première fois, à ce qu'il nous semble.

L'habitude des succès avoit accoutumé le Prince Eugène, à ne rien regarder comme impossible.

Ce Général, après s'être emparé de la petite ville du Quesnoy, crut, malgré la retraite des Anglais, & malgré les dangers d'avoir derrière lui une ville telle que Valenciennes, pouvoir être aussi heureux sur Landreci.

Ses magasins étoient à Marchiennes: ainsi il falloit que tous ses vivres & toutes ses munitions de guerre, parcourussent la lieue & demie par terre, de Marchiennes à Dénain: il falloit de plus qu'ils passassent l'Escaut, à ce dernier endroit, & qu'ils fissent ensuite les trois lieues environ, qu'on compte de Dénain au Quesnoy, sans être à couvert de la garnison de Valenciennes,

que par un ruisseau très-aisé à passer, & sans être garantis des tentatives de l'armée de France, que par la petite rivière de la Selle.

Dans le trajet du Quesnoy à Landreci, ils paroissoient avoir été suffisamment protégés par l'armée d'observation.

Pour assûrer cette longue & dangereuse communication, le Prince Eugène avoit fait tracer une double ligne, depuis Marchiennes jusqu'à Dénain. Cette ligne, qui paroît avoir été ou bien négligemment imaginée, ou plus négligemmeut encore exécutée, étoit gardée par dix-huit bataillons & dix escadrons, ainsi que le seul & unique pont, qui avoit été construit sur l'Escaut, au bourg du Dénain. A la vérité, il y en avoit encore un second, placé au village de Prouvi, après d'une demi-lieue de ce dernier endroit. Ce pont étoit couvert par une redoute, placée sur la rive gauche de l'Escaut.

De pareilles dispositions auroient été absolument insuffisantes, si le Prince Eugène n'avoit pas cru y suppléer, en éclairant par de très forts détachemens de sa droite, tout ce qui se passoit entre Dénain, Prouvi, & les rives de l'Escaut les plus voisines.

Dans cette position, il paroissoit être à portée de soutenir ses ponts, & le poste si important de Dénain; mais, sa double ligne, étant absolument hors d'état de pouvoir être soutenue par tout, Villars paroît avoir été le maître d'inquiéter si fort l'armée du siége, qu'il pouvoit assez facilement obliger le Prince d'abandonner l'Escaut & Dénain, pour la protéger uniquement. En lui faisant prendre ce parti, le Maréchal avoit la possibilité de se porter sur des points aussi importans, lorsque ses manœuvres auroient obligé les Alliés de les abandonner, ou du moins de les négliger autant qu'ils le firent. Une marche de

nuit, & une enſuite de jour, pouvoient ſuffire pour remplir ce grand objet.

Quand bien même le Prince Eugène auroit pu arriver à temps de ſoutenir Dénain, il n'auroit pu y jetter aſſez de troupes par le ſeul pont qu'il y avoit, pour pouvoir empêcher que la double ligne ne fût emportée à une lieue, ou même à une demie de Dénain. Alors ce qu'il y auroit fait paſſer de troupes, auroit couru les plus grands riſques, en ſe trouvant ainſi ſéparé de ſon armée, par une rivière, ſur laquelle il n'y avoit que les deux ponts, aſſez éloignés l'un de l'autre, dont nous venons de parler.

Sans nous arrêter à parcourir tout ce qu'il auroit été poſſible à Villars d'entreprendre alors, remarquons qu'un gros détachement de l'armée Françaiſe ayant paſſé la Sambre, cette démonſtration engagea le Prince Eugène à fortifier, & à éten-

dre sa gauche, de manière à pouvoir soutenir l'armée, formant le siége de Landreci.

Ce Général paroît avoir fait ici la grande faute de ne pas assez éclairer les mouvemens de l'armée Françaiſe, soit en s'approchant plus près d'elle, soit en portant en avant, d'assez gros détachemens pour pouvoir pousser les Hussards, & découvrir les mouvemens que Villars faisoit derrière eux.

Le Prince Eugène s'étant ainsi éloigné de l'Escaut, l'armée Française profita de la nuit pour s'y porter toute entière. Elle avoit été précédée par un corps, qui jetta des ponts sur ce fleuve, entre Bouchain & Dénain. Le bonheur de Villars (car quel autre nom donner à ce succès?) fut cause que ces ponts furent jettés entre ces deux postes ennemis, sans qu'aucune patrouille parût pour éclairer ce qui se passoit dans les quatre à cinq lieues des rives de l'Escaut, entre Bouchain & Dénain.

Cette avant-garde, profitant, avec célérité, de cette incroyable négligence, se porta en avant, & pénétra au travers de prairies très-molles & très-marécageuses, jusqu'au delà de Hauterive & de Neuville. Ayant franchi ces dangereux défilés, dont la tête auroit pû être gardée par quatre escadrons au plus, de manière à retarder de plusieurs heures le passage de l'armée entière, cette avant-garde se forma en bataille, & bientôt elle fut jointe par le reste des Français.

La grande sécurité qui régnoit dans les lignes de Dénain à Marchiennes, & la négligence du Commandant en chef, ne les lui ayant pas mieux fait mettre en état de défense, qu'il n'apportoit d'attention sur l'Escaut, & sur la plaine, les mauvais parapets de terre qui les défendoient furent escaladés, presque sans coup-férir. Quelques minutes suffirent pour les ébouler, de manière à ne plus s'opposer

au passage de la cavalerie. Le poste de Dénain, sur la rive gauche de l'Escaut, fut emporté, la bayonnette au bout du fusil. Comme nous avons observé qu'il n'y avoit qu'un seul pont à cet endroit, les fuyards étant trop pressés pour aller chercher celui de Prouvi, se précipitèrent sur ce pont unique en si grande quantité, qu'il rompit sous leurs poids; & que tout ce corps d'armée, se trouvant séparé du Prince Eugène par l'Escaut, fut détruit ou fait prisonnier.

Ce fut envain, qu'averti trop tard de ce qui se passoit, ce Généralissime accourut sur les hauteurs de la rive droite de l'Escaut, il n'y put être que le témoin de la destruction totale du corps de Dénain. Ce fut alors que *mordant son gant de rage*, il dut se reprocher amèrement de n'avoir fait jetter *qu'un seul pont*. Cette grande négligence rendit l'attaque qu'il vouloit faire de la redoute placée à

la tête du pont de Prouvi, absolument impossible à exécuter.

Cette suite de témérités & d'imprudences n'auroit pu avoir lieu, si, comme l'assûre son historien, ce Prince avoit pu obtenir que le Quesnoy lui servit de principal dépôt pour ses munitions de guerre & de bouche, pendant le siége de Landrecy. Mais, comme les Alliés avoient fait la grande faute d'avoir une communication trop longue pour pouvoir être bien en sûreté : comme cette communication étoit trop négligemment fortifiée & gardée, pour être à l'abri d'un ennemi vigilant ; comme enfin toutes les ressources, pour le faire soutenir par le Prince Eugène, se bornoient à avoir les seuls ponts sur l'Escaut, dont nous venons de parler ; tant de fautes capitales furent punies autant qu'elles avoient mérité de l'être.

Quatre ans après, nous pouvons

en revanche, trouver dans la conduite de ce grand Général, de beaux exemples de capacité & de valeur.

L'armée Impériale ayant formé, sous ses ordres, le siége de Péter-Waradin, fut assiégée elle-même dans son camp, par l'armée Turque. Cette méthode, qui paroît être la seule de leur Tactique, ayant quelque mérite, quoiqu'elle ne consiste qu'à creuser beaucoup la terre, mais dans une direction très-facile à être enfilée; de manière que s'ils sont à couvert de ce qui se passe en face d'eux, ils se trouvent presque à découvert sur leurs flancs, & sur leurs derrières; cette méthode, disons-nous, qui n'est pas plus raisonnée que celle de leurs combats, où ils ne considèrent que ce qui se trouve en face d'eux, avoit pourtant un peu gêné l'armée Impériale.

L'obligation où son Généralissime se trouvoit de pénétrer au travers des

retranchemens de ces barbares, pour former une attaque en ligne, l'obligea de faire défiler la droite de son infanterie, sur huit colonnes, ayant ordre de se déployer pour former la ligne, dès que le terrein le leur permettroit. Ces colonnes furent chargées si valeureusement par les Turcs, que malgré tous les avantages qu'un de nos Tacticiens modernes prétend être attachés à cette formation, ces colonnes prises en tête & en flanc, furent enfoncées, divisées en corps désunis, & tout de suite obligées de repasser, non-seulement le retranchement Turc, mais même le premier de leur camp. Poursuivis sans relâche, les Impériaux ne trouvèrent bientôt plus d'asyle que derrière leur second retranchement; ils étoient près d'y être forcés, lorsque deux mille chevaux, détachés de la gauche, vinrent charger en queue cette cohue de Janissaires, & percer l'épaisse masse

de ces imprudens combattans. Comme ils ne sçavent guères que faire effort vis-à-vis d'eux, cette charge imprévue les mit bientôt en désordre; &, passant rapidement, suivant leur génie ignorant, de l'excès de l'audace, à celui du découragement, toute l'armée s'enfuit, abandonnant artillerie, tentes & bagages.

Cette bataille paroît bien décisive contre l'ordonnance en colonnes, & absolument en faveur de l'ordonnance déployée. Nous verrons pourtant dans la suite, que ces mêmes Turcs qui n'ont point changé de Tactique, ont été également vaincus avec l'ordonnance *des quarrés*.

Les observations militaires qu'on peut faire sur cette journée, & sur toutes les autres que nous aurons lieu d'examiner entre leurs armées, & celles des autres Puissances de l'Europe, prouveront, de la manière la plus démonstrative, que les ordon-

nances tant soit peu régulières, & surtout celles qui forment un grand ensemble, ont toujours triomphé, & triompheront toujours d'une foule qui, sans garder d'intervalles réguliers entre ses différens corps; sans avoir de seconde ligne, sans observer ni rangs ni files, ne sçait que se jetter en désordre sur l'ennemi, & faire quelquefois, à la vérité, des efforts si vigoureux sur un des points du front, qu'elle parvient à le percer, mais qui y trouve bientôt la destruction & la mort, comme les Romains l'éprouvèrent à Cannes.

L'année suivante, l'Europe militaire eut encore le second spectacle d'une grande action entre les Turcs & les Impériaux.

Ces derniers avoient assiégé Belgrade, & ils étoient sur le point de la prendre, lorsqu'une armée Turque vint pour la secourir. Comme l'armée Impériale s'étoit couverte par des lignes

de contre-vallation, celle des Turcs ne manqua pas d'ouvrir une tranchée devant ce camp, suivant la méthode que nous avons observé, leur être familière. La nature du terrein étoit assez favorable à cette entreprise. Il régne des hauteurs autour de la plaine où est Belgrade ; ces hauteurs ayant paru trop éloignées de la ville, ou peut-être ayant paru un *peu légèrement*, ne pas mériter d'être prises en considération, les Turcs y établirent des batteries, qui avoient l'avantage de dominer le camp des Impériaux.

Il sembleroit que le Prince Eugène leur laissa bien du temps pour venir à lui, puisqu'ils le cannonèrent impunément depuis le 31 Juillet jusqu'au 15 d'Août ; à la vérité, il avoit alors la fiévre-tierce : les Turcs voyant qu'on les laissoit faire, étoient parvenus à la portée de *mousquet* des lignes de contre-vallation, lorsque

le Prince Eugène prit enfin le parti de les attaquer.

La première ligne des Impériaux, étant sortie de ses retranchemens, & s'étant formée à la faveur d'un clair de lune, sans que les Turcs s'en fussent apperçus, marcha en avant avec lenteur, pour donner le temps à la seconde de se déployer, sur le même terrein ou elle venoit de se former.

Le peu de distance qu'il y avoit entre les deux camps, fut bientôt franchi. L'aîle droite, aveuglée par un brouillard excessivement épais, alla donner dans un boyau des ennemis. Comme la méthode des Turcs est de creuser très profondément la terre, & d'employer ces excavations à faire des espéces de monticules, derrière lesquelles ils sont en sûreté du feu de la place; la cavalerie Impériale se trouvant le nez placé sur un de ces boyaux, fut obligée de faire usage de son feu. Pour cette fois, cet usage vicieux

vicieux fut ſur le point de lui être infiniment utile : les Janiſſaires, ſurpris au dernier point de cette attaque, furent près de s'enfuir ; mais, les Spahis & les Tartares ayant tenu ferme, contre leur ordinaire, les Janiſſaires ſe raſſurèrent, & revinrent garnir leurs tranchées, d'où ils faiſoient un feu qui, ſans être régulier, étoit cependant aſſez incommode. La néceſſité de les chaſſer de leurs boyaux; la grande obſcurité du brouillard, & les coupures du terrein, n'avoient pas permis à la ligne d'obſerver l'enſemble qu'il eſt ſi eſſentiel de garder, ſur-tout vis-à-vis des Turcs. Ses aîles s'étoient étendues de manière qu'il y avoit un grand vuide à la droite du centre : le brouillard étant venu à tomber tout-à-coup, les Janiſſaires ſe jettèrent en foule dans cette crevaſſe; &, attaquant la ligne, de front & de flanc, ils parvinrent à l'ébranler. Mais ces imprudents attaquans,

n'ayant aucune troupe pour veiller sur les mouvemens de la seconde ligne Impériale, furent aussitôt attaqués eux mêmes, à dos & en flanc, par cette seconde ligne. Cette attaque, conduite par le Prince Eugène en personne, fut si vive, & si décisive, que les Turcs furent obligés de chercher à se mettre à couvert derrière leurs batteries & leurs lignes. Peu de temps suffit pour les y forcer, & pour rendre la bataille de Belgrade aussi glorieuse pour le Prince Eugène, & pour l'armée Impériale, que celle de Zenta.



CHAPITRE V.

Apperçu approfondi des Ordonnances, Réglemens & Ouvrages Militaires ayant eu le plus de célébrité depuis l'époque de 1717, jusqu'à la Paix de Breslaw.

§. I.

Comparaison des progrès de l'Art de la Guerre, avec ceux des autres Arts.

En comparant l'état de l'art militaire, avec celui où se trouvoient, à la brillante époque que nous venons de parcourir, les autres arts & les autres sciences, il est difficile de n'être pas frappé de l'immense différence qui se trouve entre leurs différens progrès. Les dernières marchoient à pas de géant, vers la perfection, tandis que

l'art de la guerre, ayant eu quelque éclat sous les grands Généraux de Louis XIV, & sous l'illustre Montécuculli, (souvent assez heureux pour n'avoir à combattre que des Généraux médiocres, commandans des armées lourdes & très peu instruites,) avoit paru dépendre encore plus de la capacité des Chefs, que de principes positifs, & de maximes certaines, dont l'exacte observation assurât, au Général qui les mettoit en pratique, des avantages décisifs, sur celui qui les négligeroit.

Ce grand art, à-peu-près abandonné à la pratique & au hazard, paroît avoir été alors si peu approfondi, que la révolution dans la Tactique, dont nous verons de nous occuper, se joignant à un mauvais choix de Ministres &, par conséquent, de Généraux, avoit fait passer toute la supériorité du côté des ennemis de la France, jusqu'à ce que

Villars, s'élevant par la force de son génie & de sa fortune, au-dessus de tous les obstacles que faisoit naître sans cesse le peu de théorie des Généraux & des troupes, sçut profiter avec capacité & la plus grande ardeur de quelques momens favorables, pour rendre aux armes Françoises une partie de leur ancien éclat.

La vie de ce grand-homme, prouve, sans doute, à quel point il possédoit les plus grandes parties de la science militaire. Mais ne prouveroit-elle point qu'il s'étoit trop élevé pour redescendre jusqu'aux détails précieux, qui forment les bâses de la constitution & de la formation des troupes, & desquels, par conséquent, une grande partie de leur utilité, dépend absolument ?

Ne pourroit-on pas reprocher la même chose à ce Feuquières, dont nous venons de faire un éloge si mérité ? En un mot, la légèreté Fran-

çaise n'a-t-elle point influé sur leur manière de voir, & de présenter les objets ?

Tous ceux qui sont près du résultat, arrêtant & fixant leur attention, sont présentés par ces deux grands hommes, avec les traits distinctifs du génie.

Mais Montécuculli n'a-t-il pas donné une preuve décisive de l'excellence de ce jugement étranger, dont le doyen des Ministres de l'Europe, fait tant de cas [1]. En s'arrêtant d'abord, avec le plus grand soin & le plus grand détail, sur les bâses de la constitution, de la formation, de l'armement & des exercices de l'armée ?

Sans doute il seroit téméraire de vouloir déterminer une opinion à cet égard, & d'oser assigner la place que

[1] Tous ceux qui ont été à Vienne, reconnoîtront aisément l'homme distingué à tant de titres, que nous indiquons ici.

doivent occuper d'auſſi grands-hommes ; mais, en notre qualité d'Hiſtorien, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer cette différence. S'il nous eſt permis d'indiquer notre opinion particulière, nous dirons que, s'il avoit exiſté, à cette époque, un ouvrage Français ſur le militaire, fait avec autant de jugement & de génie que celui de Montécuculli, ces bâſes ſi importantes, qui, depuis les trois quarts d'un ſiécle, n'ont pu encore être fixées, & dont l'indéciſion a cauſé tant de malheurs & publics & particuliers, ſeroient à préſent déterminément, & invariablement poſées.

Alors devenant, chaque jour, ainſi que celles de tous les autres arts, plus connues & plus démontrées, elles préſenteroient, comme ces dernières, la grande & belle perſpective d'une carrière, dont la vaſte étendue pourroit être déterminée ſans er-

reur & ſans exagération ; & dans laquelle on ſeroit toujours à portée de meſurer la force de ſes talens, avec la tâche qu'on s'eſt impoſée.

§. I I.

Apperçu approfondi des Réglemens & des Ordonnances du commencement du Règne de Louis XV, juſqu'à la Paix de Breſlaw, en 1742.

Le premier changement arrivé dans le militaire, depuis la mort de Louis XIV, fut l'établiſſement d'un Conſeil de Guerre. En le voyant préſidé par le Maréchal de Villars ; en liſant les noms de Puyſégur, de S.-Hilaire, de Joffreville, parmi les neuf Membres dont étoit compoſé ce Conſeil, il n'eſt point de militaire qui ne s'attende à voir les travaux d'Officiers auſſi diſtingués, produire les plus grands avantages.

Si l'on pouvoit ajouter quelque foi

aux préambules, on croiroit que tel fut alors l'eſpoir de l'adminiſtration. Il (Louis XIV) étoit perſuadé que « toute l'autorité de chaque par» tie du miniſtère, réunie dans la per» ſonne d'un ſeul, devenoit ſouvent » un fardeau trop peſant, pour celui » qui en étoit chargé » ;

» Que la vérité parvenoit ſi diffici» lement aux oreilles d'un Prince, » qu'il *étoit néceſſaire que pluſieurs per» ſonnes fuſſent à portée de la lui faire » entendre* ; & que, ſi l'on n'intéreſ» ſoit pas au Gouvernement, un certain » nombre d'hommes auſſi fidéles qu'é» clairés, il ſeroit preſque impoſſible de » trouver toujours des ſujets aſſez fer» mes & inſtruits, qui fiſſent moins » regretter la perte des perſonnes con» ſommées dans la ſcience du Gou» vernement [1] ».

[1] *Mém. du Régent*, tom. I. Lorſqu'on connoît un peu l'eſprit qui conduiſoit Louis XIV, on a peine à croire qu'il ait jamais déſiré que *pluſieurs perſonnes fuſſent à portée de lui faire entendre la vérité*. Mais, en revanche, on peut remarquer

Voilà, sans contredit, les grands principes de la matière, exposés de la manière la plus victorieuse. L'utilité de ces établissemens paroît donc avoir été, dès ce moment, entièrement démontrée. Si l'on avoit restreint les pouvoirs de ces conseils « à » discuter les affaires difficiles, pour » perfectionner les réglemens, les » établissemens & toutes les affaires » qui ne pressoient pas..., conserver » un Ministre pour l'expédition des » affaires journalières & pressantes, & » non pas en laisser la disposition » aux seuls Ministres, comme l'observe fort judicieusement l'Abbé de S.-Pierre [1], « ce qui a certaine» ment de grands inconvéniens », (de l'aveu même d'un homme qu'on ne soupçonnera pas d'avoir voulu diminuer le pouvoir de l'autorité [2],) l'ad-

combien il étoit facile alors de diriger l'opinion publique, avec un *Arrêt du Conseil*. Les temps sont un peu changés.

[1] *V. ann. Pol.* tom. 2. pag. 109.

[2] *Mem. de Bervick*, tom. II. pag. 240.

miniſtration feroit à preſent, bien perfectionnée.

Sans doute il faut attribuer au peu d'ordre, & à la confuſion d'idées qu'éprouvoient les Membres diſtingués du conſeil de guerre, le peu de choſes qu'ils ordonnèrent alors pour l'avantage du militaire.

L'ordonnance qu'ils rendirent le 2 Juillet 1716, avoit ſans doute, un très-grand but d'utilité générale, en mettant les citoyens à l'abri des violences, & des pillages auxquels la longue guerre de la ſucceſſion, avoit accoutumé les troupes. Elle en eut un, encore plus relatif au militaire, en prévenant la déſertion. A la vérité, ſur ce dernier point, elle paroîtroit avoir été trop rigoureuſe. Une loi contre laquelle réclame ſans ceſſe l'humanité, peut exiſter dans le droit, mais eſt preſque toujours violée par le fait. Grand & terrible inconvénient, reſultant non ſeulement des

loix militaires des Français, mais encore de tant d'autres de leur législation.

L'ordonnance du mois d'Octobre suivant, n'aboutit qu'à faire payer les citoyens, pour l'établissement de casernes, dont la plupart sont encore à établir.

L'expérience ayant fait voir que les précautions prises contre les pillards, par l'ordonnance du mois de Juillet 1716, n'étoient pas suffisantes, le conseil de guerre en fit rendre une autre du 8 Avril 1718, pour couper jusqu'à la dernière racine de ce mal.

Ses regards s'étoient portés sur l'objet important de la conservation des soldats. Dans l'ordonnance du 20 Avril 1717, concernant les hôpitaux, on trouve quelques remédes aux plus grands abus; mais, comme par malheur, l'administration de ces établissemens, même des militaires, est

ſujette aux plus criantes & aux plus faciles injuſtices, l'intérêt d'éluder les régles, eſt bien autrement actif que le devoir, ou la capacité de les faire obſerver [1].

Ce fut peu de temps après que Villars, mécontent avec raiſon, des innovations propoſées à ſon inſçu, & paſſant malgré ſon avis, ayant offert pluſieurs fois de quitter ſa place, finit par la voir ſupprimer, ainſi que le conſeil entier.

On voit à regret dans ſa vie, la triſte preuve de la difficulté qui ſe trouve, même pour les meilleurs eſprits, d'être toujours d'un avis uniforme, ſur les opérations dont ils

[1] L'expérience de ſoixante années a pourtant fini par améliorer l'état du Soldat à l'hôpital : il y eſt certainement beaucoup mieux à préſent qu'il ne l'étoit lors de cette ordonnance : mais n'en coute-t-il pas beaucoup trop d'argent au Roi, pour lui procurer ce foible bienfait ? C'eſt ſur quoi il eſt bien facile de ſe former une opinion ; mais il faudroit diſcuter trop long-temps, & entrer dans trop de détails pour le prouver.

doivent connoître le plus parfaitement le fort & le foible.

L'envie de briller ; la jalousie de pouvoir ; le désir secret de contrarier un homme dont le grand mérite fatigue & blesse d'autres hommes inférieurs à lui, vis-à-vis du public, mais supérieurs momentanément, dans l'empire passager du crédit ; telles étoient les causes des dégouts sans nombre, qu'on donnoit à cet illustre Président. C'est avec une vraie peine, qu'on trouve au nombre de ceux dont il eut alors à se plaindre, le Marquis, depuis Maréchal de Puységur.

La discussion qu'il eut avec lui, au sujet de la suppression des étapes, & de l'augmentation de la paye, semble prouver qu'il étoit possible d'avoir quelquefois raison, en étant d'un avis différent de celui de ce grand homme ; mais il paroit aussi que ce triomphe n'étoit ni assez grand, ni assez vraiment utile, pour donner à

un Président, le sensible dégoût de faire passer dans le même conseil, deux objets contre son avis, & de discréditer ainsi dans le public, le poids que doit avoir toute opinion motivée d'un des premiers personnages de l'administration [1]. C'est à ce petit nombre d'opérations, & à deux réformes, dont la dernière paroît avoir été peu judicieusement concertée, qu'aboutirent les travaux & la réunion des talens des militaires les plus distingués de l'armée. Ils employèrent, ou plutôt ils laissèrent s'écouler, près de trois ans, sans avoir laissé d'autres traces de leur faible & languissante administration.

La raison en est aisée à sentir.

---

[1] Nous n'ignorons pas que des anecdotes ayant quelques poids, nous donnent la raison des contrariétés, & des oppositions que rencontroit sans cesse Villars, dans le traité qu'il avoit négocié avec l'Empereur, par lequel le Duc d'Orléans étoit dépouillé de son droit de succession à la Couronne de France.

La forme des conseils, répugnoit au caractère décidé du Régent : il lui étoit plus commode de prendre son parti, sur le rapport qu'on lui faisoit d'une affaire, que de l'entendre discuter. Son autorité pouvoit être quelquefois choquée, par l'opinion différente d'un Président qui auroit pu avoir assez de crédit ou de raison, pour faire passer une décision contre l'avis de ce Prince. C'en étoit plus qu'il ne falloit pour l'engager à seconder efficacement le penchant qui porte tant d'hommes à contrarier l'opinion de leurs chefs, lorsqu'ils ont le pouvoir de le faire sans se compromettre.

De cette contrariété naquirent sans doute la lenteur & le peu d'énergie que le Public ne tarda pas à trouver dans les résolutions de ce conseil. C'étoit tout ce que demandoit le Régent : dès qu'il en fût assuré, la même main qui avoit élevé ce fantôme

tôme, mais qui avoit tout fait contribuer à l'empêcher de prendre quelque consistance, finit par le faire disparoître.

D'après la langueur où il n'avoit cessé d'être, personne ne parut s'appercevoir de sa disparition.

Le 5 Février 1720, & le 22 Mai 1722, le nouvel administrateur de la guerre, fit rendre les ordonnances qui ont le plus contribué à élever le corps de notre artillerie, à cette supériorité dont toute l'Europe convient.

Pendant le régne de Louis XIV; chaque Commandant d'Ecole se conduisoit suivant ses principes, ou ses idées; il n'étoit point question dans ces Ecoles, de sappes, ni de mines; cette dernière connoissance étoit loin d'être parvenue au point où l'a portée l'école de Verdun, sur tout depuis qu'elle est dirigée par M. de Ruggi. Les ordonnances & le Mé-

moire en forme d'Instruction, dressés par MM. le Camus & de Valière, renferment plusieurs des grands & invariables principes, pour tirer le meilleur parti possible de l'artillerie.

Cette branche de l'art de la guerre étant soumise à des calculs aussi rigoureux que précis, n'a pu manquer d'arriver bientôt à sa perfection, en éclairant sa théorie par de fréquentes épreuves.

On doit la justice au Régent, de dire que, si le nom de ce Prince éclairé, n'est pas mentionné avec ceux que nous venons de citer, il n'est pas moins vrai que ses lumières, son expérience, & son application le mirent en état de signer, ce dont il avoit très-*véritablement pris pleine & entière connoissance.*

Les deux ordonnances, sur le fait des milices, que fit rendre M. le Blanc, en 1726, méritent, à quelques

égards, d'arrêter un moment notre attention.

Il assûre, dans le préambule, que les précédentes levées d'hommes, *étoient fort onéreuses*; & pour les rendre plus commodes, il ordonne qu'on les portera *jusqu'à soixante mille hommes*.

Cette forme d'enrôler les hommes de force, & de les obliger d'aller s'exposer à des périls, pour lesquels la nature leur a donné si souvent le plus grand éloignement, sans que l'état, qu'on les force d'adopter, leur présente aucun des dédommagemens de gloire & d'utilité qu'il offre à leurs Officiers, est sans doute l'exercice le plus terrible de cet énorme pouvoir, attribué presque par-tout au Souverain. Mais la nécessité, cette loi si impérieuse, & sans doute encore plus la grande commodité qui résulte de cette forme pour le Ministère, ont fait adopter cette méthode, jusques dans le pays où le particulier

eſt le plus maître de diſpoſer de lui ; & où ſa propriété eſt la plus reſpectée.

A la vérité, la milice Anglaiſe ne ſe tire point par devant un Subdélégué, ou quelque Commiſſaire des guerres, s'en repoſant encore aſſez ſouvent, ſur de ſimples Commis : mais, cette fâcheuſe cérémonie s'exécutant en conſéquence de la loi, ceux qui y ſont aſſujettis tirent en régle, ſous les yeux de leurs Magiſtrats ordinaires.

Aucun de ces miliciens ne peut être envoyé comme recrue, dans les troupes de ligne, à moins qu'il n'en ait le déſir, prouvé par ſa ſouſcription, à l'engagement le plus volontaire. Son ſervice eſt rarement très-pénible ; &, lorſqu'il en a rempli le temps, il ſe retire tranquillement, ſans qu'on puiſſe jamais le prolonger ſous aucun prétexte.

Mais remettons le reſte de nos obſervations ſur cet article important, au moment où nous nous occuperons

des dernières ordonnances rendues à ce sujet [1].

Le 28 Mai de l'année 1731, comme on se disposoit à faire la guerre, on rendit une ordonnance pour régler l'habillement, l'équipement & l'armement de la cavalerie, ainsi que la hauteur des chevaux. Cette même ordonnance enjoignit aux Officiers de reprendre la cuirasse, & aux Cavaliers, de prendre le plastron.

L'ordonnance du 15 Février 1734, portant réglement sur les équipages des Officiers, tant généraux que particuliers, annonçoit un esprit d'ordre & de prévoyance, entièrement conforme à l'esprit général qui conduisoit le Ministère. Mais c'en est assez & peut-être même un peu trop, sur ces détails : hâtons-nous d'avancer dans la carrière que nous avons à parcourir.

[1] C'étoit dans notre quatriéme volume que nous en aurions parlé ; mais en ayant fait le sacrifice, cette discussion restera, du moins encore quelque temps, dans notre porte-feuille.

§. III.

Coup d'œil rapide sur quelques Ecrits d'Auteurs Militaires ayant fait le plus de sensation, dans cette même époque.

SI nous n'avons cité ni Santa-Crux, ni plusieurs autres Auteurs militaires, de la fin du dix-septiéme siécle, & du commencement du dix-huitiéme, ce n'est nullement que nous ne connoissions & ne sentions tout le mérite de leurs ouvrages, sur-tout de celui du premier : mais, comme ils ont été, ou les contemporains, des grands maîtres, dont nous avons examiné les principales maximes, ou leurs successeurs, il nous a semblé que nous tomberions dans des répétitions qu'il est bon d'éviter à nos lecteurs, & à nous, en parlant encore des mêmes objets, bien traités sans doute, par ces premiers Auteurs, mais vus plus

en grand, par ceux auxquels nous nous sommes bornés.

Les ouvrages de ces Officiers distingués contiennent des détails très-instructifs & très-utiles. Si le plan de cet ouvrage, ne nous a pas permis de nous y arrêter, il ne doit cependant pas nous empêcher de remarquer que, le plus grand nombre n'ayant parlé que de ce qu'il a vu, que de ce dont il avoit pleine & entière connoissance, leurs ouvrages nous ont paru plus utiles à lire & à méditer, que ceux où quelques Modernes, donnant un libre essor à leur imagination, ont employé des volumes à entasser supposition sur supposition; & par conséquent d'ordinaire, chimère sur chimère.

Mais un de ces Modernes, dont nous ne pouvons nous dispenser de parler, quoi qu'il semble, à beaucoup d'égards, ne pas le mériter beaucoup plus que les autres, est le Chevalier

Folard. Ses idées n'ont assurément rien de bien neuf, & encore moins rien de bien utile. Mais la sorte de célébrité qu'il sut acquérir dans son temps, célébrité que nous avons encore trouvée établie, lorsque nous avons étudié, dans notre jeunesse, les principes de la guerre, nous oblige de nous arrêter un moment, pour rendre compte des motifs de la grande sensation qu'il a faite, dès les dernières années de Louis XIV.

Le Chevalier Folard avoit été témoin des brillans succès des armes de ce Monarque si éblouissant. Sa jeunesse, vivement frappée de cet éclat, en avoit conservé la mémoire, avec cette facilité & cette durée qu'elle a d'ordinaire, à cet âge.

La formation profonde des bataillons, sur huit de hauteur, étant extrêmement analogue à celle de la légion Romaine; les armes défensives, & les armes de longueur de cette an-

cienne milice, ayant également un rapport assez marqué, avec la forme de ces bataillons; leurs succès à la guerre, étant à-peu-près les mêmes, il est bien naturel que la tête du Chevalier Folard, échauffée par le désir de la gloire, & de conserver l'honneur du nom Français, ait attribué les disgrâces & les revers humilians de la guerre de la Succession, à la révolution dans la Tactique, dont nous avons rendu compte dans notre troisiéme chapitre.

Il auroit été simple & naturel de le dire; mais il étoit bien plus beau d'être le créateur d'un nouveau systême, & de s'ériger en législateur du Militaire. L'homme conçoit si facilement un ensemble d'idées plus combinées, pour se faire une réputation, que pour procurer un avantage général, qu'il n'est pas sans vraisemblance, que le Chevalier Folard, non sans y avoir beaucoup rêvé, soit ainsi parvenu

à accoucher, un beau jour, de sa monstrueuse colonne. En entrant dans le cahos de sa formation, la chose qui paroît la plus claire, est sa ressemblance avec la phalange Macédonienne, avec les légions Romaines, & celle qu'il a été obligé de lui donner, avec les bataillons du temps de Condé & de Turenne, parce qu'il falloit bien que des Soldats armés de fusils, pussent quelquefois en faire usage. C'est à cette formation, vraiment bizarre, c'est à ce grand effort de génie, d'avoir placé vingt-quatre hommes de hauteur, au lieu de huit, que nous sommes redevables d'avoir vu, (heureusement sur le seul papier,) « la machine la plus lourde, » que le Maréchal de Saxe con- » nût [1] ».

En faisant voir la difficulté extrême de porter ces épais bataillons de huit

[1] Rêveries du Comte de Saxe.

de hauteur, à droite ou à gauche : en rendant compte des moyens compliqués & excessivement lents, à l'aide desquels ils y parvenoient, nous avons montré le grand vice de cette formation &, à bien plus forte raison, celui d'un corps dont la profondeur est triple.

Aussi, après s'être embrouillé dans un inextricable cahos, c'est en vain que le Chevalier Folard se débat pour s'en tirer. Tous les grands efforts d'imagination qu'il prodigue, n'auroient eu d'autre effet, (si jamais on s'étoit avisé de les essayer), que d'augmenter encore, s'il étoit possible, la confusion ; & d'offrir au canon ennemi, le point de mire le plus facile à atteindre.

Tel est l'apperçu général que donne la lecture volumineuse & fatigante, des Ecrits de ce *Père de l'Ordre profond*. Comme nous serons, par malheur, obligés de reparler encore à ce sujet,

nous n'en dirons pas ici d'avantage.

C'étoit dans notre quatriéme Volume, que nous avions le projet de reparler de Folard, en discutant les systêmes d'Ordre profond & d'Ordre mince, qui ont, pendant quelques années, fait fermenter à un si haut dégré, la plupart des têtes de l'armée. Mais le silence que nous nous sommes imposés sur cet objet de controverse militaire & sur celui de l'examen des ordonnances rendues depuis la paix de 1763, par déférence pour les travaux & les décisions du conseil de la guerre, qui, portant son attention sur tous les points importans de l'armée Française, va sans doute établir un code militaire vraiment respectable par sa justice & par son utilité, si, disons-nous, nous avons fait le sacrifice de presque toute notre quatriéme partie, & celui de plusieurs objets assez piquans qu'elle renfermoit, nous n'avons pas du moins voulu laiss-

ſer ignorer notre manière de voir ſur preſque toutes les opinions de Folard, & ſur celles de tous ceux qui ont eſſayé de les faire prévaloir, en les appuyant bien plus, ſur des maximes théoriques, que ſur des exemples de ſuccès à la guerre.

Si la juſtice ne nous obligeoit pas, après avoir indiqué nôtre opinion, peu approbative, ſur une des plus grandes idées de cet Auteur, de faire en même-temps l'éloge de ſon zéle & de ſon application aux différentes branches de l'art militaire, nous ceſſerions ici d'en parler; mais nous devons à ſa mémoire, de faire obſerver qu'il fut un des premiers à s'appercevoir de l'extrême & inutile peſanteur qu'on donnoit de ſon temps à l'artillerie. Non content d'avoir fait ſentir ce vice, il ſçut en entrevoir le reméde.

A la vérité le raccourciſſement qu'il propoſoit de faire aux canons, étant environ de cinq ſixiémes, étoit trop

considérable, pour que ces nouvelles piéces eussent la justesse à laquelle sont parvenues celles dont nous sommes redevables à M. de Gribauval. Mais ce projet offroit un changement aussi possible qu'avantageux à faire. Comme il paroît que Folard a mis sur la voie, il peut être considéré comme celui auquel l'art militaire est redevable d'un changement général dans toute l'artillerie. Ce changement, au moyen duquel les piéces actuelles étant bien moins pesantes que les anciennes, il a été possible d'augmenter le nombre des bouches à feu, jusqu'au point prodigieux où elles sont parvenues dans les armées Autrichiennes & Prussiennes, étant de nature à rendre les guerres plus chères, & par conséquent plus rares, est donc une obligation dont le genre-humain doit marquer sa reconnoissance à la mémoire de Folard.

9 Ce projet, tout imparfait qu'il

étoit encore, fut récompensé par un homme très-connoisseur dans cette partie. Le Chevalier Folard lui dut la commission de Colonel, une gratification, & la satisfaction si flatteuse pour le talent, de recevoir ces récompenses comme une preuve non équivoque du cas que faisoit le Régent, du travail de l'Auteur.

Nous avons déjà parlé des ouvrages du Maréchal de Puységur. Ce véritable homme de guerre, est un de nos premiers Officiers qui ait senti l'importance d'assujettir les grands détails de la Tactique à des calculs & à des régles précises. Il paroît être le premier qui ait trouvé le moyen d'assûrer les Généraux, de pouvoir faire exécuter de grands mouvemens en colonne, ou en ligne, avec ordre & précision, dans un temps fixe & déterminé.

A la vérité, il ne paroît pas qu'on fut encore fort avancé de son temps,

dans la connoissance des moyens de parvenir à aligner le front des bataillons ; ni de déterminer la largeur de l'emplacement de leur front, puisqu'il nous apprend qu'*il étoit marqué par des jalons, plantés à la tête des différens corps* [1].

Les bataillons ainsi alignés, & ainsi espacés à la tête de leur camp, ne pouvant traîner ces jalons avec eux, étoient bientôt privés d'un secours, dont ils ne sçavoient point encore se passer ; & presque toujours, par conséquent, ils étoient obligés de marcher à l'ennemi, en ordre déployé.

Le moyen d'alignement, que donne le Maréchal, étant de s'aligner sur le centre, les Majors crioient à-tue-tête, *serré au centre* [2]. A force d'exécuter

[1] Art de la Guerre, par le Maréchal de Puységur. Tom. I.

[2] Rêveries du Comte de Saxe.

ce

ce commandement, ce centre devenoit si serré, qu'il crevoit en avant. L'inégalité du pas des soldats donnoit alors beau jeu aux aîles du bataillon, pour avancer ou retarder leur marche arbitrairement : bientôt le bataillon déchiqueté & festonné, étant voisin d'un autre qui étoit également en désordre, la ligne entière n'avoit plus qu'une fausse direction, « & elle » étoit obligée d'arrêter pour tirer ; » ce qui est le comble de la misère », nous dit le Maréchal de Saxe.

On auroit sans doute quelque peine à concilier la lenteur inévitable de cette marche avec celle de douze lieues dans 18 heures, que Puységur nous assûre avoir été faite par de l'infanterie, (à la vérité sans nous apprendre en quel endroit, ni en quel temps.) Elle ne paroîtroit pas plus s'accorder avec la vîtesse qu'il suppose à celle qu'il met en action dans la guerre entre la Seine & la Loire ; & elle paroîtroit même

être très-positivement contredite par celle de Turenne, qui fit vingt-cinq lieues en trois jours de temps, avec son armée entière pour se porter sur S.-Venant en 1657 : mais ces difficultés s'évanouissent, en considérant que les plaintes du Maréchal de Saxe sur l'excessive lenteur de la marche des troupes de son temps, ne regardent absolument que la marche d'une armée en ordre de bataille, & non pas celle d'une armée en ordre de marche.

Or nous avons vu que Turenne marchoit aussi pesamment aux ennemis, lorsqu'il étoit en ordre de bataille ; parce que, nous dit-il, « deux » armées ne marchent l'une sur l'autre, » qu'avec beaucoup de précaution [1] ».

Ce même Maréchal de Saxe en vient jusqu'à nous dire « que le se» cret des manœuvres & des combats,

[1] Mémoires de Turenne, Tome II.

» est dans les jambes [1] ». Aussi chercha-t-il à établir, à l'exemple des anciens, ce pas cadencé, que Folard, qui avoit vu tant de belles choses chez eux, paroît pourtant avoir négligé; & commença-t-il à y mettre quelque uniformité, au moyen de la cadence d'une musique militaire.

Ce fut pendant le temps de son fameux camp de Courtray, qu'il s'attacha le plus à établir cette bâse importante. Les autres, non moins utiles, étant propres à donner de la vîtesse, & de l'ensemble au Soldat, ne furent pas non plus négligées; mais elles étoient alors trop légèrement apperçues, pour pouvoir être solidement posées.

Je ne m'occuperai point ici de ce bataillon rond, proposé par le Maréchal de Puységur; malgré sa complication, & son extrême pesanteur, ce

[1] Rêveries du Maréchal de Saxe.

projet venoit cependant d'une idée très-militaire. Celle de donner à l'infanterie, un ordre dans lequel elle puiſſe, avec ſuccès, ſoutenir les efforts de la cavalerie, mérite aſſûrément bien cette qualification.

Les angles quarrés, & les flancs des bataillons, étant les parties foibles par leſquelles ils étoient & ſont encore le plus ſouvent mis en déſordre, le déſir de les mettre à couvert de ce danger avoit fait aſſez d'illuſion à ce Général, pour lui fermer les yeux ſur la défectuoſité d'une machine preſqu'immobile, & que quelques coups de canon, ouvrant & perçant de toutes parts, auroient bientôt livrée aux ſabres de la cavalerie.

Cette dernière arme ne paroît pas avoir été fort connue du Maréchal. Du moins les moyens qu'il propoſe pour la remuer, ſont ſi lourds & ſi défectueux, que, dans les planches même qu'il en a fait graver, on voit

nombre de cavaliers renversés de cheval, quoiqu'ils n'aillent qu'au trot; allure ordinaire de ce temps, même pour la charge la plus décisive. A la vérité, il en existoit une autre connue sous le nom de *charger en fourageurs*, c'est-à dire que l'escadron, le régiment & quelquefois une ligne entière partoit au galop, sans s'assujettir à garder des intervalles égaux; sans observer le moindre ensemble; & s'élançoit ainsi sans former un front tant soit peu régulier, suivant le plus ou le moins de vîtesse des chevaux. Ces braves Chevaliers arrivoient ainsi avec le sabre haut, sans être ni en ligne, ni sans être protégés sur leurs flancs; & le premier arrivé frappoit de son mieux, s'il n'étoit pas tué ou renversé. Heureusement pour eux, comme ils avoient le plus souvent affaire à de la cavalerie Allemande, tout aussi lourde, & qui s'amusoit d'ordinaire à tirailler, ou à de

l'infanterie ſur quatre de hauteur, médiocrement protégée par le feu de ſes petits canons, un mouvement auſſi peu réfléchi & auſſi dangereux leur réuſſiſſoit aſſez ſouvent.

Le maréchal de Saxe, paroît avoir eu des vues bien plus juſtes, ſur le genre de ſervice de la cavalerie : il dit *poſitivement*, qu'elle ne peut être réputée *pour bonne, que lorſqu'elle ſait faire deux mille pas au galop, ſans déranger ſa ligne.*

A l'égard de la cavalerie légère, ſon régiment de Uhlans [1], armé ſupérieurement pour la petite guerre, devoit avoir les ſuccès qu'il eut con-

[1] Ces Uhlans avoient leur premier rang, composé des maîtres. Leurs armes étoient une eſpéce de demi-lance. A la naiſſance du fer, étoit attachée une petite banderole, à-peu-près pareille à celle dont on charge les Huſſards *porte-jalons*, dans des manœuvres de cavalerie en ligne.

L'effet naturel de cette banderole, étoit d'effrayer le cheval de l'ennemi, & de le rendre très-difficile à mener. Ainſi l'on peut juger de l'avantage qu'avoit le Uhlan ſur tout autre cavalier, & par ce moyen, & par celui de ſa demi-lance, dans un temps où les eſcadrons ne ſçavoient guères qu'aller droit devant eux, ſans *fineſſe*.

ſtamment pendant celle de 1741. L'inattention la plus extrême, put ſeule être la cauſe qui fit changer, après la mort du Maréchal, un corps auſſi ſupérieurement armé; ayant un avantage décidé ſur toute autre troupe légère, en corps novice de dragons, qui n'a pu venir au point de ſes aînés, & être ainſi inférieur en grande partie à ce qu'il étoit, qu'avec beaucoup de ſoins & de fatigues.

Ce même Maréchal combat très-fortement dans ſon ouvrage, le mêlange de ces petites troupes d'infanterie, avec la cavalerie, que nous avons vu être ſi fort en uſage, dans le dix-ſeptiéme ſiécle. Son exemple, en commandant les armées, ayant conſtamment été de ne point s'en ſervir, n'a pas nui ſans doute à faire exécuter les principes de ſon livre.

Il paroît encore, par celui du Maréchal de Puyſégur, que la marche

des colonnes avoit le grand inconvénient d'être sujette à s'embrouiller, lorsqu'il étoit question de les développer, & de les mettre en bataille. L'intervalle entr'elles *n'étant réglé qu'à la vue* [1], il est aisé de juger quels obstacles un pays coupé ou montueux, apportoit à la promptitude & à la justesse de leurs développemens.

Cette partie des marches, auroit pu être plus utilement traitée, si les vues théoriques de l'Auteur (comme nous l'avons déjà observé) avoient été appuyées sur les exemples de celles qu'il avoit fait exécuter, soit sous Luxembourg, soit sous Berwick.

Après avoir dit aussi librement notre avis sur ce qui nous a paru laisser à désirer dans le grand ouvrage du Maréchal de Puységur, empressons-nous de rendre hommage

[1] Art de la Guerre, Tome I.

à la beauté & à l'utilité de ses réflexions, sur la bataille de Nordlinguen. Il suffira, pour en faire sentir tout le prix, de répéter encore ce qui a déjà été dit, mais qui vaut mieux que tout ce qu'on pourroit vouloir y substituer, c'est que Frédéric a adopté cette ligne oblique, dont Puységur paroît avoir développé le premier tout le mérite, & fait sentir toute l'utilité.

Il est difficile, sans doute, de rien ajouter à un tel éloge, sans risquer de l'affoiblir. Qu'on nous permette seulement d'observer, qu'à la gloire de donner au plus grand-Homme de guerre de ce siécle, le germe d'une de ses sublimes idées, le Maréchal de Puységur a sçu joindre celle de donner aux Tacticiens, la leçon utile de prendre pour bâse de leurs suppositions, un terrein parfaitement connu. A l'aide de ce secours, un Auteur militaire ne peut plus se

livrer aux écarts d'une imagination qui, comme nous le voyons, dans un de nos meilleurs livres militaires modernes, crée un terrein, ayant conſtamment, en face de la poſition de l'armée, vouée à la défaite, une hauteur importante que cette armée ne ſçait ni garder ni même éclairer. L'abord de cette hauteur, étant abſolument libre, donne au corps qui attaque, la facilité de maſquer ſes manœuvres, & de ſe porter en force ſur le point qu'il lui a été ſi libre de choiſir.

En tranſportant le théâtre de la guerre entre la Seine & la Loire, le Maréchal a voulu que tous les Officiers puſſent ſe trouver à portée de juger ſes opérations ſur le terrein où elles ſont ſuppoſées avoir eu lieu.

S'il a éprouvé quelques critiques, les plus importantes portent ſans doute, ſur les vices de la formation de ſon temps, plus que ſur les ſiens. Comme

nous l'avons déjà fait remarquer, les marches & tous les autres mouvemens d'une grande armée, qu'il ne peut exister de comparaison entre ceux des armées de ce temps, & ceux des armées modernes. Mais, je le répéte encore, il a laissé aux Tacticiens un exemple qui, s'il avoit été suivi, nous auroit épargné cet immense fatras de suppositions éternelles, bâses défectueuses de ces systêmes de cabinet, qui ont quelquefois ébloui les meilleurs esprits, & qui, ayant acquis ainsi une sorte d'existence, imposent à celui qui veut s'instruire, le devoir fatigant de les lire, pour pouvoir les apprécier.



CHAPITRE VI.

Grands changemens dans l'Art de la Guerre, en Suède, en Prusse & en Russie, depuis le commencement du dix-huitième Siécle.

PENDANT qu'à l'exemple de ceux dont nous venons de parler, le troupeau servile des imitateurs faisoit gémir les Presses, & les Imprimeurs trop confians de France, on exécutoit en Suède, & sur-tout en Prusse, ce qu'on projettoit de faire dans notre Patrie.

Les Suédois, formés d'abord par leur grand Gustave, perfectionnés ensuite par Charles XII, avoient une infanterie armée en partie, de piques & de fusils, avec des Officiers & bas-Officiers, pour serre-files.

Cette infanterie marchoit plus vi-

vement & bien plus enſemble, que celles de France & d'Allemagne. Le mêlange qu'elle obſervoit, des armes à feu avec les armes de longueur. L'ordre & l'enſemble qu'elle ſçavoit allier avec la plus grande fermeté, rendoient ſon choc preſque toujours victorieux, vis-à-vis de toute autre infanterie.

On vit une preuve de la docilité de cette brave armée, lorſque Steimboch eut gagné la victoire de Gadelſbuch. Quelqu'ardeur qu'elle eut eue pour charger l'ennemi & pour le défaire, elle n'en étoit pas moins enſemble à rangs ſerrés, lorſque l'action fut finie ; & elle ne ſe baiſſa pour dépouiller les ennemis morts à ſes pieds, que lorſque ſon Général lui en eut donné la permiſſion.

Il y a loin, ſans doute, d'une telle règle, au déſordre habituel de ces troupes Françaiſes qui, s'éparpillant après le gain de la bataille de Nordlinguen ;

après l'entrée dans les lignes d'Arras, & sur-tout après la prompte défaite de Ramillies, sembloient ne se réunir sous leurs drapeaux , que lorsqu'elles en avoient la fantaisie.

La cavalerie Suédoise étoit aussi bien constituée, & aussi bien armée que son infanterie ; mais elle ne pouvoit qu'être inférieure en nombre , à celle des Allemands , parce qu'elle combattoit trop loin de son pays , pour pouvoir en faire venir de nombreuses remontes, & parce que d'ailleurs, la Suéde n'est pas une contrée très-favorable pour les chevaux. Cette cavalerie manœuvroit d'ordinaire sur trois rangs, ainsi que toute cavalerie vraiment solide ; mais elle étoit réduite à n'être souvent que sur deux , à cause de son petit nombre. Instruite par Charles XII , elle ne tiroit jamais dans une bataille : l'usage de sabrer lui étoit interdit : mais elle se servoit de ses longues & lourdes épées, comme

de lances, en portant la pointe au visage de leurs ennemis, le bras tendu, & le poignet en tierce. Cette manière décisive, contre toute cavalerie qui perd son temps à lever inutilement le bras, pour frapper avec plus de force, & qui, par ce mouvement, n'oppose aucune défense à celle qui pointe, étant jointe à des charges exécutées très-vivement, à rangs bien serrés, & sans doute passablement allignés, donna très-constamment l'avantage à la cavalerie Suédoise, dans toutes les affaires qu'elle eut sous Charles XII; à la reserve de celles de Punitz, & de Pultawa.

A la première de ces journées, son Roi étoit à la tête de douze mille cavaliers, qu'il avoit fait percer au travers de la Pologne, pour attendre Schulembourg, sans donner le temps à son infanterie, de pouvoir le joindre.

Le Général Saxon n'avoit à ses ordres que huit mille hommes d'infanterie Saxonne, & seulement mille hommes de cavalerie.

Heureusement, pour lui, que son infanterie étoit à-peu-près armée & constituée comme celle de Suéde ; & plus heureusement encore pour cette petite armée, ce Général, vraiment homme de guerre, voyant qu'il n'avoit pas à craindre d'infanterie, forma ses troupes en quarré : cette formation leur donna assez de solidité, pour repousser les attaques de l'impétueux Charles XII qui chargeoit lui même, suivant sa coutume, à la tête de ses Trabans.

D'après le peu de renseignemens que nous avons pu nous procurer sur cette journée, il paroît que la disposition constante de Schulembourg, fut d'opposer aux charges de cavalerie, un rempart d'armes de longueur, formé par son premier rang,

rang, ayant alors le genou en terre: le ſecond rang, panché ſur le premier, tiroit, preſqu'à-bout-portant, ſur la cavalerie ennemie, & les deux autres tiroient & chargeoient, à-peu-près comme le Baron de Clauſen en a renouvellé l'exemple, à la Bataille de Wélinghauſen.

Ce commencement de diſgrâces, n'étoit qu'un prélude de ceux que la cavalerie Suédoiſe eſſuya, à Pultawa. Sa première charge fut, à la vérité, auſſi heureuſe qu'elle avoit coutume de l'être : l'infériorité de l'armement, & de la ſcience de celle à laquelle elle avoit affaire, ne lui donnèrent pas de grands obſtacles à ſurmonter, pour obtenir ce triomphe paſſager: mais le feu de ſoixante-douze piéces de canons Ruſſes, quoique très-médiocrement dirigé, & celui qui ſortoit des redoutes, (ſous la protection deſquelles la cavalerie du Czar avoit été placée,) joint au déſordre ordinaire

qu'éprouve toute attaque de cavalerie, lorsqu'elle *n'est faite que sur une ligne* [1], mirent bientôt en confusion, cette même ligne victorieuse. Le Czar, secondé très-efficacement par le Prince de Menzickoff, ayant profité de ce moment heureux, pour rallier cette cavalerie, encore plus effrayée que réellement battue, il parvint bientôt à la reformer. Aussi-tôt qu'elle fut remise en ordre, elle tomba assez vivement sur la seule ligne de celle de Charles XII, qui essayoit inutilement de reprendre le sien, sous le feu de l'artillerie Russe : cette charge, commandée par le Czar en personne, eut tout le succès que devoit obtenir une attaque aussi bien préparée. La ligne Suédoise fut entièrement enfoncée, & son Général ayant été fait prisonnier, elle fut encore contrainte de tâcher de se rallier à plus d'un grand

[1] Mercure Français. Histoire de Russie, de Charles XII, de Pierre I. Manuscrits sur le Régne de Pierre-le-Grand.

quart de lieue, derrière ſon infanterie.

Ce grand avantage fut ſuivi d'une attaque générale, & à-peu-près paralléle de l'armée Ruſſe. Son canon, tirant à toute volée ſur les Suédois, ſans être combattu par le leur, acheva de porter le découragement à ſon comble, dans une armée, juſques-là ſi brave. Auſſi elle ne put ſoutenir l'attaque des Ruſſes, par un feu d'un très-médiocre effet, & l'infanterie partagea bientôt, avec la cavalerie, la honte & le danger de la déroute la plus totale.

Ainſi l'on vit, dans ce grand moment, la vérité de la maxime qui aſſûre qu'il n'y a pas d'armée invincible. Celle dont nous parlons, en avoit déjà fourni d'autres preuves, ſans remonter à celles qu'elle en donna quelquefois en Allemagne, ſous les ſucceſſeurs du grand Guſtave. La journée de Feherbellin avoit montré que les Suédois avoient, pour voiſins, des

hommes auſſi propres qu'eux & que toutes les autres nations, à former d'excellens Soldats, lorſqu'ils feroient menés par de grands Hommes de guerre.

L'Electeur de Brandebourg, accouru au ſecours de ſes Provinces héréditaires du fonds de la Franconie, après avoir ſurpris la garniſon Suédoiſe de Rathenau, courut, avec ſa cavalerie ſeule, pour couper la communication des deux corps, dont étoit compoſée l'armée des Suédois. Mais, quelque prompte que fût ſa marche, il ne put empêcher la plus groſſe de ces diviſions d'arriver juſqu'à Féherbellin, lieu marqué pour le rendez-vous général.

Quoique Frédéric n'eût que cinq mille ſix-cents hommes, tous de cavalerie, il ne balança pas à attaquer des ennemis qui avoient dix régimens d'infanterie, & huit-cents dragons. Leur poſition n'étoit pas avantageuſe

pour un combat d'infanterie contre de la cavalerie. Comme ils avoient ſur leur front, une plaine raſe, le grand Electeur ſçut profiter, avec capacité, de cet avantage: ayant commencé par dégager avec vigueur, le Prince de Hombourg, qui avoit eu la témérité, avec ſeize cents chevaux ſeulement, d'attaquer l'armée entière des Suédois, il fit placer douze canons qu'il avoit avec lui, de manière à faire un grand effet ſur ſes ennemis. Ceux-ci, qui n'en avoient pas pour lui riposter, furent ébranlés par ce feu. Bientôt, loin de marcher décidément aux Pruſſiens & à leur batterie, les Suédois s'étonnèrent aſſez de ce feu pour ſe mettre en déſordre, & n'oppoſer qu'une très foible réſiſtance, à l'attaque de l'armée Pruſſienne.

Cette bataille n'offre pas ſans doute, des détails bien ſçavants & bien inſtructifs; mais elle prépare aux ſuccès que cette même milice Pruſſienne

obtint dans la guerre de la Succession.

Sous les ordres du Prince d'Anhalt, huit mille hommes de son infanterie se retirèrent en bon ordre, en traversant la plaine de Hochstedt, sans que l'entreprenant Magnac, à la tête de la cavalerie Françaife, put déranger le quarré qu'elle avoit formé.

Celui qu'elle obtint à la bataille de Turin, fut encore plus décidé; mais, suivant l'auteur le plus grave qu'on puisse citer aux Militaires & sur-tout aux Prussiens, l'avantage de forcer les retranchemens Français, fut en grande partie l'ouvrage du seul hazard [1]. S'il peut être douteux que la seule vue de trois Grenadiers Prussiens, entrés dans les retranchemens qu'on avoit négligé de faire joindre exactement à la Doire, fit naître une telle terreur dans l'esprit de quelques Soldats de ce régiment de la Marine,

[1] Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg.

réduit à la triste nécessité de *border les retranchemens, sur deux de hauteur*, qu'ils crièrent, *nous sommes coupés:* s'il est peu apparent qu'une aussi fausse idée leur ait fait abandonner leurs postes, il est du moins très-certain que le régiment entier recula, ainsi que le reste de la ligne.

Alors le Prince d'Anhalt, qui, conjointement avec le Général Still, avoit remis en ordre les brigades Prussiennes, ébranlées par le feu qui sortoit du retranchement, paroît avoir eu peu de peine à le franchir.

Si les Suédois avoient eu affaire à de tels ennemis, ils n'auroient pas obtenu les éblouissans succès de Nerwa, & du passage de la Dwina. Ces deux actions brillantes, se joignant à la disposition si générale, qu'ont presque tous les jeunes-gens à la présomption, pourroient bien avoir beaucoup contribué à rendre Charles XII, aussi téméraire, qu'il n'a cessé de l'être.

Dans cette première journée de Nerwa, s'il eut la gloire de battre plus de soixante mille hommes avec environ huit mille, ce succès cessera de paroître presque incroyable, lorsqu'on en examinera les principales causes. Une des principales, est, sans doute, le mauvais armement de la plus grande partie de l'armée Russe : les trois quarts, au moins, n'avoient que des massues, des arcs & des fléches, comme ces demi-sauvages, que les Darius, les Artaxerces traînoient de force après eux.

On juge bien que de pareilles troupes ignoroient entièrement les divisions des corps : les intervalles réguliers entr'eux, & la formation de rangs, & de files. . . . On avoit, à la vérité, voulu commencer à leur apprendre ces premiers élémens de l'art militaire ; mais le penchant violent que l'ignorance a toujours pour la paresse, leur avoit fait vouer une si

furieuse haine aux Officiers étrangers, chargés de les discipliner, qu'ils profitèrent des premiers momens de la bataille, pour tourner leurs armes contr'eux, & pour massacrer avec fureur, tous ceux qui leur avoient été donnés pour les commander. Il est facile d'imaginer l'excès du désordre où se trouvoit une armée, dans laquelle il se passoit de pareilles scènes. La mésintelligence, portée à son comble, entre le Duc de Crouy, & le Prince Dolgourouski : l'inconcevable absence du Czar, de son armée, *pour aller chercher un corps destiné à la renforcer*, rendirent ce désordre absolument sans remède. Dès-lors cent quarante cinq canons, dont les Russes se servoient fort mal-adroitement, cessèrent d'opposer leur feu à celui des dix seulement, qu'avoit l'armée Suédoise. Les retranchemens des premiers, n'étant plus défendus que par quelques coups tirés au hazard, rien n'empêcha les Suédois

de les franchir, & de diriger leurs efforts sur le front & sur le flanc d'une armée qui imitoit si bien, dans ce moment, la conduite des Janissaires & des autres barbares, en n'offrant à leurs ennemis, que des pelotons désunis, fort éloignés les uns des autres, & n'ayant ni la volonté, ni la force de faire aucune résistance.

Le passage de la Dwina, au commencement de l'année suivante, exécuté en face d'une armée presqu'aussi forte que la Suédoise, & composée de Saxons, à-peu-près aussi bien disciplinés que les Suédois, ne peut non plus être cité comme un exemple, où il y ait grand-chose à apprendre, dans l'art de la guerre. On ne peut y voir qu'une témérité de Charles XII, dont le succès ne pourroit engager à présent aucun Général, ni même aucun Officier, à tenter pareille chose. L'artifice grossier de cette paille mouillée, à laquelle le Roi fit mettre le feu, pour

profiter de la circonſtance du vent qui en portoit la fumée ſur les Saxons, ne ſerviroit actuellement qu'à préſenter un point certain ſur lequel on dirigeroit aſſez ſon canon & ſa mouſqueterie, pour faire repentir toute armée qui auroit la témérité de riſquer un pareil paſſage. Il paroît que Steinau en fut pourtant la dupe, au point de laiſſer arriver les bateaux aſſez près du rivage, pour que les Suédois puſſent débarquer. A la vérité, il n'avoit point d'artillerie, & Charles XII n'avoit pas négligé cet avantage. Mais il reſtoit au Général Saxon, la reſſource de ſa mouſqueterie, dont les décharges bien nourries, pouvoient détruire la moitié des Suédois, avant qu'ils euſſent été formés en bataille. Steinau crut pouvoir ſuppléer à cette extrême négligence, par des actions de valeur. Il chargea les Suédois avec ſa cavalerie, avant qu'ils euſſent eu le temps d'achever de ſe former,

& il le fit avec tant de vigueur, qu'il les repoussa, jusques dans la rivière. Mais le feu du canon, & de la mousqueterie qui sortoit de leurs grands bateaux, dont les bords, s'élevant & s'abaissant, en forme de pont-levis ; présentoient aux Saxons, une face de créneaux d'où sortoit un feu continuel, ayant ajouté au désordre qu'entraine d'ordinaire toute charge, il fallut que le brave Steinau fut se rallier au loin dans la plaine, & hors de la portée de ce feu meurtrier. Alors Charles XII eut beau jeu, pour se livrer à toute son impétuosité : pour profiter de sa supériorité en nombre, & de l'étonnement où les Saxons étoient, de son audace. Il ne paroît pas qu'il ait été redevable de ce succès à d'autres dispositions ; ainsi, comme elles se bornèrent à charger vivement tout ce qu'il avoit en face, il semble qu'il obtiendroit moins facilement

à présent, des succès aussi décidés.

L'armée à laquelle il avoit le plus souvent affaire, avoit été portée par les soins de son rival de gloire, jusqu'à deux-cents mille hommes. Ce fameux Czar ayant augmenté sa grande compagnie, en forma, en 1706, deux régimens d'infanterie qu'il appella les *Gardes Préobasinski.* Il forma encore d'autres régimens d'infanterie. Celui d'Ingermanland, commandé par le Prince Menzikoff, & sous ses ordres, par tout ce qu'il avoit pu trouver de bons Officiers étrangers, donna l'exemple à toute l'armée Russe, & l'acoutuma à obéir à d'autres qu'aux Officiers nationaux [1]. A la vérité, Manstein nous apprend que presque tous n'avoient servi que dans l'infanterie, & c'est sans doute la raison

[1] Journal de Pierre-le-Grand. Mem. de Manstein. Lettres d'Algarotti, sur la Russie. Histoire de Pierre-le-Grand. Mem. de Lefort. Mem. manuscrits sur le Nord.

pour laquelle la cavalerie, c'eſt-à-dire les dragons, ſeule cavalerie de ligne alors exiſtante dans l'armée Ruſſe, ſe conduiſit ſi mollement à Pultawa.

Mais, en revanche, l'infanterie y fit voir ce qu'on pouvoit en attendre, & tout ce dont elle pouvoit devenir capable. Après avoir commencé à être diſciplinée par le Maréchal Ogilwy, elle fut perfectionnée par le Général de Munich, ayant l'honneur de commander aux Laſcy, Keith & Lœwendal, dont les noms figurent ſi brillamment, parmi ceux des plus célébres Généraux de ce ſiécle.

L'artillerie de cette même armée, avoit déjà fait les plus grands progrès, ſous la direction du Général Bruce.

La diſpoſition générale de l'eſprit de la nation, lui avoit fait faire déjà les plus grands progrès, dans cette

partie de l'art militaire. Les cent-cinquante canons Ruſſes furent ſi bien dirigés à Pultawa, que leur feu fit voler deux fois en piéces, le brancard ſur lequel Charles XII étoit porté, & mit le déſordre le plus caractériſé, dans toute l'armée Suédoiſe.

Bientôt Pierre I attacha, à chaque bataillon d'infanterie, & à chaque régiment de dragons, deux piéces de campagne, de trois livres de balles. La cavalerie n'avoit conſiſté, juſqu'en 1732, qu'en dragons, & qu'en huſſards. L'eſſai que Pierre I avoit fait, de vouloir ſe procurer de la cavalerie cuiraſſée, lui ayant prouvé qu'il ne pouvoit avoir de chevaux propres à ce ſervice, dans ſon empire, & qu'il falloit acheter des remontes dans le pays d'Holſtein, l'en avoit dégoûté. Ce fut ſous le régne de l'Impératrice Anne, que le Comte de Munich, lui fit mettre ſur pied,

trois régimens de cuirassiers, dont la plupart des Officiers & bas Officiers, furent envoyés par le Roi de Prusse.

Le Comte de Munich étant devenu Veldt-Maréchal, trouva bientôt les moyens d'exercer cette armée contre les Turcs & les Tartares, pendant la guerre de 1735.

Il semble qu'il auroit pu se conduire d'abord avec plus de capacité, en faisant construire sur les bords du Dniéper, deux ou trois places, pour y établir des magasins, en échelons vers la Mer noire. S'il avoit eu la même précaution le long du fleuve du Don, & qu'il eût rendu la communication entre ces points fortifiés, un peu facile par des postes intermédiaires dans les Steps de l'Uckraine, & sur les bords du Dniester, il auroit pu rassembler son armée, plus près de soixante-dix, à quatre-vingt lieues de la Crimée, qu'il ne le fit. Le grand

grand avantage de dominer ſur trois fleuves, & de faire venir la plus grande partie de ſes munitions par le Dniéper & le Don, moins difficiles alors que le Dnieſter : celui d'être maître de l'immenſe plaine de l'Uckraine, lui donnant toute facilité d'y faire former des magaſins de fourages, lui auroient procuré l'avantage ſi déciſif de commencer ſes campagnes un grand mois plutôt. Alors dès ſes premières campagnes il auroit pu ſe rendre maître de cette Crimée, auſſi déſirée par les Ruſſes, qu'elle mérite de l'être, à raiſon de l'extrême utilité dont elle leur ſera, dans quelques années au plus tard.

Faute d'avoir ſuivi, ſur ce point important, les grandes leçons des anciens, ce Maréchal ſe vit ſouvent très-près, d'eſſuyer les affronts les plus fâcheux.

En 1737, s'étant porté ſur Chotzim, & s'étant engagé dans les dé-

filés qu'on trouve entre le Dniester & le Pruth, il eut besoin de toute son habileté, ou plutôt il fut assez favorisé de la fortune, pour n'avoir en tête que des ennemis assez maladroits, & assez peu aguerris au feu du canon, pour le laisser sortir du milieu de leur armée, occupant en force les redoutables défilés de Stavoretschan : défilés qu'on ne peut franchir, qu'en passant par des gorges si serrées, qu'à peine quatre hommes peuvent y marcher de front.

Dans les actions qui eurent alors lieu entre les deux armées, il fut encore facile d'acquérir de nouvelles preuves de l'accablante supériorité que donnoient aux Russes leur ensemble, leurs chevaux de frise, leur formation régulière en quarré, & sur-tout leur feu régulier sur le désordre habituel des Turcs, & sur cette fougue qui se déconcerte si vîte contre le feu, sur-tout contre celui de l'artillerie.

Dans la guerre que ces mêmes Turcs soutenoient alors contre les Impériaux, cette même manière de combattre leur avoit pourtant souvent réussi. Les Impériaux ayant adopté le mauvais plan d'attaquer les Turcs, en Bosnie, en Valachie, & en Servie, il en résultoit qu'ils n'étoient en force à aucun de ces trois endroits.

Le Prince de Hildburg Hausen, commandant la plus foible de ces divisions, voulut prendre l'assez mauvaise forteresse de Benjalucka. La nature offre dans la Bosnie, comme dans la Servie & la Transilvanie, des positions qu'elle semble avoir pris tant de soin de fortifier, qu'il n'a pas été nécessaire que l'art joignit ses petits efforts, aux grands qu'elle seule est en état de faire.

Benjalucka est un de ces endroits privilégiés. Comme il est placé sur la rive gauche de la Verbas, le Géné-

ralissime Impérial avoit pris le mauvais parti de partager son petit corps d'armée, & d'en porter une partie sur la rive droite, n'ayant qu'un seul pont de pontons, pour communiquer avec l'autre division, campée sur la rive gauche.

Les Turcs voyant qu'à cette foible disposition, on avoit joint la faute de mettre sur une seule ligne, huit escadrons de cavalerie & de hussards, & huit bataillons d'infanterie, ils attaquèrent ce peu de cavalerie, & la roulèrent sur l'infanterie. Un autre corps Turc, qui s'étoit porté sur la droite, s'étant alors réuni à celui qui menoit si mal la gauche Impériale, la plus grande partie de cette gauche fut détruite, & la droite ne dut son salut qu'aux chevaux de frise, & au feu des régimens de Wolfenbuttel, & de celui de Reizenstain. Ce feu qui n'étoit que de seule mousqueterie, parce que Charles VI avoit refusé de faire

attacher deux canons à chaque bataillon, comme le Général de Schmettau le lui avoit proposé, fit cependant assez d'effet sur les Turcs, pour les contenir, & donner le temps au reste de cette division de l'armée Impériale, de repasser la rivière de Verbas.

Cet événement qui montroit l'importance de donner des piéces de campagne à l'infanterie, composée en grande partie de nouvelles levées, n'ayant pu décider l'Empereur à faire cet utile changement, une négligence aussi impardonnable, se joignant à l'indolence du Général de Neiperg, & à la vicieuse Tactique des Allemands de ce temps, mit l'armée Impériale sur le point d'essuyer encore l'affront le plus sanglant, de la part des Turcs.

Le plan de campagne de cette année (1738) étoit mieux digéré que celui de la précédente. En se bornant à se tenir sur la défensive,

en Bosnie & en Servie, l'Empereur avoit eu le moyen d'être en force sur le Danube, & de se porter avec facilité de Belgrade, dont il étoit alors maître, jusques dans la Valachie, pour y secourir d'abord Orsowa; repousser & battre l'armée Turque, & ensuite pouvoir former le Siége de Widdin.

Cette armée Impériale, quoiqu'elle eût appris que les Turcs venoient à elle, sans avoir abandonné le Siége d'Orsowa; quoiqu'elle eût vu & reconnu, la veille, le campement d'un corps, dont il lui avoit été impossible de savoir la force; quoiqu'elle eût été obligée de soutenir, dès le grand matin, l'attaque de ses fourageurs & de ses grand'-gardes, fut assez négligente pour ne pas faire occuper sur le champ, par deux ou trois bataillons, une hauteur dominant entièrement sa gauche, & de se contenter de la faire seulement éclairer par deux

compagnies de Grenadiers. Le Comte de Neiperg, qui avoit fait prévaloir ce funeste avis, ne dut pas tarder à s'en repentir, lorsque les ennemis, qui n'*observoient pas si régulièrement l'heure des repas que l'armée Impériale* [1], profitèrent de cette négligence pour attaquer à l'improviste, cette hauteur importante.

Ayant fait retirer au plus vîte, les deux compagnies de Grenadiers, qui la gardoient, ils tombèrent sur le régiment de Kévenhuller, dragons. Ce corps eut la mal-adresse de soutenir cette attaque en *restant immobile sur la place*, l'épée à la main, « la carabine haute & fusillant sur » les Janissaires, qui empoignoient » d'abord les chevaux par la bride, » & leur coupoient les jarets, avant » de frapper le dragon [2] ».

[1] Journal de la Campagne de 1738 & 1739. Mem. manusc. de Neyperg. Mem. de Schmettau.

[2] Warnery; remarques sur le Militaire Turc.

Ce régiment ayant été bientôt obligé de se retirer dans le plus extrême désordre, il vint le communiquer à ceux d'infanterie de Staremberg, & de Séckendorff, qui couvroient le flanc de l'armée. Tout fut bientôt dans un tel désordre, que les Turcs pénétrèrent jusqu'aux tentes du grand Duc, où le dîner étoit servi, *& qu'ils y coupèrent quelques têtes.* Il ne fallut pourtant que la présence des régimens de Ditmar & de Séher, cuirassiers, marchant en bon ordre, sous le commandement du Maréchal Philippi, pour faire enfuir toute cette cohue : car, selon la pratique constante des Barbares, ces gens-là ne sçavent jamais se retirer avec plus d'ordre qu'ils n'attaquent.

La journée de Kruska, en 1739, fut encore également honteuse pour les Impériaux, parce que leurs Généraux y firent également preuve de la plus crasse ignorance.

Ayant enfourné leur armée dans une gorge d'une demi-lieue de long, dont les côtés sont roides & couverts de bois, ils négligèrent de faire fouiller ces côtés, & s'avancèrent sur une seule colonne, dont les cuirassiers de Palsi faisoient la tête, & soutenoient les hussards & les Rasciens. Ces deux corps de troupes légères, s'enfuirent, dès qu'ils virent des Turcs; de sorte que ce régiment put à peine déboucher, & se former sur une hauteur plantée de vignes, où le pays s'ouvre un peu : attaqué sur le champ par les Turcs, ce Régiment leur résista assez pour donner le temps à celui de Savoie de déboucher, & à dix-huit compagnies de Grenadiers d'en faire autant, & de venir prendre poste dans les vignes. Au bruit de cette mousqueterie, l'armée du Grand-Vizir vint pour occuper les hauteurs, à droite & à gauche du chemin. Son prodigieux nombre effraya si fort le

régiment de Savoie, qu'il se rejetta en désordre dans le défilé, où il fut suivi si vivement par les Turcs, que la plus grande partie de ces poltrons fut taillée en piéces, & qu'ayant mis le désordre dans les régimens de Caraffa, Séher, Zallern & Charles Palfi qui remplissoient le défilé de la gorge « *sur une seule colonne* », les Turcs en sabrèrent un bon nombre, & leur prirent des timbales & des étendards. Pendant ce temps, le régiment de Palfi s'étant laissé entourer, fut presque tout sabré, & cinq Généraux restèrent sur le champ de bataille.

Dans ce désordre, les dix-huit compagnies de grenadiers, s'étant jettées dans les bois, placés aux côtés de la gorge, continrent assez les Turcs pour les empêcher de pousser plus loin leur avantage, & de faire occuper par leur gauche & par leur droite, les hauteurs qui régnent le long de cette

gorge, où étoit renfermée partie de l'armée impériale. Cette disposition, facile à prendre (puisqu'il n'étoit question que de chasser ces dix-huit compagnies de Grenadiers, en les enveloppant, ou du moins en les rejettant sur l'armée) auroit pu entraîner la destruction de presque toutes les troupes, composant la partie de cette unique colonne renfermée aussi mal-à-propos, dans cette gorge, dont les hauteurs n'étoient pas occupées en force.

L'infanterie qui avoit marché sur deux colonnes, traversa paisiblement cette même gorge dans laquelle les Turcs n'avoient osé rester. Elle la passa par deux autres chemins qui vont également à Kruska, & déboucha sur cette hauteur garnie de vignes, où les Turcs avoient si mal mené l'avant-garde. Il n'y avoit entre l'aîle gauche & les Turcs, qu'un vallon en pente douce, planté de vignes; cette

aîle, formée en quarré, se contenta de fusiller contre les Turcs, qui, s'étant mis à couvert derrière des élévations de terre, suivant leur coutume, tiroient sans être exposés. Leur feu devint pourtant si incommode, qu'on fut obligé de relever les troupes de ce quarré, à plusieurs reprises, *comme des écoliers qui, ne sçachant pas leur leçon, viennent la balbutier à leur maître, & s'en retournent, après en avoir reçu de bonnes férules* [1].

Telle étoit donc la Tactique des principales armées de l'Europe; telle étoit la science des Généraux, lorsque commença la guerre de 1740.

---

[1] Warnery, ibid.



CHAPITRE VII.

Obſervations ſur les effets que ces nouvelles lumières ont eues ſur les principales actions de Guerre en Europe, juſqu'au Traité de Paix de Breſlaw, en 1742.

COMME nous n'avons juſqu'ici, preſque fait que copier les Grands-Maîtres qui ont écrit ſur l'art de la guerre. Comme les réflexions que nous avons pris la liberté de joindre quelquefois aux leurs, ne regardent que des Généraux qui n'exiſtent plus depuis long-temps, on pourroit nous paſſer ce que nous avons cru néceſſaire de remarquer ſur leurs opérations : mais, pour celles dont il nous reſte à rendre compte, les Acteurs de pluſieurs de ces grandes

ſcènes, étant encore ou vivans ou préſens au ſouvenir de beaucoup d'entre-nous, nous devons nous attendre à éprouver l'inconvénient inévitable, pour tout Officier particulier, de traiter ces grandes matières. « On » inférera que, puiſque nous raiſon» nons ſur les batailles, nous avons » la ſottiſe de nous croire capables » d'en donner & d'en conduire ». Enſuite les raiſons d'incompétence, de grade, de rang, & l'exemple du Rhéteur d'Ephèſe, & toutes ces autres raiſons, inventées ou adoptées par la médiocrité, & ſi commodes, que le génie même n'a pas quelquefois dédaigné de s'en ſervir.

Sans doute que nous ſommes loin d'ignorer les riſques attachés à la promulgation des vérités qui ont le malheur de bleſſer, & la vanité, & l'amour propre des Puiſſances, & de ceux qui influent ſur leurs réſolutions. Nous ſçavons que la diſ-

grâce fut la récompense de la sagacité de Feuquières, & qu'elle a été & est même encore à présent, celle de quelques hommes plus vrais, plus courageux à rendre hommage à la vérité, qu'à la déguiser avec l'art si familier aux courtisans : mais nous n'aurions jamais entrepris un ouvrage de la nature de celui-ci ; nous n'aurions jamais essayé de surmonter les difficultés innombrables qu'il présente, si l'espoir de dire des vérités un peu utiles, & par le fonds, & par la manière dont nous les présentons, ne nous avoit soutenus, & ne nous avoit donné le courage nécessaire, sinon d'en triompher, du moins de les combattre.

Empruntons, pour finir cette espéce de préambule, les expressions de l'Auteur distingué que nous venons de citer, nous dirons, ainsi que lui : « il faut long-temps douter, hésiter, » examiner avant que de se faire une

» opinion opposée à celle des hommes
» d'un âge, d'un grade, & sur-tout
» d'une réputation faite ; *mais, lors*
» *qu'une étude approfondie a fait en-*
» *fin prendre une opinion ;* lorsqu'on
» en croit le *développement utile aux*
» *progrès de l'art*, il est alors permis
» de la soumettre au jugement de
» l'opinion Publique, & c'est à ce
» Tribunal qu'il faut demander vérité
» & justice [1] ».

Pendant que les armées du nord gagnoient chaque jour du côté de l'instruction, celle de France étoit loin d'avoir fait d'aussi grands progrès. Pour s'en convaincre, il suffira d'examiner, avec un peu d'attention, ce qui se passa à la bataille de Parme.

L'armée des Alliés étant campée sur la rive gauche de la rivière de ce nom ; tandis que celle des Impériaux l'étoit sur la droite, auroit eu une

[1] Défense du système de guerre moderne.

barrière

barrière très-respectable, si la Parme étoit plus large & plus profonde qu'elle ne l'est, & s'il n'y avoit pas des gués plus ou moins fréquens, selon la sécheresse ou l'humidité du temps. C'étoit en vain que le flanc gauche de l'armée des deux Couronnes, paroissoit protégé par le Château de Colorno, il suffit, pour faire voir le vice de cette supposition, de remarquer que ce poste étoit sur la rive où les Impériaux étoient placés, à une lieue au moins, de la gauche Française. La ville de Parme paroissoit encore protéger plus directement sa droite, étant sur la même rive que l'armée Françaife & Piémontaise; mais elle en étoit éloignée de plus d'une grande lieue.

Le Général Comte de Mercy, ayant reconnu les gués, au-dessus de la droite de l'armée combinée, & de la ville de Parme : sachant qu'il y avoit une grande plaine ou commune,

qui se trouvoit, près de la ville, entr'elle & l'armée combinée : s'étant assuré que les postes placés le long de cette droite, pour entretenir la communication avec Parme, ne pouvoient voir ce qui se passoit dans son camp, forma le projet de tourner cette position, en laissant Parme à sa droite, & de venir se former dans cette plaine ou commune, &, par conséquent, entre la ville & l'armée, sur le flanc droit de cette dernière. En cas de succès, il l'obligeoit de se retirer vers ses ponts sur le Pô, près de Cazal Maggiore ; alors il avoit l'espoir de la maltraiter dans sa retraite, & de s'emparer aisément de Parme, dont la communication auroit été coupée.

Le commencement de ce projet lui réussit à merveille. Il avoit passé la rivière au dessus de Parme ; la ville avoit été tournée, & la tête de ses lignes, rompues en colonnes, étoit

près de déboucher dans cette plaine, lorſqu'elle rencontra l'avant-garde, commandée par M. de Maillebois, qui, venant ſe mettre à la hâte en bataille, ayant Parme derrière elle, s'oppoſoit à ce que les Impériaux allaſſent plus avant. Alors le Général Mercy, ſe forma auſſi en bataille, & s'avança avec ordre & fierté. Mais ſa première ligne, ayant perdu du temps à fuſiller, ou ne pouvant avancer régulièrement, à cauſe des foſſés dont toutes ces plaines ſont coupées, avant d'avoir établi des communications, il paroît qu'elle ſe contenta d'attaquer ce qu'elle avoit en face, ſans profiter de ſa grande ſupériorité en nombre, pour en porter partie ſur les flancs de l'ennemi. Cette diſpoſition eſt toujours poſſible dans une plaine telle que l'eſt celle de Parme. Quelque embarraſſée qu'elle puiſſe être par des arbres, par des canaux & par des vignes, ces obſtacles n'arrêtent

point une bonne infanterie, & la cavalerie profite des communications qu'elle établit, pour seconder des opérations aussi décisives : mais celle des Impériaux, (faute de cette attention), fut réduite, ainsi que celle de l'armée combinée, à rester derrière son infanterie, soi-disant, pour la soutenir, en réalité pour lui nuire. Le petit front de cette avant-garde s'élargissant à mesure qu'il accouroit des troupes de l'armée, le régiment du Roi secourut à propos cette gauche, qui commençoit à s'ébranler, par une décharge qui contint les Impériaux, & qui les fit reculer. Alors l'avant-garde se remit, & les quatre rangs de toute l'infanterie, ayant mis genou en terre, fusillèrent à la Croate [1], exemple qui fut imité par les Impériaux.

Leur Généralissime, mécontent de

[1] Commentaire de Warnery, sur les Commentaires de Turpin.

cette lenteur, accourut pour encourager ses troupes, & les faire étendre & avancer ; mais, ayant eu alors le malheur d'être blessé à mort, le petit front sur lequel on avoit combattu, resta à-peu-près tel, que celui formé par la seule avant-garde.

Le Duc de Wittemberg ne parut pas fort instruit du projet du Généralissime qu'il remplaçoit ; &, malgré son caractère entreprenant, il se contenta d'entretenir encore le combat sur le même point où il étoit, lorsque Mercy avoit été tué. N'ayant point cherché à s'étendre, il n'y eut d'engagement que dans le front, sans exécuter d'autres manœuvres que celles de remplacer les régimens qui avoient trop perdu par le feu, par ceux qu'on tiroit de la seconde ligne. Le combat se soutint encore quelque temps de cette manière : après quoi le Duc de Wirtemberg se retira, sans presque aucune perte. La cavalerie Française

retenue par ces fossés, ces vignes, & plus encore par la pesanteur qu'elle avoit alors, resta toujours dans la plus grande inutilité, derrière l'infanterie en quatriéme & cinquiéme ligne, sans chercher sur la droite & sur la gauche, quelques débouchés qui pussent lui servir à seconder efficacément les efforts de l'infanterie.

Ainsi l'on voit que, si cette journée prouve de la valeur & de la fermeté, elle prouve en même-temps que les Généraux & les troupes de ce temps étoient fort inférieurs à la capacité des Saxes, Frédéric, Henri, Ferdinand, Broglie, & des armées avec lesquelles ces Grands-Hommes ont remporté tant de victoires.

Celle de Guastala paroît avoir été une revanche de la surprise du même nom. Ayant été engagée par l'entreprenant Prince de Wittemberg, quoiqu'il ne paroisse avoir du avoir que le projet de pousser vigoureusement

une affaire d'arrière garde, elle mérite d'être remarquée par la bonne manœuvre de la cavalerie des Alliés, commandée par le Duc de Chatillon. La gauche, arrivée en bon ordre au trot, sur trois rangs, & à cent pas de celle des Impériaux, voyant l'immobilité de cette dernière, s'élança au galop, l'enfonça, & la dissipa, de manière que les fuyards portèrent un tel désordre dans la deuxiéme ligne, qu'elle abandonna son infanterie. Cette dernière ne se conduisit pourtant pas comme celle d'Almanza; chacun des corps se battit avec tant de courage, que l'armée eut le temps de passer le Pô, après avoir fait partager la perte & la peine à ses vainqueurs, pendant près de huit heures.

§. II.

Première Campagne de Frédéric, en 1741.

Après que Frédéric se fut décidé,

par des raiſons de convenance, à envahir la Siléſie, il eut d'abord peu d'obſtacles à ſurmonter. Mais les Autrichiens, ayant eu le temps de reſpirer pendant l'hiver, ne tardèrent pas à menacer cette nouvelle conquête. Frédéric, ſur ces nouvelles, accourut pour les défendre avec toute l'activité d'un jeune Héros, mais ſes premières diſpoſitions ne parciſſant rien moins que ſçavantes. Après s'être aventuré dans les montagnes de la Siléſie, il fit entreprendre ſur Glogaw par un corps ſéparé. Cette ville n'étant pas en état de défenſe, fut enlevée preſque ſans coup férir. Des ſuccès donnent ſouvent trop de confiance. Il penſa bien l'éprouver, lorſqu'après avoir vu le Maréchal de Schewrin à Neuſtädt, il vint s'établir à Jœgendorff, placé à l'extrêmité méridionale de la Siléſie, pendant qu'il ſçavoit que les Autrichiens étoient en mouvement, & qu'ils ne pouvoient avoir que le projet

de ſecourir Neiſſ, qu'il avoit laiſſé derrière lui. Ayant ainſi prolongé ſa ligne de quartiers outre meſure, il n'avoit gardé qu'un très-petit corps : ſi le Maréchal de Néiperg avoit débouché un peu vigoureuſement par Zuckmentel & Zeigenhals, au lieu de faire tâter inutilement Jœgendorff, par ſes troupes légères, il ſe feroit trouvé au milieu des quartiers de l'armée Pruſſienne, & auroit coupé Frédéric & le corps qui avoit pris Glogaw, du reſte de ſon armée. Mais, ce Général ayant averti de ſon deſſein par l'inutile eſcarmouche qu'il fit exécuter devant Jœgendorff, Frédéric eut le temps d'y raſſembler ſes troupes de la haute Siléſie. Le Maréchal de Néiperg n'ayant pas mis une grande diligence à une marche dont il ne paroît pas avoir ſenti toute l'importance, put à peine prévenir Frédéric ſur la Neiſſ, quoiqu'il marchât ſur la corde d'un arc, dont les Pruſſiens étoient obligés de parcourir le reſte.

Le blocus de Neiſſ ayant été levé avec précipitation ; le Maréchal de Néiperg ne crut avoir rien de mieux à faire, que de chaſſer encore les Pruſſiens de devant Brieg, & de profiter de la longue courſe que cette expédition néceſſitoit, pour entreprendre ſur le principal magaſin des Pruſſiens, placé à Ohlau. Cette ville n'étant qu'à trois petites lieues de France, de Brieg, étoit foiblement défendue par les diviſions Pruſſiennes de la baſſe Siléſie, employées en partie au blocus de Brieg.

S'étant décidé à marcher par Grottgau, il fit inſulter cette ville, & l'enleva preſque d'emblée, en faiſant priſonniers les ſix cents hommes de garniſon qui y étoient.

La neige qui tomboit alors (le 8 d'Avril) put l'empêcher de faire maſquer le paſſage de Michelau, comme il avoit fait celui de Sorge.

Frédéric ayant paſſé la Neiſſ, à ce

premier endroit, sans y rencontrer un ennemi, & se portant sur Grottgau, en apprit alors la prise.

En ce moment, Frédéric se trouvoit coupé de son dépôt d'Ohlau, où étoit sa grosse artillerie. Ce poste pouvoit être insulté & emporté, par un détachement de huit ou dix mille hommes, que le Maréchal Néiperg pouvoit facilement y envoyer, en prenant une position derrière l'Ohlau, d'où il auroit pu, avec les vingt cinq mille hommes qui lui seroient restés, contenir l'armée Prussienne, d'environ trente mille combattans, pendant la durée de cette expédition. La fortune de Frédéric, & peut être une neige presque continuelle, empêchèrent le Maréchal de Néiperg de prendre ce sage parti, & le firent ajouter la faute de s'arrêter à Molwitz, à celle de n'être pas instruit de la marche des Prussiens.

La négligence des troupes légères

de ces derniers, lorſqu'elles s'étoient laiſſées prévenir à Sorge, fut encore bien ſurpaſſée alors, par celles de Nadaſty.

L'armée Pruſſienne étoit en bataille vis-à-vis de Molwitz, ſans que le Maréchal Néiperg fut encore ſorti de ce village.

Son aîle droite, obligée de ſe former ſous le feu du canon Pruſſien, profita de ſa ſupériorité en nombre, & du défaut d'appui où elle voyoit l'aîle droite Pruſſienne, pour charger de front & en flanc, les dix eſcadrons Pruſſiens, dont elle étoit compoſée, quoiqu'ils fuſſent entremêlés & ſoutenus par deux bataillons de Grenadiers, à-peu-près ainſi que nous avons vu Guſtave &, à ſon exemple, Turenne, le Prince de Condé & les Alliés avoir coutume de le faire. Ce petit nombre d'infanterie ne put empêcher que les cinq eſcadrons, placés à ſa droite, ne fuſſent tellement

culbutés & rejettés ſur les autres cinq qui étoient à ſa gauche, qu'ils les mirent dans un commencement de déſordre, bientôt porté au point d'être obligés de quitter abſolument le champ de bataille, en entraînant avec eux partie de leur ſeconde ligne, & Frédéric même qui avoit eſſayé, mais en vain, de les rallier.

La cavalerie Autrichienne, maîtreſſe alors du champ de bataille à ſa droite, vint ſe former ſur le flanc de la première ligne d'infanterie Pruſſienne. Cette diſpoſition menaçante, ſe joignant au feu de l'infanterie Autrichienne, commençoit à mettre du déſordre dans cette ligne. Heureuſement pour elle, le Maréchal de Schewrin avoit fait couvrir ce flanc d'infanterie Pruſſienne, (abſolument en l'air depuis la déroute complette de l'aîle de cavalerie), par ces bataillons échappés, grâce à la préſence d'eſprit de Winterfeld, du milieu de la ca-

valerie ennemie, & par deux autres de sa seconde ligne, au moyen d'un à droite. Ces bataillons ainsi placés, firent grand feu sur cette cavalerie Autrichienne, & lui tuèrent son Général Bohmer [1]. La perte du chef mit du retard dans les mouvemens de cette aîle victorieuse, & l'empêcha de charger sur le champ, le flanc de la ligne d'infanterie Prussienne. Cette dernière profita de ce moment de tranquillité, pour redoubler son feu; l'effet en fut tel que doit être celui d'une troupe d'infanterie, tirant sur une masse d'hommes & de chevaux, qui se tient presque immobile. La perte que la cavalerie Autrichienne fit dans ce moment,

[1] Ce fait est rapporté différemment dans un ouvrage très-moderne. L'Auteur assure que le Général Bohmer pénétra entre les deux lignes d'infanterie Prussienne & *les entama*; il assûre de plus, que l'aile droite Autrichienne enfonça la gauche des Prussiens. Comme M. le Prince Henri est présentement à Paris, il sera facile de savoir de lui, si la cavalerie Autrichienne exécuta réellement des charges aussi vigoureuses, & aussi heureuses que l'Auteur l'assure.

ne l'ayant point engagée à tenter une charge pour s'en venger, il fallut qu'elle s'éloignât assez en désordre.

Le parti décidé qu'avoit pris le Général Bohmer, de charger l'aîle droite Prussienne, avoit mis quelque désordre dans l'armée, en réduisant à-peu-près l'aîle gauche, à lui servir de troisiéme ligne, & en ne laissant presqu'aucune protection, au flanc droit de son infanterie. Ce dérangement forcé avoit mis de l'indécision & du tâtonnement dans les manœuvres de cette infanterie, & n'avoit pas peu contribué à la fermeté que marqua la Prussienne.

Le feu de la ligne, ayant alors fait reculer l'infanterie Autrichienne, le Maréchal, fit avancer la sienne, pour profiter de ce commencement d'avantage. L'aîle gauche de cavalerie Prussienne, quoiqu'ayant un peu souffert de quelques escadrons de la

gauche Autrichienne, qui étoient venus se porter à sa droite, lorsque le Général Bohmer avoit pris la place qu'ils devoient occuper, avoit cependant conservé son terrein. Quelques escadrons de la droite avoient été se jetter derriere elle, & formoient, par cette réunion, un corps assez considérable. Dans ce moment, cette aîle, encouragée par les succès de son infanterie, se porta à son tour, sur le flanc gauche de cette infanterie Autrichienne qui commençoit à reculer, & qui commençoit à être abandonnée par sa cavalerie, rebutée par le feu meurtrier de l'infanterie Prussienne. Une disposition aussi menaçante décida cette partie de l'armée à faire sa retraite; mouvement qui, se communiquant bientôt à toute la ligne, valut aux Prussiens l'honneur de la victoire, & des avantages non douteux, tels que la prise

de

de Brieg, & la ſupériorité pour le reſte de la campagne.

On vit alors, ou du moins il fut facile de voir, que ces mêmes Pruſſiens formés de longue-main, à tenir leurs rangs ſerrés, ſans gêner le ſoldat; à marcher enſemble par bataillons & par regimens, en faiſant preſque toujours ſoixante-quinze pas par minute, ſavoient porter en avant leur ligne exactement alignée, en obſervant imperturbablement des intervalles, toujours égaux entre leurs bataillons, ainſi qu'entre leurs eſcadrons & qu'entre leurs lignes; qu'ils ſe développoient par échelons, ſur le point qu'ils jugeoient à propos, ſoit à leur droite, ſoit à leur gauche, & portoient plus ou moins de force ſur celui où ils vouloient faire effort, avec la plus grande célérité, tandis que le reſte de leur armée, ralentiſſant ſon pas & finiſſant quelquefois par s'arrêter, refuſoit ainſi de s'en-

gager, & ne faisoit plus que couvrir & soutenir le flanc de l'attaque. Bientôt on les vit porter ensemble leurs lignes de cavalerie, à *deux mille pas au moins en avant, au galop*, sans déranger leur alignement, soit avec des intervalles entre les escadrons, soit en muraille. Leur infanterie avoit déjà la possibilité de pouvoir fournir un feu continu, bien supérieur à celui de l'Autrichienne, ainsi que de toute autre troupe, par la construction particulière de ses fusils, & par sa formation sur trois de hauteur, tandis que leurs ennemis étoient alors sur quatre & sur cinq. On ne tarda pas à s'appercevoir, qu'ils possédoient le grand art de cacher long-temps leur projet par des mouvemens simulés, qui semblant menacer tout le front de l'ennemi, l'obligent de se tenir également en garde sur tous les points, jusqu'à ce que ceux sur lesquels les Prussiens se sont

décidés à faire effort, ſoient attaqués avec l'ordre & l'enſemble qu'ils ſavent faire obſerver alors à leurs lilignes. Ils prouvèrent que cette ſcience de faire manœuvrer toute une ligne, leur procuroit le grand avantage de pouvoir preſque toujours attaquer, & d'avoir la facilité de renforcer ſi bien la partie attaquante, qu'elle culbute & renverſe ce qu'elle trouve devant elle, &, ſe rabattant alors ſur les flancs de l'ennemi, l'oblige de faire ſa retraite au plus vîte. Mais cet important ſecret de remporter des victoires, dû à l'application & au génie de Frédéric, ne fut complettement développé que dans la guerre de ſept ans.

Le Prince de Lorraine, ou plutôt le Maréchal de Konigſeg, voulant chaſſer les Pruſſiens de la Bohême, entra dans ce Royaume par Zwitkau, & ſe dirigea, à-la-fois, & ſur Nymburg, où étoit le principal

magasin de Frédéric, & sur Pragg.

Il paroît que Frédéric n'usa pas en ce moment, de sa diligence accoutumée, & qu'il fut prévenu par l'ennemi. Son armée ne se rassembla que le 13 Mai, à Chrudim. Le plan de ses operations ne paroît pas avoir été d'abord bien décidé, puisqu'il négligea d'occuper en force Czaslaw & Kolin. La première de ces villes lui étoit nécessaire pour dominer sur la Dobrawa, & sur les autres petits cours d'eaux qui rendent le terrein commandé par Czaslaw, jusqu'à l'Elbe, assez difficile & assez marécageux. Le pont de Kolin pouvoit être assez important à ce Prince, pour qu'il cherchât à priver ses ennemis de ce passage important, pour arriver à Nymburg.

Une autre preuve encore plus marquante de son indécision, est le parti qu'il prit de se porter le 15, à la tête de son avant-garde, à Kuttemberg, & de ne faire avancer son armée que le lendemain.

Il ne pouvoit ignorer que l'ennemi marchoit à lui. Par quelle raiſon pouvoit-il donc ſéparer ainſi ſon armée, pour en porter une partie en avant, & la faire rétrograder, le jour d'après, ſi ce n'étoit pas celle de n'avoir aucun projet décidé ?

Comme les Impériaux marchoient décidément à lui, & que leur route les conduiſoit naturerellement à Czaſlaw, il ſemble que les Pruſſiens auroient du prendre d'avance cette poſition de Czaſlaw, pour en barrer le chemin aux Autrichiens, & les obliger de ne pouvoir y paſſer qu'en les combattant, dans un poſte aſſûrément fort avantageux. Mais, au lieu de ce parti ferme & décidé, Frédéric s'étant porté à ſon avant-garde, fut prévenu à Czaſlaw, par le Prince Charles. Ce fut alors qu'obligé de camper au pied de la plaine élevée en amphithéâtre, ſur le ſommet de laquelle eſt placée cette ville; & de revenir au plus vîte

de Kuttemberg, il fut forcé de combattre, au lieu d'obliger ses ennemis à livrer bataille.

Heureusement pour les Prussiens, que le Maréchal Konigseg ne décida pas assez l'attaque de leur gauche, & que, prolongeant cependant son aîle de ce côté, il la porta dans des terreins marécageux & peu faciles pour les mouvemens de la cavalerie.

Son aîle gauche, étant formée à l'ordinaire, n'avoit pas assez de développement pour occuper entièrement, la cyme de toute la hauteur, assez douce, qui va de Czaslaw à Chotuzitz.

Les Prussiens profitèrent bien vîte de cette faute, en portant leur aîle droite sur cette hauteur ainsi négligée, & la prolongeant assez, pour qu'elle pût déborder celle de leurs ennemis. Le Maréchal de Buddenbroïck, ne tarda pas à montrer combien il savoit tirer parti d'une position avantageuse, en chargeant, de front &

de flanc, l'aîle gauche Autrichienne.

Son succès fut d'abord très-complet ; mais, ayant été attaqué à son tour de la même manière, par la seconde ligne Autrichienne, il eut besoin également du secours de sa seconde, composée de dragons, aux ordres du Comte de Rottenbourg.

Dans le commencement de l'action, la gauche Prussienne obligée de se former sur la gauche de Chotuzitz, dans un terrein coupé & marécageux, au-dessus du village de Sehouzitz, n'avoit pu en venir à bout qu'en défilant sur un front de section. Les Autrichiens, ayant voulu mettre à profit, ce moment favorable, s'en avisèrent un peu trop tard ; &, comme ils trouvèrent huit escadrons déjà formés, ces braves Prussiens renversèrent la première ligne, & sabrèrent partie des Croates qui se trouvoient derrière. Emportés encore par leur ardeur martiale, ils percèrent également au travers

de la ſeconde ligne , & n'ayant plus alors aucune apparence de rejoindre leur aîle , ils prirent le parti déſeſpéré de traverſer toute la longueur de la ligne ennemie. Ayant été aſſez heureux pour ne trouver aucune troupe dans ce trajet , ils pénétrèrent rapidement entre Czaſlaw & la ligne Autrichienne , juſques ſur le flanc gauche de ſon aîle.

Pendant ce temps, l'infanterie Autrichienne avoit refuſé ſa gauche, & avoit fait attaquer le village de Chotuzitz par ſa droite, à coups de canon & de fuſil. Elle profita même, avec aſſez de capacité, d'un intervalle trop grand dans la ligne Pruſſienne, occaſionné par un chemin creux, qui ſe trouvoit au milieu , pour y placer des Grenadiers , faiſant feu ſur le flanc de cette première ligne , & partageant ainſi ſon attention entre la défenſe du village & celle de ſon flanc. Ces Grenadiers furent dé-

logés, non sans quelque perte; & le village, étant trop près de la ligne, pour pouvoir être emporté, fut si bien défendu, que les Autrichiens eurent recours à leur manière ordinaire, & y mirent le feu. Les Prussiens qui le défendoient s'étant retirés à propos, des Croates crurent qu'ils cédoient; s'y jettèrent en foule pour les poursuivre, & y furent presque tous grillés.

Alors l'infanterie Prussienne s'éleva au-dessus du flanc de ce village brûlé; &, se trouvant sur le flanc de l'attaque, fit reculer les Impériaux du côté de Czaslaw.

La gauche de la cavalerie Prussienne, placée dans un terrein étroit & embarrassé, obligée de défiler, pour se former, n'avoit pu charger qu'avec un désavantage trop décidé pour pouvoir obtenir de grands succès. Ceux de se maintenir sur son terrein, en avant de Sehouzitz furent les seuls

auxquels elle fut obligée de se borner.

L'infanterie Autrichienne n'avoit cédé que très-peu de terrein en avant de Chotuzitz. Ayant l'avantage de cette hauteur amphithéâtrale, elle en profitoit pour empêcher la ligne Prussienne de se former, en avant de Chotuzitz; mais le Maréchal de Buddenbroïck, ayant fait reculer l'aîle qu'il avoit en tête, l'infanterie de la gauche Autrichienne suivit ce mouvement rétrograde. Alors Frédéric, s'appercevant qu'il existoit un vuide assez grand entre cette gauche qui se retiroit, & cette droite qui s'opiniâtroit à tenir ferme, prit le parti de faire converser à grands pas, les bataillons de sa droite. Ce mouvement dont l'objet étoit d'entrer dans ce vuide, pour séparer ainsi la ligne Autrichienne, & s'établir sur le flanc gauche de cette droite si entreprenante, pendant que sa gauche l'attaqueroit de front, ne fut pas plutôt commencé, que le Ma-

réchal de Konigſegg, ſe décida à faire retraite ſur Czaſlaw.

La nature du terrein lui étant très-favorable, il n'eſſuya pas une bien grande perte. Mais, ſi l'aîle gauche de la cavalerie Pruſſienne n'avoit pas été privée de ſes huit eſcadrons, il eſt apparent qu'elle auroit battu celle qui lui étoit oppoſée ; alors cette aîle gauche d'infanterie Autrichienne, n'étant plus ſoutenue par ſa cavalerie, auroit pu être ou preſqu'entièrement détruite, ou du moins fort endommagée.

Malgré ce bienfait de la fortune, le Prince Charles fut ſi bien battu, que Marie-Thérèſe ne crut pas pouvoir refuſer d'accorder les demandes du Roi de Pruſſe. Le Traité de Paix de Breſlaw fut conclu peu de temps après cette victoire de Czaſlaw. Et c'eſt par ce Traité, que Sa Majeſté Pruſſienne a acquis des droits poſitifs ſur la plus grande partie de la Siléſie.

Cette bataille eſt ſans doute, bien loin d'être auſſi ſavante que tant d'autres où Frédéric a donné de ſi belles leçons à tous les Militaires. Peut-être qu'en réfléchiſſant ſur l'extrême importance dont elle avoit été pour lui, ce grand Prince ſentit combien il lui étoit néceſſaire de mettre encore plus d'ordre, plus d'enſemble & plus d'inſtruction dans ſon armée. Si telles ont été ſes idées, nous verrons bientôt avec quelle perfection il a ſçu les mettre à exécution.



CHAPITRE VIII.

Grandes Actions de Guerre entre les Impériaux, les deux Couronnes, & les Prussiens, jusqu'à la Paix de Dresde en 1745.

La valeur Françaife s'étoit montrée d'une manière brillante, à l'invasion de l'Autriche, de la Bohême, & sur-tout à l'assaut de Prague. À la vérité tout Militaire qui aura vu cette ville, & les soi-disant fortifications dont elle est entourée du côté de la nouvelle ville, depuis le Wischerad, jusqu'à la Moldaw, les trouvant commandées à une petite portée de fusil, sur presque tout ce grand front, se sera convaincu de la facilité d'insulter cette place, & même de l'emporter de vive force. Mais cet assaut, quoi-

que loin de pouvoir être comparé à celui de Port-Mahon, de Schewduitz, & même de Berg op-zoom, n'en fut pas moins vanté alors. Ce qui méritoit encore plus de l'être, c'étoit la retraite du Maréchal de Belle-Isle de cette même place. L'excès du froid qui égalisoit presque les plaines aux montagnes, paroissant en rendre l'exécution impossible, fut pourtant la principale cause de son succès. Comme les défilés, les rivières que le Maréchal auroit eus à traverser, étoient couverts en entier d'une neige endurcie, ils avoient cessé momentanément d'exister. D'après cette nouvelle & profonde combinaison, il parvint à diriger sa marche, à-peu-près à vol d'oiseau : son principal ennemi fut cette rigueur même du temps; mais si elle alloit jusqu'à geler un grand nombre de ses soldats, elle produisoit le même effet sur ceux de son ennemi. Pour se faire une idée exacte de l'ex-

trême souffrance des troupes, il suffit de se rappeller qu'un des otages enlevés de Prague, pour la sûreté du paiement des contributions, mourut de froid, dans *le carosse du Maréchal de Belle-Isle*. Ce Général donna alors une preuve de cette grande vérité du génie, que ce qui est le *plus possible à la guerre, est ce qui le paroît le moins*.

Dans cette même année, le combat de Sahay parut prouver jusqu'à quel point, le courage de la Nation peut aller, & combien sa première fougue est propre à l'emporter sur le flegme, & sur la valeur plus tranquille des Allemands. Mais, si le Prince de Lobkowiss, au lieu de rapetisser son front de cavalerie, en le formant sur sept rangs, & en s'entassant ainsi de la manière la plus propre à mettre la plus grande pesanteur dans ses mouvemens, s'étoit porté en avant de l'espéce de cage formée par des

défilés & par des bois, où il s'étoit comme renfermé : s'il s'etoit formé dans la plaîne qu'on trouve au-delà, alors au lieu d'être pris en flanc par nos dragons, lorsqu'il voulut s'avancer au-devant des Carabiniers, sur un front aussi resserré, il auroit pu employer quatre à cinq de ses lignes, à prolonger le front de sa première, de manière à déborder celle qu'elle avoit à combattre, & profiter de sa supériorité en nombre, pour attaquer de front & de flanc, une ligne, qui, suivant l'usage si défectueux de ce temps, venoit le charger en fourageurs. Le parti de s'amuser d'abord à faire tirailler les deux premiers rangs de sa cavalerie, & ensuite de marcher un peu en avant, ayant mis du désordre dans sa première ligne. Cette marche *en avant*, lui ayant fait perdre l'appui des bois & des défilés pour ses flancs ; ses sept lignes se suivant méthodiquement, sans que la seconde se

se portât assez à temps sur un des flancs de la première, pour étendre son front ; l'espéce d'immobilité où il se réduisit, un instant avant d'être chargé ; toutes ces causes paroissent avoir infiniment contribué à sa déroute.

L'ardeur des Français, leur bravoure ordinaire se montrèrent alors avec éclat ; il parut ne leur manquer qu'un peu de modestie. En effet, si l'on examine & la nature de ce combat, & l'influence que sept à huit-cents cavaliers de plus ou de moins peuvent avoir sur les affaires générales, & sur-tout la tournure que ces mêmes affaires prirent si peu de temps après, on peut être aussi étonné de voir citer avec tant d'éloges, par nos Auteurs militaires, un événement de si petite conséquence, qu'on doit l'être peu de les trouver relevés vivement par les étrangers, sur cette grande preuve de vanité Française.

Quelque temps après la retraite forcée de la Bohême, de l'Autriche, de la Bavière, ayant reporté le théâtre de la guerre sur le Mein, on auroit pu croire que ces idées présomptueuses auroient du être modérées : mais la bataille du Mein ne prouva bientôt, que trop le contraire.

Le Maréchal de Noailles, chargé de soutenir l'honneur de la France sur le Rhin, tandis que les fausses mesures du Maréchal de Broglie, le compromettoient si fort en Bavière, s'étoit d'abord porté en avant du Necker, & s'étoit mis si près des ennemis, en se plaçant à Grosgerau, qu'ils paroissoient obligés de le combattre, ou de repasser le Mein.

Ce dernier parti leur ayant paru le meilleur, ils s'étoient campés sous Aschaffenburg, ayant la commodité du pont de cette ville sur le Mein, pour pouvoir passer de la rive droite, à la rive gauche.

Cette position auroit été assez bonne, si les magasins de vivres avoient été placés à portée de pouvoir parvenir à cet endroit sûrement & commodément : mais, au lieu de ces avantages, les magasins n'avoient été formés que très-momentanément, & l'armée Alliée vivoit, en grande partie, de ce que le Prince de Hesse pouvoit lui ramasser, dans le poste de Hanau.

Cette armée, aux ordres du Roi d'Angletere, ou plutôt de Milord Stairs, veilloit assez peu sur la sûreté de sa communication, avec ce dernier poste, si important pour elle, pour ne pas défendre Selingenstadt. à deux lieues au plus d'Aschaffenburg. Le Maréchal sentant toute l'importance de s'en rendre le maître, y fit marcher en diligence un gros détachement, & ayant ainsi prévenu Milord Stairs, il établit une division Française, dans ce poste cou-

vert par un ruiſſeau très eſcarpé, & par un ravin, qui l'étoit encore davantage.

Le Maréchal, ſe trouvant ainſi poſté dans le centre à-peu-près de la communication des Alliés avec Hanau, maître de paſſer de la rive gauche du Mein à ſa droite, par les ponts de Selingenſtadt, ne tarda pas à leur faire voir combien leur poſition d'Aſchaffenburg étoit dangereuſe.

Comme ils s'obſtinèrent à y reſter dix à douze jours, le Maréchal les environna de poſtes ſur la rive gauche du Mein, qui les empêchoient de pouvoir en tenter le paſſage par le pont d'Aſchaffenburg. Il profita des hauteurs qui courent le long de cette rive gauche, & dominent par conſéquent la rive droite, pour y établir des batteries; mais, ayant ordonné au Duc de Grammont de paſſer le Mein avec cinq brigades d'infanterie, & une trentaine d'eſcadrons, & de reſter derrière le grand

ravin qui traverſe le village de Dettinguen, il ſemble qu'il auroit du veiller ſur l'exacte obſervation d'un ordre auſſi eſſentiel, à exécuter littéralement. Le malheur de la France, & celui de ſa réputation, en ordonnèrent autrement. Il *paroit conſtant*, qu'il n'étoit point à l'endroit, où il ſemble qu'il auroit du être. Cette abſence déplacée permit, au Duc de Grammont, non ſeulement de ne pas attendre que l'ennemi, obligé de cotoyer le Mein, eût été écraſé par les batteries placées ſur la rive gauche, mais encore de diriger ſes colonnes le long du Mein, & de rendre ainſi l'artillerie inutile, en occupant la plaine qu'elle couvroit de ſon feu.

Le petit nombre de ſes troupes, & le paſſage de ce ravin, donnèrent aux Alliés, la facilité de repouſſer bien vîte, cette poignée de monde. Mais comme, dans ſes trente eſcadrons, il ſe trouvoit la Maiſon du Roi, cette valeureuſe

troupe enfonça, dès le premier choc, les deux lignes de la cavalerie ennemie. Ces deux lignes, étant soutenues à propos par le feu de leur infanterie, se rallièrent, & obligèrent à leur tour, la cavalerie Françaife de rejoindre son infanterie.

Cette dernière commençoit à se mettre en ordre, & ce fut alors que le Maréchal, se montrant enfin de l'autre côté du Mein, faisoit passer des secours à son imprudent neveu ; mais ce renfort, accourant en désordre, ne fit qu'augmenter celui où étoit la malheureuse division du Duc de Grammont. Les Alliés, avançant en corps d'armée, se firent passage au travers des troupes Françaises ; &, après que le Roi d'Angleterre eut constaté sa victoire, en dînant, sur le champ de bataille, il s'empressa de se retirer tout-à-fait sur Hanau.

On voit combien cette journée a de ressemblance avec celles de Crécy

& d'Azincour. Les mêmes causes y ont produit à-peu près, les mêmes effets. Une ardeur inconsidérée, une présomption sans bornes, l'ignorance ou le mépris de l'ordre & de l'ensemble, ne peuvent manquer d'être punis par des défaites honteuses. Lorsqu'une armée sera assez peu instruite, & assez peu disciplinée, pour qu'une, ou deux de ses divisions combattent sans attendre les autres, & sans observer de l'ordre & du concert dans les attaques qu'elles feront, il faut qu'elle ait affaire à un ennemi aussi ignorant qu'elle, pour pouvoir en triompher Mais, lorsque cet ennemi sait faire mouvoir ses troupes ensemble ; lorsqu'il sçait mettre quelqu'accord entre les mouvemens de ses divisions, & faire soutenir à propos son infanterie par sa cavalerie, alors, comme le combat devient régulier ; comme l'influence du plus ou du moins de courage du Soldat &

de l'Officier particulier, eſt à-peu-près nulle, l'avantage ſe décide pour le Général qui ſait le mieux faire jouer les différents reſſorts de cette grande machine. C'eſt cette perfection de laquelle on approche par la diſcipline, dont le Maréchal de Noailles ſentoit la néceſſité, & qu'il demandoit au Roi, *ſans doute, un peu tard*, de faire régner mieux dans ſes troupes.

Mais, dans ce moment, comme dans ceux qui l'ont ſuivi, il auroit falut que cette diſcipline n'eût pas été bornée au Soldat. Il auroit été néceſſaire que le Maréchal inſiſtât pour qu'elle fût ſur-tout établie, dans les Officiers Généraux : mais c'eſt ce qu'on chercheroit en vain, dans la lettre qu'il écrivit au Roi, pour lui rendre compte de cette bataille.

La France ne montrant point de Généraux aſſez inſtruits *dans leur art*, pour établir ces inſtructions ſolides

& cette discipline régulière dont on sentoit, sans doute un peu confusément, l'absolue nécessité, il fallut se reposer de ce soin sur un étranger, & confier aux mains du Maréchal de Saxe, le soin de fixer les destins de ce grand Empire.

Dans sa belle campagne de Courtray, ce Maréchal profita de la tranquillité du camp de ce nom, pour exercer l'infanterie à faire un feu mieux nourri, plus suivi, & par conséquent produisant plus d'effet que celui qu'elle mettoit d'ordinaire en usage.

Ce camp bien choisi, & le mouvement hardi que le Maréchal fit pour attaquer partie de l'armée ennemie qui avoit campé, séparée de l'autre par le ruisseau d'Espierres, profond & encaissé, sans avoir la précaution de le couvrir de ponts, suffirent pour contenir une armée bien supérieure en nombre à celle

qu'il commandoit, & à lui faire consommer le temps de la campagne, à des marches & contre-marches qui ne produisirent rien d'utile.

Cette glorieuse campagne prouva la vérité du principe de Montécuculli, que *le choix des postes & des camps décide des campagnes.*

Malgré les soins du Maréchal de Saxe, pour rendre son armée instruite & capable d'exécuter de grandes manœuvres, avec des corps bien unis & bien ensemble, il paroît pourtant qu'elle y avoit fait peu de progrès, lors de la bataille de Fontenoy.

Ce grand événement est encore trop récent, pour avoir été décrit avec impartialité. Sans doute qu'il paroîtra bien téméraire à un Officier particulier d'examiner les dispositions d'un Général, auquel la France a de si grandes obligations ; mais, nous le répétons pour la dernière fois, aucune considération ne pourra nous

empêcher de dire une vérité, lorſque nous la croirons utile.

Si les diſpoſitions du Maréchal de Saxe n'étoient pas bonnes, cet exemple ne pourroit-il pas autoriſer un Général médiocre, ou peu inſtruit, à faire les mêmes fautes, en croyant ne pouvoir mieux ſe conduire qu'en imitant un auſſi grand-homme de guerre que ce Généraliſſime? Un Officier Général au ſervice de France, diſtingué parmi ſes confrères, a déjà commencé à rendre hommage à la vérité, en diſant que « les diſpoſi- » tions du Maréchal pour la bataille » de Fontenoy, ſe reſſentoient de » l'état de langueur & de foibleſſe » où il étoit réduit [1] ». Pluſieurs étrangers ont parlé avec encore plus de liberté. Celui qui paroît avoir le mieux vu, commence par remarquer que « le village de Fontenoy em-

[1] Commentaires du Comte de Turpin, ſur les Mémoires de Montécuculli.

» porté, les lignes qui étoient ſur » la droite & ſur la gauche auroient » eu leurs flancs découverts, & les » auroient préſentés à l'ennemi ». Il reſte donc à ſavoir, ſi ce village *étoit facile à emporter.* Sa poſition à la pointe d'un angle ſaillant préſentoit deux flancs, & donnoit par conſéquent toute la priſe poſſible à l'artillerie. Les huit piéces qui défendoient ce village, dont quelques unes même n'étoient que de quatre, pouvoient elles réſiſter au feu de quarante de gros calibre, & à celui de huit à dix mortiers & hautbutz ? C'eſt ce dont il n'eſt pas beſoin d'être grand Militaire, pour être aiſément convaincu. Quand bien même ces huit piéces de canon auroient été ſoutenues, par les huit autres qui devoient être à la brigade d'Aubeterre, (& *qui n'y arrivèrent point pendant la bataille*), la partie n'auroit pas été plus égale. Le village devoit être

abymé par les bombes, rafé par l'artillerie, mis en cendre par les hautbutz ; &, en ce cas, comme l'artillerie auroit forcé les troupes à l'abandonner, elle *feule pouvoit gagner la bataille* [1].

Lorfque ces foibles batteries auroient été réduites au filence ; lorfque les troupes, chargées de la défenfe de Fontenoy auroient été forcées, malgré leur valeur, de céder aux boulets & aux bombes, les Alliés auroient eu la plus grande facilité pour venir fe pofter à la place même du village ; &, battant par leur artillerie, le flanc des lignes à droite & à gauche, ils fe feroient préparé des fuccès affûrés, fans prefque rien rifquer.

L'impatience du Duc de Cumberland, & fans doute la fortune du Maréchal, empêchèrent le premier

[1] Warnery.

de diriger ainſi ſes principaux efforts. S'étant contenté de tâter avec aſſez peu d'enſemble, & un peu de molleſſe, le village de Fontenoy, les deux eſpéces d'attaques qu'il tenta, n'étant pas précédées d'un feu déciſif d'artillerie, il fut reçu avec un feu ſi nourri de ces piéces qu'il n'avoit pas commencé par démonter, & par celui de cette infanterie qu'il n'avoit pas forcée de reculer, en l'accablant par ſes bombes, qu'il fut obligé de ſe retirer hors de portée.

Ce fut alors qu'il prit un nouveau plan d'attaque très-dangereux, mais très-convenable à la fierté Angloiſe, qui veut toujours l'emporter ſur tout ce qui lui eſt oppoſé, ſans être aidée de perſonne. Ce Prince ſe détermina une demi-heure à peine, après avoir mal réuſſi dans ſes attaques de Fontenoy, par les raiſons qu'on vient de dire, à en faire une nouvelle, dirigée entre Fontenoy & les bois de Bari.

Cette attaque faite avec ordre & la plus grande fermeté, au travers d'un pays difficile, reſerré dans l'eſpace de quatre-cents cinquante toiſes environ, qui ſont entre Fontenoy & le bois de Bari; mais ſans être ſoutenue par de l'artillerie qui en imposât à celle de Fontenoy, & aux quatre piéces de chacune des redoutes du bois de Bari: ſans avoir l'appui d'une deuxiéme ligne, s'avançant encore ſur Fontenoy, & y faiſant au moins une fauſſe attaque, tandis que les Hollandais en auroient fait une autre un peu moins lente, vis-à-vis de la ligne, allant d'Antoin à Fontenoy, cette attaque, diſons-nous, n'ayant pour tout ſoutien que de la cavalerie, dont elle fut abandonnée, & douze petites piéces de campagne; trouvant encore, pour ſurcroît d'obſtacle, un ravin aſſez profond à franchir ſur le front des Gardes-Françaiſes, vint pourtant à bout de les ſurmonter tous.

Cette division Anglaise pénétra, comme tout le monde le sait, au travers de la première ligne battit promptement les Gardes Françaises ; mit le plus grand désordre dans les Gardes-Suisses, & dans le régiment de Courten ; repoussa, avec la plus grande fierté, la brigade des Cravattes ; d'Aubeterre, du Roi, de la Couronne, de Royal, & continua de percer au travers de la ligne Française. Ce fut alors que la bataille parût décidément perdue, & ce fut encore bien pis, lorsqu'à ces attaques infructueuses d'infanterie, on eut joint la tentative inutile de repousser cette colonne formée alors en quarré long, dont trois faces étoient pleines, en la faisant charger par vingt-huit ou trente des escadrons de seconde ligne, qui furent reçues comme l'avoient été ceux de la première. Cette valeureuse colonne, formée alors des trois qui composoient l'attaque au commencement, reçut de même l'attaque des Irlandais,

dais, & celle de Normandie, après avoir repouſſé celle de la Maiſon du Roi, & de la Gendarmerie. De tels ſuccès prouvent tellement la perte de la bataille, que le Baron d'Eſpagnac, tout partial qu'il eſt pour le Maréchal de Saxe, ne peut s'empêcher de convenir que la colonne, en ouvrant le front de ſon quarré, *pouvoit embraſſer à ſon gré ou Fontenoy, ou la redoute du bois de Bari.* A la vérité, oubliant qu'elle avoit été abandonnée par ſa cavalerie, il ſuppoſe qu'elle pouvoit déployer *de la cavalerie dans la plaine.* Ce mouvement de ſe porter ſur Fontenoy, par ſa gauche, lui étoit d'autant plus facile, qu'elle ſe trouvoit établie ſur le flanc de la ligne Françaiſe, & que la tête du quarré avoit dépaſſé de beaucoup la gorge de ce village. Heureuſement pour la France, elle ne s'aviſa point de cette manœuvre déciſive; &, étonnée de ſe trouver

ainſi ſeule & ſans appui, au milieu de l'armée Françaiſe, elle ſe réduiſit à une défenſive, qui donna le temps de diriger contre elle, tous les efforts de l'armée entière. Si cette dernière avoit été contenue & inquiétée ſur d'autres points, par cette cavalerie, & par cette armée Hollandaiſe, reſtées ſpectatrices immobiles du combat, le Duc de Cumberland auroit ſans doute penſé à ce point principal, (qu'il n'auroit jamais du perdre de vue): &, en attaquant Fontenoy à revers, il auroit remporté une victoire bien grande & bien glorieuſe, ſur une armée ſupérieure à la ſienne, par le nombre de troupes, & par le choix de celles dont elle étoit compoſée. L'avantage que remportèrent ces vingt mille hommes environ d'infanterie, ſur plus de trente-cinq bataillons & de cinquante eſcadrons, ſoutenus par le feu de douze piéces en batterie, paroît être du à l'ordre & à l'enſemble

qu'elle sut garder, malgré le feu continuel qu'elle ne cessa d'éprouver; ainsi qu'à ce feu réglé & roulant, qu'elle exécuta avec tant de précision & de concert. La forme de quarré, qu'adopta cette colonne, étoit sans doute, la plus favorable pour pénétrer au travers d'une armée ennemie. chacun des côtés de ce quarré, ayant quatre hommes de hauteur, étoit assez en force pour repousser une cavalerie qui venoit charger, sans concerter une attaque en ligne, & sans être aussi en ordre qu'il auroit été nécessaire. Sans doute aussi, que la cavalerie d'à-présent, pourroit mieux réussir, parce qu'elle observe plus d'ordre, & que son impulsion, en colonne sur tout, est bien autrement vive. C'est donc assez évidemment à cette lenteur de la cavalerie Française, & à cette formation de la colonne, qui ne présentoit point de flancs à charger, que ce dernier corps, (ayant

été enfin ouvert & rompû par sa tête,) dut l'avantage d'être protégé assez efficacement par les deux côtés de son quarré, pour n'être pas exterminé jusqu'au dernier. Il paroît qu'un corps d'infanterie, isolé entièrement ; à près d'une lieue de son armée, & obligé de repasser un ravin qui sembloit, en cas de défaite, devoir lui servir de tombeau, devoit éprouver ce triste sort.

Il est donc prouvé, par ce que nous venons de dire, que l'armée Française, tant infanterie que cavalerie, n'étoit pas alors fort avancée, dans l'art des mouvemens en ligne. Ces charges morcelées que tentoient en vain différens corps séparés, prouvent que chaque chef conduisoit le sien, à-peu-près comme il le jugeoit à propos ; sans que l'ensemble de la ligne fût dirigé par un seul Général. Dans la position dangereuse de l'armée, elle auroit eu bien besoin de ce puissant

moyen pour concerter ses efforts, & pour diriger avec ordre & avec ensemble, la valeur que presque toutes les troupes montrèrent alors. Rien ne prouve plus la nécessité d'observer ces grandes régles que, la conviction de l'inutilité de la seule bravoure. Tant que l'armée Françaiſe n'eut que cette ressource, elle fut constamment battue par un nombre très-inférieur ; ce ne fut qu'au retour *de l'ordre & de l'ensemble*, lorsque l'attaque fut préparée avec réflexion, & exécutée avec quel-qu'ordre, par le canon, la cavalerie & l'infanterie agissant de concert, qu'elle put profiter des fautes des Alliés pour repousser, mais non pas pour détruire entièrement, cette colonne.

Les succès continuels qu'eut l'armée Françaiſe, pendant les campagnes de Flandre, furent si grands que ces remarques, auroient été alors, assez mal accueillies. Nous ignorons quel sort les attend à présent. Mais

nous répétons encore qu'elles nous ont paru très-importantes à faire, pour montrer le danger de se borner à la défensive, & de s'exposer en prenant ce foible parti, à laisser à l'ennemi, la liberté de choisir le point qui lui convient le plus, pour y diriger le fort de son attaque ; &, s'il en trouve un qui lui soit favorable, courir le risque de le lui voir emporter, & d'être plus ou moins battu, par un ennemi inférieur.

Nous n'avons point présenté le tableau du malheur qui auroit pu arriver, si les Hollandais, se portant avec plus de vivacité & de vigueur sur Antouin, dont la cessation du feu prouvoit l'évacuation, s'étoient saisis de ce poste : s'ils y avoient placé de l'artillerie, dirigée sur le flanc de la ligne Française, & l'avoient mise par-conséquent entre ce feu, & celui de la colonne victorieuse. Qui peut douter du désordre qui en auroit été la suite

inévitable ? Comment empêcher alors ces troupes victorieuses, de se porter aux retranchemens de Calonne ? & d'emporter, ou tout au moins de détruire, par le feu supérieur de leur artillerie, les seuls ponts par où Louis XV & le Dauphin, pouvoient se retirer ?

Ces fautes d'ordre, d'ensemble & de prévoyance, n'auroient pas eu lieu dans une armée Prussienne du même temps. Instruite & dressée d'après le grand principe de Montécuculli de faire combattre *plusieurs contre un*, elle en prouvoit l'excellence dans cette même année, à la grande journée d'Hohenfriedberg, ou de Striégaw.

Les Autrichiens s'étant réunis aux Saxons, à Trantenau, avoient formé une armée de près de quatre-vingt mille combattans. Le Prince Charles qui la commandoit, ne méditoit rien moins que de reconquérir la Silésie. Ayant marché sur Landshut, Frédéric,

ravi de le voir si entreprenant, voulut l'engager à le devenir encore plus, dans l'espérance fondée qu'il avoit de pouvoir le battre complettement, lorsqu'il auroit abandonné les montagnes.

Le dessein de l'attirer en plaine, pour lui livrer une affaire générale, & décisive du sort de la guerre, étoit digne d'un aussi grand génie que le sien.

En conséquence il lui fit opposer une résistance, d'abord assez forte; mais, lorsqu'il eut porté la tête de son armée à Landshut, Dumoulin & Winterfeldt reçurent l'ordre de se retirer sur Schweidnitz. Le Prince Charles, animé par ce succès apparent, s'avança tout de suite jusques sur les hauteurs, en face de Striégaw. Son plan étoit de faire prendre cette petite ville, ainsi que Glogau, par le corps Saxon. Il comptoit en même-temps, s'emparer de Scheweidnitz, & de son magasin, avec les troupes Autrichiennes.

Peut-être auroit-il été encore plus utile à Frédéric, de le laiſſer entreprendre ces deux expéditions, & après lui avoir laiſſé diviſer ainſi ſes forces, accabler entièrement, le corps, qui après avoir pris Striégaw, (qu'on n'auroit défendu que pour la forme) auroit marché à Glogau. Enſuite celui du Prince Charles, qui ſe ſeroit porté avec tant de confiance, ſur Schweidnitz, l'auroit pu être de même. La première de ces diſpoſitions parut d'abord avoir lieu.

Les Saxons, ayant reçu l'ordre de marcher, commencèrent à l'exécuter de grand matin le 4 de Juin : mais ils n'avoient pas encore franchi le ruiſſeau de Striégau, qu'ils trouvèrent l'avant-garde Pruſſienne déjà au-delà, & marchant à eux. Il ſemble, du moins il nous paroît démontré, que ce corps auroit pu être attaqué avec bien plus d'avantage, lorſqu'il auroit été au-delà du ruiſſeau de Striégau, &

se seroit ainsi trouvé, séparé de l'armée, sans autre appui que celui de l'avant-garde Autrichienne, au cas qu'elle se fût avisée de passer également ce ruisseau, en se dirigeant sur sa droite, pour aller à Schweidnitz. Alors ces deux corps, étant absolument isolés l'un de l'autre, auroient pu être coupés & entièrement détruits. Mais Frédéric épargna toujours à ses ennemis, le soin de venir le chercher. Dans cette occasion, son avant-garde, ayant passé le ruisseau de Striégaw, se trouvoit un peu sur la droite du Spitzberg; &, ayant passé au travers d'un bois de sapins assez clair, ses colonnes se trouvèrent en face de l'ennemi.

Ce fut au village de Pilgramhaim, peu éloigné du Spitzberg, que le corps Saxon fut attaqué par l'avant-garde Prussienne. Comme le moment parut favorable au Lieutenant-Général Dumoulin qui la commandoit, il se porta par sa droite, sur une des

hauteurs opposées à une autre des Spitzbergs, occupées par l'ennemi. Sa seconde ligne s'étant déployée au lieu de la première, que les difficultés du passage du ruisseau & des marécages avoient fait rester en arrière, attaqua les ennemis avec un feu violent de canon & de petites armes. Les deux lignes de cavalerie furent formées avec rapidité, malgré la difficulté qu'éprouvèrent plusieurs de ses régimens, entr'autres les Gardes-du-Corps, par l'obligation de passer de la droite de l'armée, à celle du prolongement formé par la réunion de l'avant-garde, & de se croiser nécessairement dans ce trajet, avec cette seconde ligne d'infanterie, obligée, par la nature du terrein, de se mettre à la place de la première. L'aîle formée alors en entier, chargea celle des Saxons, & la fit aussi-tôt plier. Dès qu'elle eut ainsi mis à découvert leur flanc gauche, ces derniers commencèrent à floter; & pres-

qu'aussi-tôt ayant été attaqués de front par l'infanterie Prussienne, en flanc par la cavalerie, leurs deux lignes furent battues successivement. Ce fut envain qu'elles essayèrent de tenir bon, en s'appuyant alternativement à des hauteurs, des bois, des vignes & des marécages, elles furent bientôt obligées de s'enfuir au travers de la plaine de Ronstock.

Comme le corps du Prince Charles n'avoit pas compté se mettre en marche de si bonne heure, il fallut que le bruit de l'action qui se passoit à sa gauche, l'avertit enfin que ces Prussiens, qu'il croyoit n'avoir qu'à poursuivre, venoient à lui pour l'attaquer. Les difficultés du terrein ayant beaucoup appesanti leur marche, il eut le temps de mettre son armée régulièrement en bataille. L'action fut longtemps disputée par l'infanterie; mais sa cavalerie ayant été complettement battue, & Frédéric ayant profité de

la victoire de sa droite, pour la porter, par un quart de conversion, sur le flanc gauche des Autrichien, malgré les bois & les marécages de Ronstock, ce mouvement acheva de mettre les lignes d'infanterie Autrichienne en désordre. La brigade de Thungen fut bientôt la seule qui se maintint; mais son Commandant, ayant négligé de la faire doubler, eut la douleur de la voir enfoncée & détruite, & le malheur d'être tué par la seconde ligne de la cavalerie Prussienne, aux ordres du Général Gesler.

Nous avons déjà observé que cette journée paroît avoir pu être beaucoup plus décisive, si, au lieu de passer le ruisseau de Striégaw, Frédéric eût laissé le corps Saxon s'engager dans la plaine de ce nom, au-delà des cours d'eaux & des bois, qu'on trouve en descendant des montagnes.

Alors ce corps se trouvant isolé de l'armée, sans pouvoir se retirer autre

part que sur ce ruisseau, auroit pu être facilement enveloppé & détruit. Comme le Prince Charles destinoit le corps Autrichien à la conquête de Schweidnitz, alors la distance de deux milles, qu'il y a de Striégau à cette dernière ville, auroit donné le moyen, aux Prussiens, de faire couler quelques escadrons de leur gauche, derrière cette armée, pour lui couper sa retraite vers les montagnes, en faisant occuper Hohenfriedberg & Fribourg. aussi-tôt que Frédéric auroit eu détruit les Saxons, rien, ce nous semble, n'auroit pu l'empêcher de combattre le Prince Charles, avec avantage, sous les murs, ou dans le voisinage, de Schweidnitz.

La fortune de ce dernier l'ayant garanti d'un aussi grand danger, il eut la possibilité de faire retirer son armée battue par Hohenfriedberg, & delà, rentrer en Bohême. Frédéric l'y suivit, sans pouvoir trouver une

autre occaſion de le combattre, pendant plus de trois mois de la belle ſaiſon.

Après s'être borné à vouloir conſommer tous les fourages de la partie de Bohême, entre l'Elbe & les montagnes; Frédéric ne voulant pas y en laiſſer une ſeule botte, détacha ſucceſſivement pluſieurs corps de ſon armée, aux ordres des Généraux de Naſſau, de Polentz, du Moulin & de Lehwald, tant pour reprendre Cozel, que pour garantir la nouvelle marche, contre les tentatives du Roi de Pologne, & pour aſſûrer la communication avec la Siléſie. En s'affaibliſſant ainſi juſqu'à n'avoir plus qu'environ vingt-quatre mille hommes, il mépriſa aſſez ſes ennemis pour croire que, malgré les renforts qui leur avoient été envoyés, & ſur-tout malgré l'arrivée du Prince de Lobkowitz, ils n'oſeroient jamais entreprendre de l'attaquer.

Ayant pris le camp de Staudents,

environné de côteaux & de montagnes, particulièrement sur sa droite, l'armée Prussienne ne tarda pas à s'y trouver comme investie. Malgré le désagrément d'une position où les troupes légères ennemies ne cessoient d'inquiéter tous les détachemens nécessaires pour faire venir les convois de vivres, & les fourages, Frédéric resta dans ce mauvais camp, depuis le 15 jusqu'au 30 de Septembre, quoiqu'il ne put ignorer le danger qu'il couroit. Le Prince Charles ne tarda pas à suivre les Prussiens. « Il s'établit à Koniginhoff, » d'où il pouvoit arriver sur eux, dans » une seule marche. Le Général Nadasty se tenoit sur l'autre gauche, près » du défilé de Léibenthal, éloigné de » nous de deux heures. Le corps de » Défossy étoit sur notre droite, à » Witzlhutz, Franquini à Marchandorff & Trenck sur notre derrière du » côté de Schvemberg [1] ».

[1] Campagnes du Roi de Prusse, page 176.

Malgré

Malgré une position aussi dangereuse, Frédéric ne se détermina à abandonner le petit reste des fourages de ce recoin de montagnes, que lorsque les Autrichiens vinrent l'y chercher, le 30 de Septembre.

Dès la veille de ce jour, l'avant-garde Autrichienne, sous les ordres du Lieutenant Feldt-Maréchal Konigseg, s'étoit avancée au-delà de Sohr, à mille pas à-peu-près, de l'avant-camp de la droite Prussienne [1]. Elle y avoit même établi une batterie, sans que Frédéric fut instruit des desseins de l'ennemi.

Aucune de ses patrouilles ne pouvoit percer l'enveloppe de troupes légères dont il étoit environné. Ce fut inutilement qu'il en détacha, la veille même de cette marche, une très-considérable, sous les ordres du Général Major Katzler; elle ne put jamais pénétrer dans le cordon ennemi.

[1] Histoire de la Guerre de Bohême.

Tout auroit donc été à souhait pour le Prince Charles, si sa droite, trompée par la ressemblance des noms, n'étoit allée passer l'Elbe à un Schurtz, éloigné de plus de trois lieues d'un autre Schurtz, par lequel il lui avoit été ordonné de diriger sa marche.

D'un autre côté, le partisan Trenck qui devoit investir les Prussiens par derrière, & seconder le Comte de Nadasti, n'en fit rien, parce que ce dernier ne pouvant ou ne voulant pas empêcher ses gens de piller le camp Prussien, Trenck imita bien vîte, un exemple aussi utile à suivre.

La batterie Autrichienne s'étant dirigée, dès l'aube du jour, sur l'avant-camp Prussien, Frédéric fut obligé de former une *seule ligne* sous le feu de ce canon ennemi. Pour éviter de lui présenter le flanc, *cette seule ligne* fut formée en ovale, *dont le convexe étoit du côté de l'ennemi* [1]; alors sans balancer, il fit

[1] Campagnes du Roi de Prusse. Mém. manuscrits.

attaquer par ses Grenadiers, cette batterie dont il étoit fort incommodé. Pour exécuter cet ordre, il leur falloit descendre de la hauteur où ils étoient, dans un vallon sec de cinq à six-cents pas, & remonter les hauteurs en avant de Boukersdorff, où étoit placée la batterie Autrichienne.

Quoique ce fût là le point décisif du combat, ces Grenadiers, soutenus par la cavalerie de leur droite, furent repoussés d'abord par la seule avant-garde, profitant avec valeur & capacité, de l'avantage de sa position. Mais, s'étant abandonnée à son ardeur, cette avant-garde fit la faute de descendre de cette hauteur, dans le vallon, pour poursuivre de plus près, les Prussiens, auxquels elle avoit déjà pris un étendard. Perdant ainsi son avantage par cette démarche précipitée, elle n'eut plus assez de temps pour pouvoir être jointe, par la plus grande partie de sa gauche, destinée à la renforcer.

Parvenue dans le vallon, sans être bien en ordre, la batterie ne put plus tirer sur les Prussiens, par la crainte de nuire à ses troupes. Aussi-tôt quinze escadrons, de l'armée de Frédéric, sous les Généraux de Holtz & de Katzler, se portèrent si valeureusement & si bien en ordre sur cette division, qu'ils l'enfoncèrent & la rejettèrent dans le plus grand désordre, d'abord sur la hauteur, & ensuite sur huit bataillons & quelques escadrons, qui venoient de la gauche, pour la soutenir. Dans l'inévitable confusion d'une charge aussi vive, il fut aisé aux Grenadiers Prussiens, secondés des régimens de la Motte, & de Blankensée, de s'emparer de la batterie, & de la tourner contre les Autrichiens. Ces derniers étant alors fort en désordre, Frédéric profita de la faute du Prince Charles, de n'avoir pas fait avancer sa droite au-delà de Praussnitz & de Bourckerdoff, pour enga-

ger décidément la gauche Prussienne.

Cette dernière, formée également sur une seule ligne, mais renforcée à propos, par une partie de la cavalerie victorieuse de la droite, traversa le vallon sec qui s'élargit vis-à-vis de Bourkersdorff ; parvint à ce dernier village ; le traversa, & se trouvant alors en mesure, chargea vigoureusement sur le flanc droit, ces huit bataillons Saxons & Autrichiens, ainsi que le reste de la gauche. Cette aîle, s'étant imprudemment séparée de sa droite, avoit dejà été mise en désordre par les fuyards de la division du Général Konigseg. Elle n'étoit pas suivie par sa droite, comme il auroit été aisé au Prince Charles de le faire, en la portant au-delà des villages déjà nommés, sur le grand-chemin de Trantenau.

Cette faute, de séparer ainsi sa ligne, fut mise à profit par Frédéric. Il se jetta dans cette trouée, comme

nous le verrons dans plusieurs autres affaires, & cette manœuvre, l'établissant au milieu de la ligne ennemie, la gauche Impériale fut extrêmement mal-traitée. Pour la droite, elle ne put faire autre chose, que de profiter du voisinage des bois & des défilés de Konigraek, pour se retirer sur Koenigshoff, & ensuite se mettre en sûreté, dans sa première position de Jaromirtz.

Ce fut ainsi qu'en déployant ces talens sublimes, que la nature n'a accordés qu'à un si petit nombre de Généraux, Frédéric sut se tirer avec tant de gloire, du mauvais pas où son mépris pour les Autrichiens l'avoit jetté.

L'abandon qu'il avoit fait, des intérêts de l'Electeur de Saxe, lors de la paix de Breslaw, avoit contribué à changer ce prince, au point de le rendre, d'un de ses anciens Alliés, le plus implacable de tous ses ennemis.

Bientôt cette haine se montra, par la jonction d'une partie de ses forces à celles de Marie-Thérèse, pendant cette campagne. Le passage qu'il accorda, par la Saxe, à un corps de dix mille hommes, parti de l'armée du Rhin, pour venir renforcer l'armée Autrichienne, & la permission qu'il lui donna, d'entrer en Silésie par la haute Luzace, en furent de nouvelles preuves.

Ces projets n'ayant pu échapper à la pénétration de Frédéric, il avoit disposé ses quartiers d'hiver, de manière à se rassembler sur le Bober, & à être en force sur la Quiess, dans les environs de Naumburg.

Ayant apris, à Berlin, que le Prince Charles se portoit effectivement sur ce point, il fit rassembler ses troupes de Silésie; en vint prendre le commandement, & il ordonna au Prince d'Anhalt, de rassembler celles du Magdebourg.

Aussi-tôt l'armée de Silésie ayant passé *la Queiss* près Naumburg, atteignit un quartier de Saxons à Catholisch-Hénersdorff, & l'enleva. De-là Frédéric continua sa marche sur Gorlitz; s'en empara facilement, & porta, vers Meissen, une avant-garde de quarante escadrons & de dix bataillons, sous les ordres du Général de Lehwald. Pendant ce temps, le Prince d'Anhalt étoit entré en Saxe par le pays de Magdebourg, &, s'étant emparé de Leipsick, ensuite de Torgaw, il vint enfin se poster sur Meissen, & s'en empara également très-vîte, par le peu de fermeté du Commandant. Alors sa jonction avec le Général de Lehwald, devint aisée. Ce dernier passa l'Elbe avec son avant-garde, &, quoiqu'il eût perdu quelque monde en sortant de Meissen, par le succès qu'eut le vieux Sibilzki dans une embuscade qu'il lui avoit dressée, il renforça

encore l'armée du Prince Moritz, d'environ dix mille hommes.

Le lendemain, les Prussiens se trouvèrent en présence de l'armée combinée. La position de cette dernière auroit été bonne, si le grand froid avoit permis de remuer un peu la terre pour rendre le poste de Kesseldorff, meilleur qu'il n'est : mais la gelée, rendant le vallon marécageux, placé au pied de la hauteur où ce village est situé, facile à passer, ce fut sur ce point décisif, que se dirigea l'attaque des Prussiens.

Kesseldorff, au travers duquel passe la grande route de Dresde à Freyberg, n'a d'autre défense que sa position, sur une chaîne de hauteurs. Elle s'adoucit assez, dans l'endroit où Kesseldorff est placé ; on trouve, en avant de son flanc gauche, une petite plaine, fermée par des ravins & des défilés.

Le corps de Sibilzki devoit être

en bataille dans cette plaine, pour en défendre l'entrée, en bordant ce même vallon qui, régnant au bas des hauteurs où sont placés Kesseldorff & Zolmen, formoit la principale défense du flanc gauche de l'armée Alliée. Mais il paroît que ce corps, peu accoutumé à combattre en ligne, eut plus de soin de se tenir couvert dans les défilés & les ravins dont nous venons de parler, que d'inquiéter la cavalerie Prussienne, lorsqu'elle traversa le vallon, en poursuivant les Grenadiers Saxons, assez mal-avisés pour se porter en avant de Kesseldorff.

Le Prince d'Anhalt ayant pris le parti de faire attaquer ce village, Ses Grenadiers traversèrent le vallon alors gelé, & essayèrent de monter le côteau sur lequel il est situé.

Cette tentative n'ayant pas été heureuse, & le feu du village, joint à celui d'une batterie placée avantageu-

ſement ſur ſon flanc droit, pour écharper tout ce qui paroiſſoit dans le vallon, ayant mis du déſordre parmi les bataillons de cette attaque, ceux qui défendoient Keſſeldorff, eurent l'imprudence de croire qu'il ne falloit que courir ſur ces bataillons en déſordre, pour achever la victoire. Leur ſortie imprudente de Keſſeldorff, & leur deſcente dans le vallon, ayant fait taire les batteries, le Prince d'Anhalt, qui étoit derrière cette attaque malheureuſe, profita, avec capacité, de cette faute, en faiſant charger ces téméraires bataillons, dans ce vallon où ils étoient peu en ordre, par le régiment de Bonin, ſoutenu par celui de Still, Cuiraſſiers. Cette charge régulière eut tout le ſuccès qu'on devoit en attendre. Les Grenadiers Saxons, & le régiment de Rutouski, furent enfoncés, & la cavalerie, après les avoir ſabrés, les abandonna à ſon infanterie. Les dra-

gons de Bonin pourſuivirent ceux des fuyards qui eſſayoient de trouver un aſyle dans le village, y pénétrèrent facilement par la grande route, & formèrent ainſi cette retraite aux Saxons. Dès que le ſuccès fut en ſi bon train, l'aîle droite Pruſſienne paſſa le vallon de ſon mieux, & vint ſe former dans cette plaine, dont l'accès auroit du lui être diſputé par le corps de Sibilzki; mais, comme il n'y étoit point, elle eut toute facilité pour ſeconder les dragons, maîtres du village. L'infanterie Pruſſienne ne tarda pas à traverſer ce vallon, en pourſuivant ce corps, ſorti de Keſſeldorff, avec tant d'imprudence, qu'il n'y avoit pas laiſſé quatre ou cinq-cents hommes pour pouvoir protéger une retraite, que tout homme de guerre doit toujours avoir ſoin de s'aſſûrer.

Ces troupes victorieuſes eurent bientôt attaqué & pris la batterie de vingt piéces, placées à l'extrémité droite

de ce village, ainſi que celle de ſix qui étoit encore plus ſur la droite. Cet avantage donna la facilité à la ligne Pruſſienne, de traverſer le vallon, pendant que ces deux batteries Saxones dirigées par les Pruſſiens, tiroient ſur l'armée Alliée, malgré quelques tentatives infructueuſes que cette dernière fit pour les reprendre.

Alors le déſordre ſe mettant dans la ligne Saxonne, les Pruſſiens étendirent la leur; &, malgré les difficultés du vallon marécageux & gelé, ils parvinrent à le franchir devant Zolmen, & à s'emparer d'une autre batterie de huit piéces, placée entre Zolmen & Keſſeldorff. La déroute devint bientôt d'autant plus générale que la cavalerie Saxone ne chargea pas, pour protéger la retraite de ſon infanterie.

Le corps du Comte de Grunn étoit ſi embarraſſé par les ravins creux & profonds, & par les défilés, qu'il

n'eut aucune part à l'action, & qu'il ne se montra même pas, pour protéger la retraite.

Dans les *Mémoires* qui ont paru sous le nom *du Comte de Rutouski*, on assûre qu'il avoit donné l'ordre le plus précis aux Grenadiers qui défendoient Kesseldorff, de ne pas quitter leur poste; mais il paroît qu'il n'étoit pas à portée de veiller lui-même à l'exécution de ses ordres. Pour le Prince d'Anhalt, il étoit en personne, à faire exécuter les siens, sur ce point décisif.

Cette bataille présentant encore un exemple, propre à constater la supériorité de toute armée qui fait observer de l'ordre & de l'ensemble, dans ses mouvemens en ligne, sur toute autre qui n'en fait faire qu'en corps séparés, nous a paru prouver si bien l'exactitude de l'armée Prussienne à suivre ces principes, lors même qu'elle n'étoit pas commandée par Frédéric, que

nous avons cru néceſſaire d'en faire quelque mention. Le Prince de Lorraine avoit offert ſon ſecours au Comte de Rutowski ; ce dernier avoit cru pouvoir s'en paſſer ; ainſi ce mouvement d'amour-propre, put contribuer au ſuccès de cette courte, mais brillante campagne. Il ne fallut que quarante jours pour la terminer par la paix de Dreſde, ſignée le 25 Novembre 1745, & pour aſſûrer à la Pruſſe, tant qu'elle ſera guerrière, la propriété de la Siléſie.





SUPPLÉMENT INTÉRESSANT

Au deuxième Volume.

L'HISTOIRE de la guerre de ſept ans, qu'on aſſûre écrite de la main du grand Frédéric, vient de paroître, lorſque cet Ouvrage étoit à-peu-près achevé d'imprimer. Des relations faites de cette main Royale, qui a exécuté les actions dont elle nous trace le récit, paroiſſent ſans doute devoir obtenir la préférence ſur tous les efforts que nous avons faits, pour nous inſtruire, ainſi que nos Lecteurs, des grands événemens qui ont rendu cette guerre ſi fameuſe. En liſant dans cet Ouvrage, « j'avois tracé le tableau des deux guerres » que nous avons faites en Siléſie & » en Bohême ; *c'étoit l'ouvrage d'un » jeune-homme* », nous avons conſervé l'eſpoir

l'espoir, peut-être téméraire, de pouvoir encore être de quelque utilité. Le nouveau travail auquel, la comparaison entre ses récits & les nôtres, nous oblige, retardera la publication de notre troisiéme Volume, mais ne nous empêchera pas de soumettre les deux premiers au jugement du Public.

Dans l'histoire de mon temps, Frédéric remarque bien qu'il courut le risque d'être enlevé, le 2 Avril, à Jaëgendorff; mais il ne nous apprend pas pourquoi il y séjourna encore le 3. Ce retard l'obligea de n'arriver que le 5, à un mille en deça de Sorge, où il avoit fait jetter un pont sur la Neiss.

Comme il avoit environ six milles d'Allemagne à faire, les Autrichiens, entrés en Silésie par Zeigenhalf, se dirigèrent sur Neiss le 5, & poussèrent leurs troupes légères, le long de la Neiss. Ainsi, lorsque les Prussiens se présentèrent le 6, pour la traverser à Sorge, ils trouvèrent que le passage

en étoit défendu par un gros corps du Maréchal de Néiperg.

Ainſi ce petit retard du 5, rendit le Maréchal maître de ſe porter à ſa volonté, ſur Grotgau & ſur Ohlau. Cette dernière ville étoit très-importante pour les Pruſſiens, puiſqu'elle contenoit le dépôt de leur groſſe artillerie.

En conſéquence de cette facilité, Néiperg auroit du enlever Grotgau tout de ſuite, puiſqu'il n'avoit au plus, que quatre milles d'Allemagne à faire pour y arriver ; heureuſement pour Frédéric, que le mauvais temps, & ſans doute beaucoup de négligence, l'empêchèrent de s'y porter, avant le 8.

Cette ville étant du côté gauche de la Neiſſ, ſe trouvoit ainſi, abſolument en l'air. N'ayant pour toute fortification qu'une mauvaiſe enceinte, les Autrichiens n'eurent pas beaucoup de peine à s'en emparer.

Dans l'hiſtoire de mon temps,

Frédéric aſſûre que « Grotkau n'étoit » gardé que par un Lieutenant & » ſoixante hommes ».

Ce nombre eſt un peu différent de celui de ſix-cents, que toutes les Relations & les Mémoires du temps, diſent en avoir compoſé la garniſon [1].

Pour pouvoir ſe décider ſur le mérite de cette aſſertion, il ſuffira de remarquer que Grotgau étant intermédiaire d'Ohlau, formoit un avant-poſte, par ſa poſition à la tête d'une eſpéce de défilé, & paroît ainſi avoir été trop important pour n'être gardé que par un ſi petit nombre d'hommes; il ſembleroit donc que c'eſt ici une légère erreur échappée à la mémoire de Frédéric.

Lorſqu'il nous aſſûre que les eſcadrons Pruſſiens, aux ordres de M. de Schulembourg, « auroient culbuté la » ligne d'infanterie, ſi celle-ci n'avoit

[1] Dans le Tableau du Régne de Frédéric le Grand, ce nombre eſt porté à 900.

» fait feu sur les fuyards ; ce qui en » même-temps écarta les ennemis ». Il paroît s'éloigner de ce qu'en disent tous ceux qui nous ont parlé de cette journée. Aucun d'eux ne fait mention de cette cruelle manière d'écarter des fuyards. Comme en faisant feu sur cette cavalerie, la ligne Prussienne auroit donné beau jeu à l'Autrichienne, il semble difficile de croire que cette disposition ait eu réellement lieu, ou du moins que ce feu ne se soit borné à quelques décharges des pelotons, qui auroient été par trop harassés par les fuyards, & dès-lors il auroit été absolument insuffisant pour écarter les ennemis.

Frédéric nous apprend encore que la cavalerie de la droite ayant laissé du vuide entr'elle & le village de Herrendorff, la ligne d'infanterie n'ayant plus assez de terrein pour déployer, « on fut obligé de retirer trois batail- » lons, dont, par un *heureux hazard*, (pag. 159.) » on forma un flanc pour

» couvrir la droite des deux lignes d'infanterie ».

Ceux qui ont prétendu que Frédéric éprouvoit par fois quelques accès de jalousie, pourroient trouver dans cette disposition secréte, le principe de l'idée qui a fait attribuer *à un hazard heureux*, ce que les Mémoires du temps, plusieurs des Officiers, encore existans, toutes les Relations, attestent unanimement avoir été dû à l'habileté du Maréchal de Schewrin.

Après avoir montré quelques doutes sur ces opinions de Frédéric, on ne sera plus surpris de nous voir combattre l'assertion précise qu'on trouve à la page 8, du deuxiéme Volume de l'Histoire de mon temps.

« Le Prince de Lobkowitz avec » seize mille Hongrois, tenoit toujours le Maréchal de Belle-Isle bloqué dans Pragg, avec seize mille » Français ». Et, à la page 10, on lit: » seize mille hommes qui évacuent

» Pragg, & se retirent de la Bohême,
» devant seize mille hommes qui les
» poursuivent, n'ont pas des chemins
» aussi longs à traverser que les trou-
» pes de Xénophon, pour retourner
» du fonds de la Perse en Gréce ».

La justice & l'honneur de la Nation, obligent un Officier Français, ayant écrit sur cette guerre de citer la lettre écrite alors, par le Maréchal de Belle-Isle.

Ce Maréchal y annonce formellement que « le Prince de Lobkowitz
» est arrivé aux portes de Pragg, avec
» treize régimens d'infanterie, huit de
» Cuirassiers ou de Dragons, des
» Croates & des Hussarts, ce qui joint
» à ce qui m'environnoit déjà, a for-
» mé un corps de plus de vingt mille
» hommes.

» J'ai traversé dix lieues de plaine,
» avec onze mille hommes de pied,
» & trois mille deux-cents cinquante
» chevaux ». On voit qu'il y a quel-

que différence entre ce nombre & celui dont nous parle Frédéric. Ces treize régimens d'infanterie, composant au moins douze mille hommes, prouvent encore que le corps Autrichien n'étoit pas *presque tout composé de cavalerie*, comme on en trouve l'assertion positive, page 8.

Il paroîtroit, par le peu qu'il dit du combat de Sahay, que les Autrichiens n'avoient pour cavalerie « que » les Cuirassiers de Hohenzollern, & » de Bernis qui faisoient l'arrière-garde » de Lobkowitz ». Toutes les Relations, tous les Mémoires du temps, tous les Auteurs Militaires qui ont parlé de ce combat, nous représentent le Prince de Lobkowitz, comme très-supérieur aux Français, en nombre de cavalerie. Si ces derniers débouchèrent sans ordre, ni dispositions, ils eurent au moins besoin de quelque valeur, pour pénétrer au travers « *de* » *ce défilé très-étroit de Sahay*, que

» Lobkowitz avoit garni de quelque » infanterie [1] » & pour battre les escadrons qu'ils trouvèrent en face de ce défilé.

A l'égard de la journée d'Hohenfriedberg, voici ce qu'on lit dans l'Histoire de mon temps : « le dessein » du Roi étoit de hâter la fin de la » crise où il se trouvoit, par l'engage-» ment d'une affaire générale ». Il étoit » nécessaire d'inspirer de la sécurité » aux ennemis, pour que leur pré-» somption les rendît négligens, *page* » 193, *ch.* 3. Les Autrichiens se joi-» gnirent aux Saxons, à Trautenau, » d'où ils avencèrent à Schatzlar.

» Il étoit temps d'avertir à Landshut, » le Général Winterfeld de se retirer, » en se repliant sur le corps de du » Moulin, & de poursuivre ensuite » tous deux, leur retraite jusqu'à » Schwéidnitz, en semant le plus adroi-

[1] Histoire de mon temps, Tome I, page 160.

» tement qu'ils pourroient, le bruit des
» préparatifs qu'on faisoit pour aban-
» donner le pied des montagnes, &
» pour se mettre sous le canon de Bres-
» lau. Wensel-Wallis eut ordre de
» s'emparer du magasin de Schweid-
» nitz avec son avant-garde ; & de-là
» il devoit poursuivre les Prussiens à
» Breslau. Le Duc de Weissenfeldz,
» avec ses Saxons, devoit prendre
» Striégau, & delà se porter sur Glo-
» gau, pour en faire le siége ». Les
Autrichiens étoient donc bien visiblement
assez dans l'erreur que donne
l'excès de la confiance & de la présomption,
pour exécuter le dangereux
projet de faire attaquer en mêmetemps
Striégau, par l'armée Saxone,
& de se porter eux-mêmes sur
Schwéidnitz, alors non-fortifié, &
d'enlever son magasin. Ainsi leur armée,
en exécutant ce projet dont
Frédéric étoit sûrement instruit, auroit
eu le grand désavantage d'être sé-

parée, & d'avoir mis entre ses aîles, la distance des deux milles qui se trouve entre Striégau & Schweidnitz. Comme le corps Saxon se portoit sur Striégau, il paroît qu'en le laissant encore marcher trois ou quatre heures, il n'auroit plus été à portée d'être protégé par les Spitberg, & qu'ayant passé le gros ruisseau de Striégau, il se seroit trouvé isolé, dans la plaine de Ronstock. C'est là qu'il auroit pu être enveloppé & détruit, puisqu'il auroit eu à franchir, pour pouvoir se retirer, ce ruisseau assez gros pour que la cavalerie fût obligée de le passer sur un pont [1]. L'armée Autrichienne qui auroit également eu derrière elle cette barrière, & qui auroit été éloignée d'au-moins trois lieues de France du corps Saxon [2], sembleroit s'être trouvée

[1] Ibid pag. 211.
[2] Il ne faut pas oublier que le mille Allemand est à la lieue de France, comme quinze est à vingt-cinq.

dans une telle position, qu'elle auroit pu être à-peu-près coupée des montagnes. Il sembleroit encore qu'après la défaite du corps Saxon, Frédéric auroit eu toute facilité pour déployer vis-à-vis d'elle, les rares talens qu'il développoit peut-être encore mieux dans le grand jour d'une bataille, que dans tout autre. Ainsi, dans ce moment, il ne paroîtroit pas avoir tiré tout le parti qu'il auroit pu, de sa position.

Malgré ce grand événement, arrivé le 4 Juin, les Autrichiens ne firent d'autre perte que celle de leurs fourages du pied des montagnes qui séparent la Bohême de la Silésie. Le Prince Charles, par sa position de Konigsgrâtz, ayant réduit l'armée victorieuse à ne pas pénétrer plus avant dans la Bohême.

Elle y séjournoit encore le 30 Septembre, diminuée, à ce que Frédéric nous assûre, jusqu'à n'être

plus *que de dix-huit mille hommes* [1], lorſque le Prince Charles s'empara « de ce monticule, dominant entiè» rement la droite Pruſſienne, que » la foibleſſe de l'armée ne lui per» mettoit pas d'occuper ».

Ce monticule eſt connu ſous le nom des hauteurs de Deutsch-praunitz. L'anecdote qui apprend que l'aîle droite Autrichienne devoit paſſer l'Elbe à Schurtz, & que la reſſemblance de nom, fit qu'elle ſe trompa d'endroit, & ne put arriver à ſa deſtination qu'à minuit, ne nous a été connue que par l'hiſtoire de la guerre de Bohême, Liv. XI. pag. 252, & par des notes manuſcrites que nous avons recueillies ſur les opérations du Prince Charles. Mais, comme elle ne ſe trouve point

[1] Dans le Tableau du Règne de Frédéric, ce nombre eſt porté à vingt-ſix mille ; il eſt à vingt-cinq dans l'Hiſtoire de Bohême ; ainſi que dans les Relations de ce temps. Dans le vrai, il paroît bien difficile de croire qu'une armée compoſée de ſoixante-dix mille hommes au moment de la bataille de Hohenfriedberg, ait pu, trois mois après, être réduite à dix-huit mille, & qu'avec un ſi petit nombre, elle eut oſé agir offenſivement, & ſe maintenir dans le pays ennemi.

dans l'Histoire de mon temps, & qu'elle n'est que foiblement indiquée dans une Relation des Autrichiens, nos Lecteurs seront à même d'y ajouter tel dégré de confiance que ce fait leur paroîtra mériter. S'ils ont lu cette Histoire de la guerre de Bohême, très-peu connue en France, ils y trouveront peut-être, sur-tout dans le récit de cette journée, des preuves de connoissances Militaires, assez faites pour leur inspirer quelque confiance.

C'est-là qu'on trouve encore dans un extrait de la Relation envoyée par Frédéric, à Berlin, après l'action de Catholisch-hennersdorff, « les Saxons ont » combattu avec tant de valeur que, » si leurs perfides Alliés les avoient » secondés, la victoire auroit été dou- » teuse, page 357 ». Cette justice rendue à la valeur des Saxons, n'existe point dans l'Histoire de mon temps; il paroît que ce put être par une suite de ce même esprit, que le Prince Charles,

quoique cantonné dans les environs de Dresde, & n'étant pas éloigné de plus de deux lieues de Kesseldorff, laissa battre l'armée Saxonne, sans lui donner le moindre secours.

Frédéric assûre qu'il auroit fallu vingt-quatre heures pour rassembler les quartiers du Prince de Lorraine, & il en attribue la faute à ce Hénecke, « élevé par la fortune, de l'état » de Valet-de-pied, au grade de Mi» nistre [1] ». Mais le Prince Charles avoit au moins quelques-uns de ses quartiers auprès de Dresde; qui pouvoit donc l'empêcher de les envoyer, ou de les mener lui-même au secours des Saxons? . . . . On pourroit présumer, d'après les Mémoires du Prince Charles, que ces derniers ne crurent pas pouvoir être attaqués, si l'on ne lisoit dans ceux de Rutowski, « que les Autrichiens ménageoient » leurs troupes au point de ne cher-

[1] Histoire de mon temps, Tome II. page 302.

» cher nullement à leur faire partager » les dangers de la guerre, lorsqu'il » n'étoit question que de la défense » de leurs Alliés »; le Prince Charles, instruit que le Prince d'Anhalt en étoit aux mains avec eux, ne pouvoit guères se dispenser honnêtement de faire au moins marcher à leur secours, celles de ses divisions qui n'étoient qu'à une lieue & demie d'eux.

Si l'on se rappelle l'extrême animosité qui régnoit entre Frédéric & le Comte de Brulh; si l'on prend en considération les violences inouies, à l'aide desquelles le Prince Thierry parvint, dans cette Campagne, à arracher aux malheureux Habitans de Léipsick deux millions de rischdalles, en sus des quatre-vingt mille qu'ils avoient d'abord données avec facilité; si l'on est surpris de n'en pas trouver un mot dans l'Histoire de mon temps, il sera possible d'en découvrir la cause, en se rappellant tout ce que

les hommes font pour paroître grands, aux yeux de la postérité. Mais ce projet souffre souvent quelques atteintes, lorsque l'on confronte leurs récits avec celui de leurs contemporains, & de ceux qui ont été les coopérateurs de leurs actions publiques.

Les remarques que nous venons de faire, ne portant que *sur l'ouvrage d'un jeune-homme*, nous n'avons pu oublier que ce *jeune-homme* étoit devenu le Grand Frédéric; mais notre respect pour lui n'a pas du nous empêcher d'exécuter le plan que nous nous sommes proposés, en nous dévouant aux veilles & aux travaux que nous a coûté cet Ouvrage. Consacré à la vérité, il deviendroit peu digne de paroître sous ses auspices, si des considérations quelconques, pouvoient nous engager à jamais altérer ou atténuer toutes celles qui nous paroîtront pouvoir être de quelque utilité.

Fin du Tome second.



TABLE

DES CHAPITRES

DU DEUXIÉME VOLUME.

TABLE

Fin de la Table du deuxième Volume.

